

**Le harcèlement de rue :**  
**Quand les médias sociaux deviennent une rue virtuelle.**  
*« Libération », circulation, écoute de la parole des femmes.*

---

Lisa JACQUARD  
Sous la direction d'Anne JARRIGEON

Mémoire de recherche  
Master Cultures et Métiers du Web  
Université Gustave Eiffel  
2020 - 2021

# TABLES DES MATIÈRES

<b>TABLES DES MATIÈRES .....</b>	<b>2</b>
<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>5</b>
<b>I. CONSTRUCTION DE L'OBJET MÉDIATIQUE DU HARCÈLEMENT DE RUE.....</b>	<b>16</b>
1. D'où vient le harcèlement de rue ?.....	16
2. La question médiatique : de l'invisibilité vers la visibilité ?.....	26
3. Espace public urbain et espace public médiatisé : quelles représentations des femmes ?.....	35
<b>II. QU'EST-CE QUI SE LIBÈRE DANS CES ESPACES ?.....</b>	<b>43</b>
1. Les médias sociaux comme reflet de la rue : persistance des insécurités.....	43
2. Le harcèlement : de la rue aux médias sociaux — témoignages .....	53
3. Plus qu'une parole libérée : une écoute qui se développe ?.....	64
<b>III. L'INFLUENCE ET L'IMPACT DES ESPACES SOCIAUX MÉDIATIQUES.....</b>	<b>72</b>
1. Nouvelles configurations médiatiques : circulation des témoignages et appel à témoins.....	72
2. Libérer l'écoute, c'est aussi entendre pour agir.....	82
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>92</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>95</b>
Ouvrages de référence .....	95
Ouvrages spécialisés.....	96
<b>FILMOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE .....</b>	<b>104</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>106</b>
Premier entretien.....	106
Deuxième entretien.....	126
Troisième entretien .....	142
Quatrième entretien .....	156
Cinquième entretien.....	168

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidée et soutenue dans la réalisation de ce mémoire de recherche, et en particulier Madame Anne Jarrigeon qui m'a accompagnée tout au long de ce travail, qui a su me conseiller, me rassurer et qui a veillé à ce que je puisse le réaliser dans les meilleures conditions.

Je souhaite également remercier les cinq femmes qui m'ont accordée leur temps et leur confiance, qui se sont rendues disponibles pour échanger virtuellement avec moi sur des sujets, qui je le sais, ne sont pas toujours évidents à aborder. Merci à elles de m'avoir invitée dans leur intimité et de m'avoir fait progresser dans ma réflexion avec des témoignages très touchants.

Enfin, je remercie celles et ceux qui ont participé, de près ou de loin, à ma réflexion, avec qui j'ai pu échanger et qui m'ont conseillée ou inspirée.

« Pas tous les hommes,  
mais assez pour qu'on ait tous.tes peur. »

Emanouela Todorova, *Dis bonjour sale pute, Comprendre le harcèlement de rue,  
le dénoncer et agir*, Paris, Leduc Pratique, 2021.

## INTRODUCTION

Trois portes, trois compartiments, un wagon ; celui du RER A dans lequel je suis complètement seule, un matin de semaine aux alentours de huit heures trente du matin. À un arrêt, un homme monte une bière à la main, regardant en haut puis en bas. Me voyant assise dans la partie basse du RER, il me sourit, et descend. Ivre, il commence à me parler : « Oh bah ça alors, t'es toute seule dis-donc... c'est bien, personne ne peut t'embêter comme ça ». Parfois, ce qui m'effraie le plus c'est lorsque le wagon est vide, comme ce jour-là. Il commence à entamer une discussion et par crainte, je réponds. Je vous passe les commentaires me disant que je suis « bien jolie » parce qu'en fait, j'ai eu tellement peur ce jour-là, que je ne me souviens plus de tout ce qu'il a pu me dire. Je restais focalisée sur : comment vais-je faire ? J'ai établi une stratégie dans ma tête. Au prochain arrêt, je devais feindre de partir pour descendre et changer absolument de wagon. Heureusement, c'est finalement lui qui est descendu. Soulagée, je reprends mes esprits jusqu'à ce qu'il baisse son pantalon, sur le quai, devant tout le monde. Il était huit heures trente du matin, ma journée commençait, et même après avoir vécu ce genre d'expérience, j'ai dû poursuivre ma journée en mettant cet évènement de côté.

Ceci est un exemple parmi tant d'autres, parce que j'ai bien trop souvent été harcelée au sein de l'espace public. J'aurais pu vous raconter la fois où j'ai simplement croisé le regard d'un homme sur le quai d'une gare et qui s'est empressé de venir me parler sous prétexte que je l'ai regardé... J'aurais aussi pu vous raconter la fois où un homme m'a abordée plusieurs fois à des moments différents, sur plusieurs années, pour ensuite me retrouver sur les réseaux sociaux et me harceler sur Instagram. Je pourrais encore vous raconter les fois où des hommes se permettent des commentaires, des gestes et des bruits obscènes concernant mon corps. Enfin, vous l'aurez compris, les anecdotes ne manquent pas, malheureusement.

Dans la rue, dans les transports en commun, dans une gare, assise ou debout, en marchant ou en étant statique, je ne compte plus les moments et je ne répertorie plus les endroits dans lesquels j'ai dû subir du harcèlement de rue. Un sifflement, un commentaire

désobligeant, une demande de discussion, jusqu'au moment où on nous attrape le bras pour nous dire que si, il faut absolument qu'on se parle, qu'on doit absolument donner son numéro parce que lui, il le veut. Et nous ? Nous, les femmes. Qu'est-ce que nous voulons ? Simplement nous déplacer d'un point A à un point B sans ressentir d'anxiété, d'insécurité et de peur permanentes.

L'espace public reste marqué par l'Histoire et les siècles de domination patriarcale où les normes sexistes étaient et sont toujours présentes. La place des femmes au sein de l'espace public est donc conditionnelle et conditionnée : les publicités sexistes tapissent les rues et les déplacements féminins se voient régulièrement, voire constamment, associés au harcèlement<sup>1</sup>. Rappelons qu'une femme sur quatre, soit 25 % des femmes<sup>2</sup> ont subi des violences au cours des douze derniers mois précédant l'enquête Virage.

« La définition de la violence retenue ne s'appuie pas sur les catégories policières ou juridiques pensées en termes de crimes ou de délits mais repose sur la notion d'atteinte à l'intégrité physique et morale de la personne ; il s'agit d'actes, de gestes, de paroles visant à « imposer sa volonté à l'autre, le dominer au besoin en l'humiliant, en le dévalorisant, en le harcelant jusqu'à sa capitulation et sa soumission<sup>3</sup> ». Contrairement au conflit, au cours duquel les positions des protagonistes peuvent évoluer, la violence est « perpétrée de façon univoque et destructrice<sup>4</sup> » ».

Les activités des hommes et des femmes au sein de l'espace public sont différentes et la manière d'appréhender cet espace l'est tout autant. En effet, 5 % des femmes subissent atteintes et harcèlement sexuels, qui représentent d'ailleurs la deuxième catégorie de

---

<sup>1</sup> *Pari(s) du genre*. Disponible sur <<https://parisdugenre.fr>>

<sup>2</sup> Enquête Virage 2020, *Prévalences, contextes et conséquences des violences pour les femmes et les hommes*.

<sup>3</sup> JASPARD Maryse et l'équipe ENVEFF, 2003, *Les violences envers les femmes en France. Une enquête nationale*, Paris, La Documentation française.

<sup>4</sup> Enquête Virage 2020, *Prévalences, contextes et conséquences des violences pour les femmes et les hommes*.

violences envers celles-ci<sup>5</sup>. La mobilité féminine est contrainte par des violences répétitives dont les auteurs sont des hommes pour 90 % des faits, la plupart du temps inconnus concernant la drague déplacée mais connus lorsqu'il s'agit de propositions sexuelles insistantes<sup>6</sup>. Le harcèlement de rue intervient le plus souvent dans des lieux connus et souvent fréquentés ; violences physiques et sexuelles, harcèlement se produisent généralement la nuit contrairement aux autres formes de violences qui surviennent en journée<sup>7</sup>, que ce soit dans la rue ou les transports en commun. Toutefois, l'âge est visiblement un facteur de risque selon certaines statistiques. Par les différents modes et pratiques de vie, les jeunes s'accaparent davantage les espaces publics. Contre 25 % de l'ensemble des femmes, c'est 58 %, soit six femmes sur dix, de 20 à 24 ans<sup>8</sup> qui ont subi au moins une forme de violence au sein des espaces publics.

La médiatisation du harcèlement de rue au sein de ces espaces devrait rendre visible les inégalités de genre qui freinent une mobilité acquise par les femmes. Le *continuum* de violences auquel elles doivent faire face au quotidien lors de leurs déplacements change leur regard et leur manière d'appréhender la rue ou les transports en commun<sup>9</sup>. En 2012, le documentaire de Sofie Peeters *Femme de la rue*, a permis ce début de médiatisation proche du sol français. Après avoir subi quotidiennement des commentaires, allusions sexuelles, invitations et insultes d'hommes au sein des espaces publics, Sofie Peeters a voulu créer un reportage afin de documenter et rendre visible ces faits. Aujourd'hui en France, certains médias relaient des informations concernant le harcèlement de rue<sup>10</sup> permettant de « libérer la parole ». Nous pouvons nous questionner s'il existe également une libération de l'écoute. **Nombre d'hommes encore actuellement, sont surpris ou parfois n'ont pas connaissance du harcèlement de rue.**

---

<sup>5</sup> Enquête Virage 2020, *Femmes et hommes ne subissent pas les mêmes types de fait*.

<sup>6</sup> Enquête Virage 2020, *Des violences exercées par des inconnus, principalement des hommes*.

<sup>7</sup> Enquête Virage 2020, *Les violences dans les espaces publics surviennent dans des contextes ordinaires*.

<sup>8</sup> Enquête Virage 2020, *La surexposition des jeunes et notamment des jeunes femmes*.

<sup>9</sup> *Pari(s) du genre*. Disponible sur <<https://parisdugendre.fr>>

<sup>10</sup> Par exemple, DOR Isabelle, *Verbaliser le harcèlement de rue, la solution ?* [podcast], France Culture, 19/03/2018, 4 minutes.

La médiatisation de ce phénomène a également permis une émergence sur les réseaux sociaux de comptes relatifs au harcèlement sexuel et sexiste de manière plus générale. Stratégies d'évitement, précautions possibles, sentiments et peurs partagés, dégoût et colère : les femmes ont pu commencer à échanger<sup>11</sup> pour se rendre compte qu'elles n'étaient pas seules face à ce calvaire quotidien qui venait entraver leur mobilité dans les espaces publics. D'autres comptes comme @payetaschnek sur Tumblr, créé par Anaïs Bourdet, regroupe des témoignages de femmes concernant leurs expériences liées à la rue, aux transports, aux espaces publics. Les hashtags comme #metoo<sup>12</sup> dont #balancetonporc est issu, ont suscité une véritable vague médiatique<sup>13</sup> qui a permis de rendre visible, au moins pour un temps, ce qui perdure depuis des années.

Jacqueline Coutras fut l'une des premières à parler d'espaces sociaux sexués que forment les villes dans son ouvrage *Crise urbaine et espaces sexués*. La « proximité résidentielle » est considérée comme un pivot autour duquel le système urbain s'organise. Par la division du travail, d'un côté professionnel pour les hommes et de l'autre domestique pour les femmes, elles s'identifient beaucoup plus à ce que Coutras appelle le « résidentiel » que les hommes. Ces divisions sexuelles assurent une cohérence au sein du système urbain et les transformations de ces activités modifient le rapport à la « proximité résidentielle », ce qui participe à la crise des banlieues françaises. La mobilité croissante des femmes leur a permis de nouvelles habitudes en transformant l'espace de « proximité résidentielle » et en repoussant leurs limites, accédant ainsi à la « ville fonctionnelle » — qui les cantonne néanmoins, toujours dans le travail domestique. Mais Jacqueline Coutras explique dans un second temps que les femmes n'ont pas accédé à la « ville socialisatrice », celle de l'intersubjectivité. Les femmes n'ont en effet, pas le sentiment de sécurité qui leur permet d'expérimenter la ville et les potentielles rencontres possibles, parce que la sécurité se trouve pour elles, au sein de la « proximité résidentielle ». Coutras fait également le constat de l'absence des femmes au sein des manifestations. Si les femmes ne s'identifient pas

---

<sup>11</sup> Hashtag #safedanslarue sur Twitter.

<sup>12</sup> Initié par Tarana Burkę en 2006.

<sup>13</sup> BERTRAND David, « L'essor du féminisme en ligne. Symptôme de l'émergence d'une quatrième vague féministe ? », in *Réseaux*, 2018/2-3 (n° 208-209), p. 232-257.

collectivement aux espaces publics, excepté l'espace de « proximité résidentiel », Courtras émet un doute quant à leur identification personnelle au sein de la ville. Ainsi, les espaces urbains continuent de véhiculer un schéma sexué. C'est toujours une question de visibilité ; les femmes sont présentes au sein de l'espace public depuis les années 60, mais pas aussi visibles que les hommes. Malgré une « ville fonctionnelle » ouverte aux femmes par la mobilité et le travail, l'appropriation et l'identification aux espaces publics restent complexes.

**Marylène Lieber** met en avant l'évacuation des insécurités des politiques publiques et des recherches. Elle défend l'intérêt de la confrontation entre les politiques de sécurité qui portent sur l'espace public et marginalisent les violences domestiques, et les politiques contre les violences faites aux femmes, qui sont initialement divisées. Lieber fait le constat du manque de la dimension genrée des violences faites aux femmes dans les politiques publiques de sécurité. Manque de données statistiques officielles, manque de mains courantes, l'autrice met l'accent sur les lacunes des différents processus de comptages et de plaintes. Plus qu'un problème de statistiques, elle montre également que ces violences sont occultées et que les procédures révèlent et réassignent des différences sexistes. Ce processus d'invisibilisation modifie le regard des femmes sur la sécurité. Cela met en avant, encore une fois, le fait que l'accès à l'espace public est restreint et complexe pour les femmes. Stratégies d'évitement, travail d'anticipation, état de vigilance constant si une femme sort seule. L'étude de ces peurs sexuées est à comprendre par le biais des violences comme *continuum* d'actes violents. Un acte en suivant un autre renforce le sentiment d'insécurité au sein de l'espace public. Marylène Lieber expose les rouages sociaux qui engendrent ce sentiment féminin à travers ses travaux.

**Les travaux pionniers de Jacqueline Courtras et plus tard, ceux de Marylène Lieber démontrent les inégalités d'accès aux espaces publics par les femmes dues au sentiment d'insécurité qu'elles ressentent.** Guy Di Meo mentionne des « murs invisibles » que les femmes contournent automatiquement. L'espace urbain reste normé par des codes sexués qui traduisent le pouvoir masculin sur les espaces sociaux, politiques et économiques. De la cour de récréation, aux équipements sportifs en passant par la rue, ces espaces rappellent que le

genre masculin est l'usager principal<sup>14</sup> de l'espace urbain quand le genre féminin doit, selon les normes patriarcales et sexistes, faire preuve de prudence. La violence peut se trouver partout, dans le domaine privé comme professionnel, ou dans les zones de transit comme l'espace public. **Pierre Bourdieu** explique d'ailleurs comment fonctionne la domination masculine en tant que structure et activité quotidienne. Il développe l'idée d'un monde sexué qui s'inscrit dans nos habitus, idée sur laquelle nous reviendrons.

Les féministes de la seconde vague ont lutté pour faire reconnaître que « le privé est politique », c'est-à-dire traversé par des enjeux collectifs comme le reste de la société. Christine Delphy<sup>15</sup> et Colette Guillaumin<sup>16</sup> partent de l'hypothèse que cette sphère privée était « un espace d'exploitation ou d'oppression au même titre que celui de la production (économique, capitaliste) [et] pouvait donc également être un terrain de luttes sociales<sup>17</sup> ». En anthropologie et en sociologie, le patriarcat désigne un « type d'organisation sociale où l'autorité domestique et l'autorité politique sont exercées par les hommes chefs de famille<sup>18</sup> ». La redéfinition du patriarcat par les féministes de la seconde vague, comme un « système social de domination des femmes par les hommes<sup>19</sup> », a alloué une portée politique à ce terme<sup>20</sup>. Pour Christine Delphy, « l'expression première du patriarcat se manifeste par le contrôle du corps des femmes, notamment par le contrôle de la maternité et de la sexualité des femmes. Le lieu où le patriarcat s'exprime se situe d'abord dans la famille et dans tout le domaine de la reproduction, mais aussi dans toute la société et à tous les niveaux (politique,

---

<sup>14</sup> MARUEJOULS Edith, RAIBAUD Yves, *Filles/garçons: l'offre de loisirs: asymétrie des sexes, décrochage des filles et renforcement des stéréotypes*, Ville école intégration, 2012, p. 86-91.

<sup>15</sup> DELPHY Christine, *L'ennemi principal : Économie politique du patriarcat*, Syllepse (Nouvelles questions féministes), 1998.

<sup>16</sup> GUILLAUMIN Colette, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », in *Questions Féministes n°2*, 1978.

<sup>17</sup> FORTINO Sabine, « De filles en mères. La seconde vague du féminisme et la maternité », in *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 5, 1997.

<sup>18</sup> Trésor de la langue française informatisé, dictionnaire en ligne publié par le CNRS et l'Université de Lorraine.

<sup>19</sup> BATOU Jean, ROSENDE Magdalena, DELPHY Christine, « Comment penser et combattre l'oppression spécifique des femmes », in *Solidarités*, 2001.

<sup>20</sup> DELPHY Christine, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », in *Nouvelles Questions Féministes*, No. 2, Féminisme : quelles politiques?, 1981.

économique, juridique). De même dans les représentations sociales, le patriarcat constitue un véritable système social, un système social des sexes ayant créé deux cultures distinctes : la culture masculine dominante, et la culture féminine dominée<sup>21</sup> ». Autrement dit, ce terme permet d'analyser les femmes en tant que la catégorie « femmes », s'inscrivant dans des rapports sociaux sexués, et non plus comme une catégorie autonome. Il s'agit alors par ce terme, de penser la société comme un système qui crée des inégalités entre les sexes, tout en mettant en évidence la place privilégiée des hommes sur les femmes. L'analyse de rapports sociaux de sexe place les hommes et les femmes dans des catégories séparées et qui « se définissent dans et par leur relation », dans un système qui se veut hiérarchique. Ainsi, la masculinité et la féminité sont issues de constructions sociales, politiques et culturelles.

Selon Sylvette Denèfle, la ville est le reflet des normes genrées, et renforce les rapports de domination. L'émergence de #metoo et les débats qui en ont découlé questionnent d'ailleurs sur les notions d'égalité et de liberté au sein de l'espace public et par extension, au sein de la société. Stéphanie Condon, Marylène Lieber et Florence Maillochon soulignent que ces violences sont en revanche largement ignorées car « le recours aux statistiques administratives ne fournit pas nécessairement une bonne approche du phénomène des violences de genre dans les espaces publics ». Yves Raibaud quant à lui met en exergue la nécessité de prise en compte de la perspective féminine concernant l'amélioration des transports en commun dans son article intitulé « Une ville faite par et pour les hommes ». Soulignons que l'insécurité féminine au sein de l'espace public est devenue une préoccupation sociale assez récente.

De plus, le phénomène #metoo interroge sur les notions d'égalité. Les réseaux sociaux ont permis à des comptes d'émerger et de visibiliser le harcèlement de rue afin de « libérer » la parole, mais aussi et surtout de se faire entendre grâce à la circulation des témoignages. Si la parole des femmes était restreinte à des réseaux militants ou des associations, le web participatif a permis une évolution quant à la parole féminine par des témoignages. C'est ce que nous verrons grâce aux divers entretiens menés et aux comptes Instagram étudiés,

---

<sup>21</sup> DELPHY Christine, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », in *Nouvelles Questions Féministes*, No. 2, Féminisme : quelles politiques?, 1981.

notamment celui d'Emanouela Todorova, @disbonjoursalepute. Par ailleurs, de nombreuses études et notamment celles de Josiane Jouët, se sont intéressées à l'engagement féministe au sein des espaces sociaux numériques, illustrant les initiatives pour lutter contre le patriarcat, et ainsi informer, alerter et mobiliser les femmes. Le mouvement #metoo invite à une remise en question, toujours d'actualité, quant aux structures sociales de domination que Pierre Bourdieu décrit comme un « produit d'un travail incessant de reproduction auquel contribuent les différents agents : les hommes (avec des armes comme la violence physique et la violence symbolique), les femmes victimes inconscientes de leurs habitus et les institutions : famille, Église, école, État<sup>22</sup> ».

Les inégalités face à l'appropriation des espaces urbains nous ont poussés à nous questionner sur la place de la femme au sein de l'espace public, sur les insécurités qu'elle peut ressentir et sur les différences entre les rapports que les femmes et les hommes entretiennent dans la vie réelle et sur les réseaux sociaux. Dans le prolongement de ces questionnements se pose également la question d'Internet comme prolongement de l'espace public, à la manière d'une rue virtuelle. Les réseaux sociaux sont un outil à double tranchant et nous nous sommes demandés s'ils seraient un espace où le harcèlement de rue se transformerait en cyberharcèlement. Nous nous demandons également s'il existe des conséquences, positives comme négatives, à la « libération » de la parole sur les réseaux sociaux et quelles sont les motivations d'une victime à témoigner sur ces espaces sociaux numériques, malgré les conséquences que cela peut engendrer et ce que cela leur procure.

Nous partons du principe que le numérique semble avoir plus que jamais un rôle à jouer concernant les luttes féministes et notamment celui du harcèlement de rue, sexuel et sexiste. Nous pensons également que les réseaux sociaux accordent une visibilité sans précédent et ainsi, permettent de faire circuler, plus que de libérer, la parole grâce aux témoignages. Nous supposons que ces témoignages sont un moyen pour les victimes de se libérer et d'obtenir du soutien, causes pour lesquelles elles décideraient de témoigner, publiquement ou anonymement. Toutefois, nous faisons également l'hypothèse que les

---

<sup>22</sup> BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 1998.

réseaux sociaux peuvent également devenir néfastes et s'apparenter à une rue virtuelle, un espace numérique où le harcèlement se prolongerait et deviendrait du cyberharcèlement.

**De quelles manières la parole des femmes se « libère », circule et est écoutée concernant le harcèlement de rue sur les réseaux sociaux ? Pourquoi les femmes témoignent de leurs expériences sur les réseaux sociaux ? Qu'est-ce que cela leur apporte ? Les médias sociaux numériques deviennent-ils une rue virtuelle ?**

Pour tenter d'apporter des réponses à ces nombreuses interrogations, nous allons devoir nous appuyer sur différents témoignages, qu'ils soient écrits, audios ou vidéos postés sur les réseaux sociaux afin de les analyser et de les comparer de manière à établir les différences et les similitudes qu'ils présentent.

Notre premier terrain sera donc un recueil de témoignages produit grâce aux réseaux sociaux, et plus particulièrement Instagram. Les comptes que nous allons présenter ne sont pas une représentation exhaustive des comptes qui traitent du harcèlement de rue, mais figurent parmi les plus connus et facilement accessibles. Les comptes Instagram @disbonjoursalepoute tenu par Emanouela Todorova, @balance.ta.ville, @tesbonnejtebaise, @toutenuedanslarue, @sorcieretamere ou encore @pssstmademoiselle sont des comptes qui relaient anonymement de nombreux témoignages. Que ce soit par le biais des commentaires ou au cœur des témoignages, nous pouvons comprendre le rapport que les femmes entretiennent avec la rue et savoir ce qu'elles pensent des différents témoignages sur les réseaux sociaux. Plusieurs comptes Instagram tels que @simonemediafr ou @les\_glorieuses (par Rebecca Amsellem) sont des revues féministes qui peuvent traiter du harcèlement de rue. Certains posts sont donc intéressants, plusieurs études ou enquêtes y sont d'ailleurs disponibles. Il existe également plusieurs Tumblr qui regroupent des témoignages de femmes concernant le harcèlement de rue qu'elles peuvent subir, notamment @harcelementsderue ou @payetashnek<sup>23</sup>. Mais aussi des hashtags, notamment sur Twitter comme #safedanslarue et sur d'autres réseaux sociaux qui permettent de trouver plusieurs témoignages ou des informations concernant ce genre de violences. Néanmoins, nous nous concentrerons sur le

---

<sup>23</sup> Créée en 2012 par Anaïs Bourdet.

compte Instagram @disbonjoursalepute qui est très riche et figure parmi les plus populaires. Il compte beaucoup plus de followers que les autres comptes cités et a donc une plus forte influence. De cette manière, nous comparerons dans un premier temps les différents témoignages et tenterons aussi de comprendre leurs similitudes et leurs différences, que ce soit par rapport aux émotions et aux conditions décrites.

Notre second terrain se constitue de cinq entretiens avec des femmes qui ont témoigné sur les réseaux sociaux concernant le harcèlement de rue qu'elles ont subi. Le but de ces entretiens est de comprendre dans un premier temps pourquoi et pour quoi poster son témoignage sur les réseaux sociaux. Ensuite, il s'agit également de savoir ce que cela leur produit et leur procure, en terme de sensations, d'émotions, par rapport à soi et par rapport aux autres. Ces entretiens nous permettront également de comprendre ce qui se libère par la publication d'un témoignage sur les médias sociaux.

Nous avons dans un premier temps contacté des comptes relayant des témoignages concernant le harcèlement de rue afin qu'ils diffusent en *post* ou en *story* la demande d'entretien avec un bref résumé de notre mémoire. Toutefois, nous n'avons obtenu que deux réponses dont une seule positive. Le compte @balance.ta.ville a alors fait une *story* pour apporter de la visibilité à notre travail afin de décrocher des entretiens. Seulement deux femmes nous ont contactés, alors nous avons décidé d'écrire directement à celles qui s'expriment publiquement et dont les témoignages sont relayés par des comptes exclusivement liés au harcèlement de rue. Ainsi, nous avons pu obtenir par ces différentes méthodes un total de cinq entretiens. Comme nous l'avons mentionné plus haut, il était question par ces entretiens d'en apprendre plus sur la démarche de ces femmes ; de comprendre ce qui les a poussées à témoigner, ce que cela leur a apporté dans la vie réelle et sur les médias sociaux. L'enjeu est aussi de situer le harcèlement ; déjà présent dans la rue, il s'agissait ici de savoir s'il se poursuivait sur les médias sociaux.

Dans une première partie, nous nous intéresserons à la construction de l'objet médiatique qu'est le harcèlement de rue, notamment en s'interrogeant sur les rapports sociaux sexués qui s'inscrivent dans l'organisation des villes, ainsi qu'à la question médiatique qui se

pose et qui rend visible une invisibilité (presque) passée, et des médias sociaux qui deviennent un reflet de la rue à cause d'une persistance des insécurités féminines.

Puis dans une seconde partie, nous nous focaliserons sur la question de ce qui se libère dans ces espaces, puisque espace public urbain ou espace public médiatisé, une sous-représentation des femmes persiste et le harcèlement s'étend de la rue aux médias sociaux. Malgré cela, nous nous attarderons sur une parole libérée, ou plutôt, une écoute développée.

Enfin, dans une dernière partie, nous nous intéresserons à l'influence et l'impact des espaces sociaux médiatiques, notamment par les nouvelles configurations qui permettent une circulation de la parole, puisque libérer l'écoute, c'est aussi entendre pour agir. Nous aborderons alors l'impact juridique et journalistique quant à la reprise et la circulation des témoignages.

# I. Construction de l'objet médiatique du harcèlement de rue

## 1. D'où vient le harcèlement de rue ?

Dans son ouvrage *Crise urbaine et espaces sexués*, Jacqueline Coutras démontre que la crise urbaine qui touche les villes françaises est non seulement due à des facteurs économiques, mais relève aussi de rapports sociaux sexués établis au sein même de l'organisation des villes. Les divisions sexuelles établies par le « travail » pour les hommes et le « domestique » pour les femmes, influent sur les activités qui elles-mêmes, modifient le rapport à ce que Jacqueline Coutras appelle « la proximité résidentielle ». La nouvelle mobilité croissante des femmes leur permet de nouvelles activités et de nouvelles habitudes en repoussant les limites de l'espace résidentiel pour effectivement accéder à ce que Coutras nomme « la ville fonctionnelle », sans pour autant accéder à « la ville socialisatrice », celle de l'intersubjectivité. Déjà à cette époque, le sentiment d'insécurité était factuel : ce même sentiment qui ne permettait pas aux femmes d'expérimenter la ville de l'intersubjectivité puisque la sécurité se cantonnait au sein de l'espace de proximité résidentiel.

Attardons-nous un instant sur ce sentiment d'insécurité et la définition que nous pourrions en donner. Selon Laura Chaumont et Irene Zeilinger :

« Il s'agit là d'une crainte souvent vague qu'un événement soudain et négatif (accident, agression) n'ait lieu dans l'espace public. La recherche a démontré que le sentiment d'insécurité est lié à une multitude de facteurs, sur les plans individuel, collectif et environnemental. [...] Le sentiment d'insécurité entraîne des conséquences négatives, du stress psychique aux stratégies d'évitement (de certains lieux, heures, situations) jusqu'au repli sur soi et l'isolement<sup>24</sup>. »

---

<sup>24</sup> CHAUMONT Laura, ZEILINGER Irene, *Espace public, genre et sentiment d'insécurité*, Bruxelles, Garance, 2012.

Ces stratégies d'évitements permettent de diminuer le sentiment d'insécurité mais limitent en réalité la liberté, la mobilité et parfois même, la participation citoyenne des personnes concernées, notamment des femmes<sup>25</sup>. Cette absence de participation citoyenne, Coutras en fait également le constat au sein des manifestations par l'absence des femmes. Si elles ne s'identifient pas collectivement aux espaces publics, excepté à l'espace de proximité résidentiel, Coutras émet un doute quant à leur identification personnelle au sein de la ville. Ainsi, les espaces urbains continuent de véhiculer un schéma sexué. C'est toujours une question de visibilité : les femmes sont présentes au sein de l'espace public depuis les années 60, mais pas aussi visibles que les hommes. Malgré une ville fonctionnelle ouverte aux femmes par la mobilité et le travail, l'appropriation et l'identification aux espaces publics restent complexes.

Pour revenir sur la notion de sentiment d'insécurité, il n'est pas considéré sous le prisme du genre dans le débat public. La recherche et la politique considèrent ce sentiment majoritairement ressenti par les femmes comme quelque chose d'évident, une faiblesse et une vulnérabilité naturelles chez les femmes<sup>26</sup>. Comme l'expliquent Laura Chaumont et Irene Zeilinger citées plus haut, ce sentiment induit des conséquences négatives et ce, notamment sur la mobilité du genre féminin. Marylène Lieber met en lumière cette question par le genre ; les différentes formes de violence que les femmes subissent au sein de l'espace public expliquent les peurs ressenties et ce sentiment d'insécurité qu'elles peuvent éprouver. Marylène Lieber ainsi que Laura Chaumont et Irene Zeilinger, par leurs recherches et leurs études, constatent que face à ces sentiments, les femmes développent des précautions, autrement appelées des stratégies d'évitement<sup>27</sup>.

« Se mouvoir en toute sécurité implique pour elles certaines formes de comportements. Elles sortent au prix de stratégies destinées à éviter ce qu'elles

---

<sup>25</sup> CHAUMONT Laura, ZEILINGER Irene, *Espace public, genre et sentiment d'insécurité*, Bruxelles, Garance, 2012.

<sup>26</sup> LIEBER Marylène, « Le sentiment d'insécurité au prisme du genre. Repenser la vulnérabilité des femmes dans les espaces publics », in *Métropolitiques*, 5 décembre 2011.

<sup>27</sup> LIEBER Marylène, « Le sentiment d'insécurité au prisme du genre. Repenser la vulnérabilité des femmes dans les espaces publics », in *Métropolitiques*, 5 décembre 2011.

considèrent comme dangereux. Ces pratiques diffèrent de celles adoptées par la majorité des hommes<sup>28</sup>. »

L'insécurité, pour le psychologue Gabriel Moser, c'est le sentiment de vivre dans un environnement qui favorise les atteintes aux personnes et aux biens. L'importance des crimes et des délinquances au sein de la société peut être mis en lien avec ce sentiment d'insécurité tel que le décrit Moser, le harcèlement de rue en faisant parti. L'association « Stop Harcèlement de Rue » donne une définition précise de cette forme de violence :

« Le harcèlement de rue, ce sont les comportements adressés aux personnes dans les espaces publics et semi-publics, visant à les interpeler verbalement ou non, leur envoyant des messages intimidants, insistants, irrespectueux, humiliants, menaçants, insultants en raison de leur genre, de leur orientation sexuelle, de leur couleur de peau, de leur situation de handicap... [...] Leur caractère répétitif et violent génère un environnement hostile envers les personnes concernées et porte une atteinte inacceptable à leur dignité et à leur liberté<sup>29</sup>. »

Les violences listées dans cette définition, Liz Kelly les intègre en une notion : un **continuum de violences**. Cela permet de décrire l'étendue des violences que les femmes subissent. L'*Oxford English Dictionary* en propose deux définitions, la première qui est « un caractère commun fondamental qui sous-tend de nombreux événements différents » et la seconde qui est « une série continue d'éléments ou d'événements qui se confondent et ne peuvent être distingués d'emblée ». La première définition résulte notamment autour du fait que les hommes, le « dénominateur commun », se permettent une étendue d'abus et de contraintes envers les femmes. La seconde quant à elle, permet de définir l'ensemble de ces abus. Dans les deux cas, la notion de *continuum* de violences tend à mettre en exergue celles que subissent les femmes, sans les classer selon leur gravité. Toute violence est grave et a des

---

<sup>28</sup> LIEBER Marylène, « Le sentiment d'insécurité au prisme du genre. Repenser la vulnérabilité des femmes dans les espaces publics », in *Métropolitiques*, 5 décembre 2011.

<sup>29</sup> Association « Stop harcèlement de rue ». Disponible sur <<http://www.stopharcèlementderue.org/harcèlement/>>

conséquences. Il n'y a donc pas de distinction à faire entre les différents types de violence puisqu'il y a des liens entre chacune d'elles.

Ce sentiment d'insécurité, les femmes déclarent le ressentir plus massivement que les hommes. Les enquêtes de l'Institut National des Hautes Études de la Sécurité et de la Justice datant de 2018 révèlent que 51 % des femmes contre 38 % des hommes<sup>30</sup> ressentent ce sentiment dans les transports en commun. Ces chiffres peuvent s'expliquer d'abord par l'approche différente qu'ont les femmes et les hommes de l'espace public. Les enquêtes ENVEFF et Virage l'Institut National d'Études Démographiques (INED) le prouvent.

« En France métropolitaine, en moyenne chaque année entre 2008 et 2016, un peu plus de 220 000 adultes de 18-75 ans déclarent avoir été victimes de viol, tentatives de viol et d'attouchements sexuels, parmi elles plus de 80 % sont des femmes (en moyenne 184 000 femmes)<sup>31</sup>. »

Également, les femmes sont confrontées à d'autres types de violence au sein de l'espace public : interpellations, insultes, agressions, attouchements... Marylène Lieber parle de ces faits comme des « rappels à l'ordre sexué » et le sentiment d'insécurité qu'elles peuvent ressentir serait dû à leur « vulnérabilité naturelle », une « faiblesse » qui ne peut être questionnée, ni remis en cause. Lieber insiste également sur un point, celui de l'imaginaire collectif dans lequel les femmes seraient perçues comme plus « fragiles », plus « faibles » que les hommes. Là où les hommes peuvent déambuler plus sereinement, l'espace public représenterait un danger pour les femmes. En ce sens, cela pose un véritable problème concernant l'accès à l'espace public et à la mobilité des femmes. Pour Marylène Lieber, il est donc impératif de déconstruire cette « fragilité » et cette « vulnérabilité naturelle » pour rétablir les droits aux accès de l'espace public et urbain aux femmes.

---

<sup>30</sup> VANIER Camille, D'ARBOIS DE JUBAINVILLE Hugo, *Grand Angle n°46 – Le sentiment d'insécurité dans les transports en commun : situations anxieuses et stratégies d'évitement*, Janvier 2018. Disponible sur <[https://www.ihemi.fr/sites/default/files/publications/files/2019-12/GA\\_46\\_0.pdf](https://www.ihemi.fr/sites/default/files/publications/files/2019-12/GA_46_0.pdf)>

<sup>31</sup> *Rapport du groupe de travail « Verbalisation du harcèlement de rue »*, Février 2018. Disponible sur <<https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/wp-content/uploads/2018/03/Rapport-du-GT-verbalisation-du-harcèlement-de-rue-V2.pdf>>

La définition des différents types de violences faites aux femmes a été élargie par les auteurs pour y intégrer en plus de l'atteinte à l'intégrité physique, une atteinte à l'intégrité de la personne<sup>32</sup>, puisque toutes les violences ne sont pas physiques. Mais pour revenir sur la genèse du terme de « violences envers les femmes », il apparaît à la fin des années 1970 et tend à rendre compte des actes imposés par les hommes sur les femmes « tels que meurtres, viols ou agressions sexuelles, agressions physiques, violences conjugales, harcèlement sexuel, mutilations génitales ou encore mariages forcés<sup>33</sup> ». Cette étendue de violence doit être abordée comme un *continuum* qui provient d'un rapport social de domination<sup>34</sup>. Parler de *continuum* permet de mettre en lien ces actes, et de les analyser comme un moyen de contrôle social, « essentiel au maintien d'un ordre social sexué<sup>35</sup> », comme nous l'avons précédemment expliqué.

Cet ordre social sexué, présent au sein de l'espace public, Guy Di Méo s'y intéresse. En 2009 ce géographe analyse les représentations et les pratiques de l'espace urbain par les femmes. Ces dernières, enfin les « citadines extraverties<sup>36</sup> », contournent des « murs invisibles » qui sont en réalité des zones qu'elles s'interdisent au sein de l'espace public. En effet, il oppose donc ce qu'il appelle les « citadines extraverties » aux « femmes d'intérieur » qui ne pratiquent pas la ville de la même manière. Les corps et les sexualités, plus que le genre, sont convoqués comme des éléments de construction des représentations des espaces.

Cet espace public, il convient de le définir. À l'opposé de l'espace privé, l'espace public est un espace ouvert à tous et consacré à la pratique sociale des individus<sup>37</sup>. Il

---

<sup>32</sup> MICHAUD Yves, *La Violence*, Paris, PUF, 1986.

<sup>33</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>34</sup> KELLY Liz, "The continuum of sexual violence", in HANMER Jalna, MAYNARD Mary, *Women, Violence and Social Control, Atlantic Highlands (N. J.)*, Humanities Press International, 1987.

<sup>35</sup> RADFORD Jill, RUSSELL Diana, *Femicide. The Politics of Woman Killing*, New York, Twayne Publishers, 1992.

<sup>36</sup> DI MEO Guy, *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », 2011.

<sup>37</sup> BAUD Pascal, BOURGEAT Serge, BRAS Catherine, *Dictionnaire de Géographie*, Paris, Hatier, 1995.

représente également un ensemble de lieux auxquels le public a accès, c'est-à-dire un espace spatial de passage et de rencontre libre et anonyme. Il est historiquement séparé à la fois spatialement, hiérarchiquement<sup>38</sup> et de manière genrée, de la sphère privée.

Il existe une véritable construction sociale du sentiment d'insécurité par le biais d'une éducation genrée et qui a par la suite, des conséquences sur l'appréhension de l'espace public. L'espace sexué s'instaurerait dès le plus jeune âge, dans la cour de récréation. Cet apprentissage sexué serait donc déjà présent au sein des cours d'école, lieu où les enfants intègrent plusieurs normes et usages quant à l'utilisation, l'occupation et le partage de l'espace. La cour de récréation a fait l'objet de plusieurs études qui démontrent que l'occupation de l'espace est inégalitaire et qu'il existe même de très grosses disparités<sup>39</sup>. Quand les garçons s'emparent du centre de l'espace en mobilisant les infrastructures tels que des terrains de jeux etc., les filles se cantonnent aux périphéries de la cour. Cette pratique genrée de la cour est d'emblée, une pratique différenciée qui se répercute plus tard sur l'appropriation de l'espace public par les femmes. La cour de récréation apparaît alors comme une allégorie miniature de l'espace public. Même avec l'âge, les inégalités perdurent puisque même à l'adolescence, il continue d'y avoir des différences concernant les pratiques urbaines entre les adolescentes et les adolescents. Edith Maruéjols démontre une nouvelle fois<sup>40</sup> que les filles pratiquent moins d'activités, qu'elles soient sportives ou de loisirs. Les garçons quant à eux, investissent l'espace public, notamment avec les infrastructures et équipements qu'il propose, et qui leur sont consacrés. L'autrice écrit d'ailleurs que « c'est l'amorce de l'invisibilité de la question de la place des filles et finalement des filles (elles-mêmes) ». En prolongeant cette citation de Maruéjols, il est possible d'étendre le terme de « fille » à celui de « femme ». Cette dernière apparaît pratiquement absente de l'espace public et lorsqu'elle l'occupe, elle le fait selon ses rôles, notamment maternel.

---

<sup>38</sup> DUMONT Louis, « Vers une théorie de la hiérarchie » (postface pour l'édition Tel), in *Homo hierarchicus, Le système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard, 1966.

<sup>39</sup> BROUZE Emilie, 19/02/2017, *Comprendre les inégalités dans la cour d'école par Edith Maruéjols*, Genre et ville. Disponible sur <<http://www.genre-et-ville.org/comprendre-les-inegalites-dans-la-cour-decole-par-edith-maruejols/>>

<sup>40</sup> BROUZE Emilie, 19/02/2017, *Comprendre les inégalités dans la cour d'école par Edith Maruéjols*, Genre et ville. Disponible sur <<http://www.genre-et-ville.org/comprendre-les-inegalites-dans-la-cour-decole-par-edith-maruejols/>>

L'adolescence a pour conséquence des changements corporels à cause de la puberté. C'est une étape importante, souvent ingrate et mal vécue, mais elle caractérise l'entrée dans la sexualité, qui s'encadre de normes sociales. Ces mêmes normes sont différentes : en représentant l'être humain en deux groupes différents, soit les femmes et les hommes, alors les sociétés et leurs cultures des rôles genrés sont acceptables et appropriés, ou non, pour un certain sexe. Erving Goffman écrit dans un de ses ouvrages<sup>41</sup> que « les croyances relatives à la masculinité ou à la féminité sont en étroite interaction avec le comportement de genre ». Il affirme que le sexe « est à la base d'un code social fondamental, code conformément auquel s'élaborent les interactions et les structures sociales ». Rappelons avant de poursuivre les définitions du sexe et du genre : le sexe est un caractère physique lié aux organes sexuels biologiques — la vulve et le vagin chez la femme et la verge chez l'homme, alors que le genre correspond à une dimension sociale d'une identité sexuée.

Selon Pierre Bourdieu, les sexes masculins et féminins sont attachés à des rôles et des comportements auxquels le patriarcat les affecte. Le système demande aux femmes d'être douces, jolies et passives alors qu'il attend des hommes d'être virils, déterminés et violents. Ce système de genre s'appuie sur deux piliers dont le premier repose sur les stéréotypes liés au sexe qui catégorisent les femmes et les hommes. Le second quant à lui, se résume au sexisme par la hiérarchisation des groupes sociaux de sexe. Bourdieu parle de domination masculine qui représente les différences et surtout les inégalités entre les femmes et les hommes.

Ces rôles sociaux ont des répercussions sur la vision des femmes et leur sécurité. Dès leur plus jeune âge, les filles intériorisent une plus grande « fragilité » que les garçons et par conséquent, il faut qu'elles « fassent attention » et ce, jusqu'à l'âge adulte. Ces représentations ont un impact sur l'éducation. Souvent, les parents sont plus inquiets pour les jeunes filles que pour les jeunes garçons concernant les agressions sexuelles. Les contraintes qu'imposent les parents à leurs enfants conduisent par la suite à l'intériorisation des filles et des femmes que l'espace public n'est pas un lieu de sécurité. *A contrario*, les jeunes

---

<sup>41</sup> GOFFMAN Erving, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, coll. « Genre du monde », 2002.

adolescents sont plus libres au sein de cet espace, au même âge où les jeunes adolescentes ont peur, même si les jeunes hommes y sont plus à risque<sup>42</sup>. Cela s'explique notamment par le fait qu'eux, y sont présents.

Selon Erving Goffman<sup>43</sup>, les interactions de personnes inconnues au sein de l'espace public sont différentes de celles de personnes connues. Les espaces publics sont généralement des lieux de passages uniquement, et les interactions qu'ils peuvent générer sont éphémères et superficielles. Ils dépendent, selon Goffman, de l'apparence. Ces interactions sont régies par des règles et des normes sociales qui imposent, normalement, une forme d'inattention qui relève d'un évitement mutuel de deux inconnus. C'est à ce moment que le harcèlement de rue, en obligeant les femmes à interagir, déroge à cette norme sociale informelle.

Les commentaires et les gestes déplacés sont rarement le fait d'un seul homme envers une seule femme en particulier, de manière renouvelée. Le terme « harcèlement » correspond à la récurrence, quotidienne ou non, d'actes similaires de plusieurs hommes envers une seule femme. Dans un contexte de répétition et potentiellement d'anonymat, le groupe social « homme » harcèle le groupe social « femme ». Ainsi, chaque femme ne pourrait pas considérer individuellement chaque remarque<sup>44</sup> puisque ce sont des comportements qui forment un ensemble.

Carol Brooks Gardner observe que certaines femmes ont tendance à voir le harcèlement de rue comme une flatterie. Mais elle nuance ses propos en ajoutant qu'il est complexe de faire la différence entre une flatterie et un jugement, tout en ayant connaissance que cette flatterie peut rapidement devenir insultes et mépris. Il y a donc une véritable frontière entre la drague et le harcèlement de rue dont Micaela di Leonardo [en](#) donne une définition claire et précise :

---

<sup>42</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>43</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

<sup>44</sup> Le projet *Crocodiles* de Thomas Mathieu.

« La distinction entre la drague et le harcèlement est que la femme peut commencer ou arrêter la drague au moment qu'elle souhaite ; c'est une interaction mutuellement acceptée. »

Autrement dit, la notion de consentement est primordiale et celle de liberté fondamentale. Ce sont ces deux notions qui permettent de faire la différence et qui délimitent la frontière entre drague et harcèlement. Si tentative de séduction il y a, la personne qui rompt la norme d'inattention évoquée plus haut, a conscience que l'autre personne est libre d'accepter ou de refuser cette interaction. Dans ce cas, il y a une égalité qui s'installe entre les deux êtres, contrairement au harcèlement de rue qui est un rapport de force et de pouvoir. En ce sens, les femmes ayant répondu à l'enquête de Gardner ont peut-être été draguées au sein de l'espace public. Ce rapport de force a d'ailleurs été évoqué lors de nos entretiens et est révélateur : au travail ou dans les espaces publics, les femmes le subissent.

« J'ai fait l'école hôtelière, à partir de là c'est le culte de l'homme qui décide et la femme qui exécute. Et en fait, je pense que tout ça, ça a été un peu le début de mon élan féministe où je me suis dit « oui mais en fait ça va pas du tout », il y a plein de choses, pourquoi parce que moi je suis une femme je vais faire le dressage de l'assiette et lui c'est un homme il va faire la cuisson de la viande et des trucs vachement plus intéressants, vachement plus techniques. Donc à partir de mon entrée un peu dans le monde du travail en fait ; après donc, je suis pas restée dans l'hôtellerie mais après quand j'ai continué mes études et à évoluer dans ma carrière je me suis rendue compte que le décalage n'était pas que sur la partie harcèlement de rue, harceleurs/harcelés ; il était vraiment sur le rapport de force qu'il y a entre les hommes et les femmes de manière globale et j'avais plus envie de subir ça<sup>45</sup>. »

Il faut également souligner qu'en fonction de leur position sociale, leur orientation sexuelle, leur religion ou leurs origines, les femmes ne sont pas harcelées de la même manière

---

<sup>45</sup> Premier entretien, Annexes.

ni par les mêmes harceleurs<sup>46</sup>. La manière d'harcèler et la perception du harcèlement sont différentes. Les femmes n'ont donc pas la même expérience du harcèlement ni des espaces publics. Par ailleurs, les femmes peuvent subir différentes formes de violences selon, encore une fois, leurs apparences, leurs classes sociales, leurs origines, leurs orientations sexuelles... et qui « peuvent être parcellées en des formes distinctes d'oppressions<sup>47</sup> ».

Gardner met également en évidence que, selon le harceleur, le harcèlement n'est pas perçu de la même manière. Nous en revenons à ce qui a été dit plus haut : si des hommes « vêtus comme des hommes d'affaires » interagissent avec des femmes, cela est généralement plus considéré comme des compliments que si les hommes semblaient appartenir à des classes sociales moins privilégiées<sup>48</sup>. Le croisement des identités et des discriminations est donc important pour comprendre les différentes manières d'être harcelé et de percevoir le harcèlement au sein de l'espace public.

Laurent Mucchielli dénonce dans un de ses ouvrages<sup>49</sup> le caractère raciste de la médiatisation des formes de viol collectif qui sont « généralement présenté comme étant le fait des jeunes hommes issus de l'immigration ». Mais nous reviendrons sur cette question plus tard. Il s'agit maintenant de s'interroger sur la visibilité que pourraient apporter les médias sur ce phénomène de harcèlement de rue.

---

<sup>46</sup> OSHYNKO Norma Anne, *No Safe Place: The legal regulation of street harassment*, The University of British Columbia, 2002.

<sup>47</sup> OSHYNKO Norma Anne, *No Safe Place: The legal regulation of street harassment*, The University of British Columbia, 2002.

<sup>48</sup> GARDNER Carol Brooks, *Passing By: Gender and Public harassment*, Berkeley : University of California Press, 1995.

<sup>49</sup> MUCCHIELLI Laurent, *Le Scandale des « tournantes ». Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

## 2. La question médiatique : de l'invisibilité vers la visibilité ?

Il y a, depuis et grâce aux réseaux sociaux, de nouveaux moyens d'engagements, d'actions et de militantisme. Ce nouveau moyen numérique permet d'apporter une visibilité aux femmes et à leur parole afin d'être écoutées sur différents sujets, le harcèlement de rue en faisant partie. De #metoo à #balancetonporc, l'émergence de ces hashtags a suscité un véritable soulèvement de la parole qui n'a pas pu être mis de côté, qui n'a pas pu être caché et qui a su se faire écouter.

Internet ou le « web participatif » est devenu un outil accessible. Josiane Jouët met en avant dans ses recherches la construction sociale « masculine » de la technologie. Tout comme le domaine scientifique, le domaine technologique s'est étoffé avec le développement du système capitaliste, époque marquée par le patriarcat. La notion de web participatif désigne les techniques, les fonctionnalités et les usages qui ont succédé à la forme initiale du web.

« Cette nouvelle configuration d'internet, démocratisée et accessible, est parfois nommée web participatif et est souvent perçue comme susceptible de favoriser un renouvellement des débats d'idées et des modes de participation au politique, constituant alors un terreau fertile pour l'émancipation et l'*empowerment*<sup>50</sup>. »

L'expression « *empowerment* » désigne « le processus qui permet aux individus de prendre conscience de leur capacité d'agir et d'accéder à plus de pouvoir ». L'enquête du Pew Research Center aux États-Unis révèle que les femmes sont bien plus présentes que les hommes sur internet : 68 % des femmes contre 62 % des hommes utilisent régulièrement les réseaux sociaux, et ce pourcentage augmente jusqu'à 90 % dans la catégorie des 18 à 29 ans<sup>51</sup>. Ces chiffres démontrent que le féminisme en ligne a un haut potentiel. Il consiste, selon les

---

<sup>50</sup> BERTRAND David, « L'essor du féminisme en ligne. Symptôme de l'émergence d'une quatrième vague féministe ? », in *Réseaux*, 2018/2-3 (n° 208-209), p. 232-257.

<sup>51</sup> BERTRAND David, « L'essor du féminisme en ligne. Symptôme de l'émergence d'une quatrième vague féministe ? », in *Réseaux*, 2018/2-3 (n° 208-209), p. 232-257.

auteurs du *#Femfuture: Online revolution* par Barnard Center for Research on Women à l'exploitation du pouvoir des médias en ligne pour discuter, élever et activer l'égalité des sexes et la justice sociale. Ces chiffres qui révèlent une présence virtuelle forte, contrastent avec une plus faible présence des femmes dans les médias plus traditionnels tels que la télévision ou la radio, qui connaissent toujours des inégalités de genre. Rappelons qu'en 2015, 24 % des personnes entendues, citées ou vues dans l'actualité sont des femmes<sup>52</sup>, que Kathryn Bigelow est la seule femme réalisatrice à avoir été récompensée au cours des 92 années de l'histoire des Oscars<sup>53</sup>, que Jane Campion est la seule femme réalisatrice à avoir remporté la plus haute récompense, soit une Palme d'Or au cours des 72 années de l'histoire du Festival de Cannes<sup>54</sup> entre 1940 et 2010. Mais si les femmes ne sont pas considérées numériquement en minorité<sup>55</sup>, « elles peuvent être sociologiquement considérées comme une minorité, tant qu'elles s'insèrent dans des rapports de pouvoir vis-à-vis d'un groupe dominant<sup>56</sup> ». Ces rapports de pouvoir, les violences sexistes et patriarcales l'illustrent bien. Le féminisme en ligne use donc des moyens mis à sa disposition, des moyens numériques qui permettent de lutter contre ces rapports de pouvoir, dont le harcèlement de rue fait partie. Ces nouveaux moyens numériques permettent le partage d'informations et de publications, ce qui permet la circulation de cette lutte et la création de liens.

**La plupart des mouvements féministes utilisent donc le web pour défendre leurs luttes et organiser leurs actions.** Josiane Jouët parle de groupes datant de la fin des années 2000 et du début des années 2010 qui représentent un « nouveau féminisme », ainsi appelé dans les médias<sup>57</sup>. L'appropriation du numérique par les femmes s'explique également par l'architecture des espaces numériques. Écartées, marginalisées, invisibilisées de l'espace

---

<sup>52</sup> The Global Media Monitoring Project (données de 2015) ; Rapport du Secrétaire général des Nations Unies E/CN.6/2020/3.

<sup>53</sup> Base de données officielle des Academy Awards (données de 2020).

<sup>54</sup> *Petite histoire de la Palme*, Festival de Cannes (données de 2019).

<sup>55</sup> WIRTH Louis, « The Problem of Minority Groups », in *On Cities and Social Life*, Chicago, The University of Chicago Press, 1964.

<sup>56</sup> BERENI Laure, LÉPINARD Éléonore, « « Les femmes ne sont pas une catégorie » les stratégies de légitimation de la parité en France », in *Revue française de science politique*, 2004/1 (Vol. 54).

<sup>57</sup> JOUËT Josiane, NIEMEYER Katharina, PAVARD Bibia, « Faire des vagues. Les mobilisations féministes en ligne », in *Réseaux*, 2017/1 (n° 201).

public, elles ont pu s'emparer des réseaux sociaux puisqu'ils ont été fondés sur des « principes de l'horizontalité des échanges et de nivellement hiérarchique [qui ont] favorisé leur prise de parole politique en ligne<sup>58</sup> ». Ce sont des outils accessibles qui permettent de diffuser sur les espaces siconumériques les propos, les opinions de femmes, expertes ou non, influentes ou non. Les espaces médiatiques permettent une évolution considérable : l'inclusion d'individus, peu importe leur capital culturel. **Dominique Cardon** parle des « coopérations faibles », c'est à dire des modes d'actions qui sont permis par ces espaces numériques, que ce soit le partage d'une publication, un like ou un commentaire. Les réseaux sociaux permettent au féminisme de donner de la voix et de la puissance à des personnes qui n'en possédaient pas avant, notamment les femmes. Le militantisme féministe tient donc une place importante au sein du web participatif et appartient aux pratiques numériques « alternatives ».

« Par « pratiques médiatiques alternatives », nous entendons l'appropriation collective des technologies médiatiques numériques effectuée par des individus et des organisations de mouvements sociaux à des fins de mobilisation sociale, de réseautage et de communication en lien avec des actions de résistance à des rapports sociaux considérés oppressifs<sup>59</sup>. »

Le cyberféminisme est une culture féministe au sein de l'espace numérique qui tend à améliorer les conditions de vie des femmes par les moyens qu'offre Internet. Il résulte de l'appropriation féminine de l'espace numérique et des technologies<sup>60</sup> et permet d'utiliser Internet comme un espace militant<sup>61</sup>. Sadie Plant est une des premières à employer le terme

---

<sup>58</sup> JOUËT Josiane, NIEMEYER Katharina, PAVARD Bibia, « Faire des vagues. Les mobilisations féministes en ligne », in *Réseaux*, 2017/1 (n° 201).

<sup>59</sup> LANDRY Normand, SÉNÉCAL Michel, AUBIN France et GEORGE Éric, *Luttes sociales et technologies médiatiques numériques : pratiques de mobilisation collective* (Cahiers du CRICIS no 3). Montréal, Canada : « La gouvernance des systèmes de communication » (FRQSC – Soutien aux équipes de recherche, 2010-2015), 2014.

<sup>60</sup> BREEZE, Juliet, *Cyberféminisme : de la théorie à la pratique*, Montreal, Québec, Paroles de femme, 2006.

<sup>61</sup> CAMPBELL, Katy, « Le cyberapprentissage : les femmes et l'Internet - La cyberégalité des femmes et l'Internet: le monde virtuel vécu par les femmes », Montréal, Québec, Paroles de femmes, 2003.

de cyberféminisme en 1992 et pense que ce passage au numérique est également synonyme de féminisation.

« Le cyberféminisme existe seulement dans la pluralité. En ce sens, le cyberféminisme tend à supprimer les structures hiérarchiques, et donne à une multitude de voix la possibilité de parler et d'être entendues. Cet environnement est un réseau<sup>62</sup>. »

Par ce mouvement, Internet devient alors un nouveau moyen de diffusion, d'engagement et d'action pour les femmes. L'explosion de comptes féministes sur les réseaux sociaux traduisent un besoin de s'auto-créeer un espace de parole numérique. Le cyberféminisme a donc ceci d'intéressant pour notre étude puisque le web apparaît comme un espace de lutte où les femmes peuvent y trouver leur place et porter leur voix.

Selon Josiane Jouët, l'implication des femmes au sein de l'espace numérique leur permet d'avoir confiance en elles parce qu'elles ne sont pas interrompues et que leur avis est pris en considération. Judy Wajcman en revanche défend plutôt un « optimisme critique » qui considère qu'au sein des espaces numériques, les femmes peuvent au moins rêver d'un monde dépourvu d'inégalités de genre. Elle pense le cyberféminisme comme une source de pouvoir pour les femmes mais elle reproche également l'emphase sur le numérique, considéré comme transformateur, alors que dans l'espace public, il n'y a pas assez de place accordée aux féministes<sup>63</sup>.

Il y a aujourd'hui un engouement pour ces nouveaux espaces numériques militants qui sont investis par les féministes. Ce « nouveau » militantisme se traduit ici, pour le sujet qui nous occupe, par le réseau social Instagram notamment, en tant que média et moyen d'expression. L'ensemble des possibilités qu'offrent les technologies permet la présence des femmes sur Internet mais aussi de renverser la dynamique des rapports sociaux de sexe qui se

---

<sup>62</sup> Sollfrank, Cornélia. 2003. « Cyberféminisme, révolution », in *Zelig* 2002, Paris, France trad. par Nathalie Magnan.

<sup>63</sup> HUBNER Lena A., PILOTE Anne-Marie, "Mobilisations féministes sur Facebook et Twitter", in *Terminal*, 127 | 2020.

perpétuent au sein de l'espace public. Selon Fabien Granjon, le numérique est devenu une arme importante et les réseaux sociaux sont un levier d'action collective qui permettent de nouvelles formes de « médiactivisme<sup>64</sup> ». Les ressources accessibles sur Internet et par les réseaux sociaux permettent la création et la réception d'informations qui n'étaient pas trouvables ou accessibles par les canaux d'informations classiques.

Le discours porté sur le harcèlement de rue tend à informer, instruire et éduquer les utilisateurs afin de provoquer un changement et une évolution des discours et des actions de manière collective. L'activité de ce militantisme féministe qui est à l'origine de ces comptes sur les divers réseaux sociaux, et notamment Instagram, a pour volonté de « libérer » la parole en exposant l'expérience individuelle pour faire changer et évoluer les choses à échelle collective. Emanouela Todorova, créatrice du compte Instagram @disbonjoursalepute, a décidé de créer ce compte à la suite de ses expériences personnelles et non par militantisme. Instagram est un réseau social qui, progressivement, s'est vu changer, passant de comptes personnels et individuels, à des comptes à thèmes ou spécialisés sur des sujets précis dont le compte étudié @disbonjoursalepute fait partie. Ce réseau social permet donc de diffuser ses idées, de « libérer » la parole, de la faire circuler par les partages et la transmission des témoignages concernant le harcèlement de rue. Autrement dit, il permet une visibilité concernant ces violences et ces inégalités sexistes là où les médias traditionnels invisibilisent ces thèmes. De manière subtile, cette visibilité peut cacher une invisibilité dans le sens où, les femmes peuvent témoigner librement et anonymement si elles le souhaitent. Nous reviendrons ultérieurement sur cette volonté d'anonymat qui est une forme d'invisibilité aussi.

Le compte Instagram @disbonjoursalepute ne crée pas une nouvelle parole et n'est pas non plus le premier compte qui relaie des témoignages de harcèlement de rue. Dominique Cardon explique qu'Internet permet de « prolonger, d'intensifier et aussi de transformer des formes d'échanges et de sociabilité qui leur préexistaient<sup>65</sup> ». Par ces témoignages et ce type de comptes, il faut percevoir le prolongement d'une pratique qui précédait le numérique.

---

<sup>64</sup> CARDON Dominique, GRANJON Fabien, *Médiactivistes*, Presses de Sciences Po, « Contester », 2013.

<sup>65</sup> CARDON Dominique, « Les réseaux sociaux en ligne et l'espace public », in *L'Observatoire*, 2010/2 (N° 37).

Invisibilisé, minimisé, banalisé, le harcèlement de rue est un sujet peu documenté. Les témoignages formulés et postés sur les réseaux sociaux tentent de questionner et au moins visibiliser les questions qui portent sur la place des femmes au sein de l'espace public. Ces témoignages ont également pu alerter sur ces sujets et de rendre témoin les utilisateurs et récepteurs de ces publications. Le hashtag #metoo en est d'ailleurs représentatif. En 2006 Tarana Burke lance une campagne de soutien aux victimes d'agressions sexuelles dans les quartiers défavorisés en la nommant « Me Too ». Un peu plus de dix ans plus tard, l'affaire Harvey Weinstein bouscule le milieu du cinéma américain et ce, dans les médias du monde entier. Puis en 2017, l'actrice Alyssa Milano poste un tweet qui invite chaque femme victime d'agressions sexuelles à témoigner grâce au hashtag #metoo. En quelques jours, le phénomène prend une très grande ampleur.

Selon Josiane Jouët, le mouvement #metoo est la mobilisation la plus forte des féministes dites « ordinaires ». Par le biais d'Internet et des réseaux sociaux, de nouveaux individus sensibles à cette cause rejoignent le mouvement, même s'ils ne sont pas militants initialement, que ce soit sur les réseaux sociaux, dans les médias ou dans la rue. Le numérique permet des mouvements de contestation, capables de mobiliser en masse et de porter l'attention des médias et des politiques pour aboutir à des décisions et des changements contre le sexisme et les normes patriarcales. L'objectif, par la dénonciation des crimes et des violences, soit des expériences personnelles, par des publications sur Internet, est de visibiliser et faire prendre conscience aux auteurs de ces agressions mais aussi aux individus extérieurs à ces phénomènes, de la gravité de ces actes. L'étudiante Sofie Peeters, grâce à son documentaire Femme de la rue, met en exergue la réalité quotidienne des femmes par une caméra cachée. Cette réalité violente, invisibilisée, a permis aussi de montrer aux femmes qu'elles ne sont, individuellement, pas seules à subir ces violences.

Les réseaux sociaux et notamment le hashtag #metoo suivi du hashtag #balancetonporc, lancé par Sandra Muller en 2017, permettent de rendre compte des violences physiques et psychologiques que subissent les femmes. Facebook, Twitter, Instagram sont devenus des espaces numériques par lesquels les femmes peuvent témoigner, dénoncer, que ce

soit des agressions sexuelles, le sexisme quotidien ou le harcèlement de rue qu'elles endurent. Ce sont de nouvelles formes d'engagement qui émergent, tournées vers l'action collective mais qui ne se met pas en place par des formes collectives traditionnelles comme des syndicats ou des partis politiques. La puissance des réseaux sociaux permet de nouveaux processus de participation et les hashtags comme #metoo ou #balancetonporc sont devenus des outils socio-numériques et illustrent bien nos propos.

Internet et notamment par les réseaux sociaux, permettent donc de mettre en avant ce que les médias traditionnels ne présentent pas. Le compte Instagram @disbonjoursalepute a pour volonté de rendre compte du harcèlement de rue que les femmes subissent au sein de l'espace public. L'objectif de ce compte est de dénoncer pour mieux le faire diminuer et reculer, tout comme plusieurs comptes Tumblr comme @harcelementderue ou @payetashnek qui ont précédé @disbonjoursalepute. De manière anonyme, les femmes peuvent témoigner de leurs expériences pour briser le silence et l'invisibilité qui perdurent concernant ces violences. Les noms choisis sont provocateurs parce qu'ils sont vulgaires mais ils sont le reflet des violences adressées aux femmes au sein de l'espace public.

« Vulgaire [...] il fait mal à lire, à entendre. C'est la phrase qu'on entend le plus. Ce nom vulgaire on l'entend régulièrement à notre rencontre dans la rue [...], nom qui est venu de façon très naturelle, le but c'est qu'on en entende parler. [...] Je me suis dit que ce compte devait porter un nom poignant et je voulais débanaliser les insultes que nous subissons quotidiennement dans la rue en tant que femme<sup>66</sup>. »

« Le nom est violent, dégradant, injurieux, et nous sommes nombreuses au quotidien à être appelées ainsi. Ceux qui me suivent depuis longtemps savent à quel point je me bats pour les droits des femmes et pour abolir le sexisme quotidien<sup>67</sup>. »

---

<sup>66</sup> Compte Instagram @disbonjoursalepute tenu par Emanouela Todorova.

<sup>67</sup> Compte Instagram @disbonjoursalepute tenu par Emanouela Todorova.

« C'est comme ça qu'on nous traite régulièrement dans la rue, et ça concerne toutes les femmes, qu'elles soient mineures ou adultes, maigres ou rondes<sup>68</sup>. »

« Il faut libérer la parole. Pour que les hommes réalisent ce que nous vivons au quotidien<sup>69</sup>. »

Emanouela Todorova profite donc des usages possibles et offerts par les médias sociaux numériques permettent un essor d'actions<sup>70</sup>. Il s'est d'ailleurs produit une « performativité<sup>71</sup> » des actions en ligne ce qui a conduit à un « espace de la cause des femmes<sup>72</sup> » concernant le harcèlement de rue. Par les réseaux sociaux et ici, Instagram, les féministes cherchent à occuper l'espace médiatique pour donner de la visibilité à leurs combats. Pour cela, elles doivent et ont su s'adapter aux innovations techniques et numériques afin de s'approprier les médias pour relayer et faire entendre leur voix. Aussi, les mouvements et les thèmes abordés sur les réseaux sociaux peuvent parfois devenir viraux et les féministes s'appuient sur cette viralité<sup>73</sup>. Cette libération de la parole des femmes dites « ordinaires », selon la définition que nous en avons donnée plus haut, grâce à leurs témoignages, créé un élargissement du public touché concernant les violences et les inégalités de genre. Ces mêmes questions semblent d'ailleurs échapper aux médias plus classiques puisque les réseaux sociaux permettent une vitesse de diffusion bien plus rapide que les médias traditionnels.

---

<sup>68</sup> ROUSSEL Hélène, 22/07/2020, « *C'est comme ça qu'on nous traite régulièrement dans la rue, et ça concerne toutes les femmes* », France Inter. Disponible sur <<https://www.franceinter.fr/emissions/les-80-de/les-80-de-22-juillet-2020>>

<sup>69</sup> 18/07/2020, *Strasbourg : le sexisme et le harcèlement de rue dénoncés sur le compte Instagram « Dis bonjour sale pute »*, France 3 Régions. Disponible sur <<https://france3-regions.francetvinfo.fr/grand-est/bas-rhin/strasbourg-0/strasbourg-sexisme-harcelement-rue-denonces-compte-instagram-dis-bonjour-sale-pute-1854850.html>>

<sup>70</sup> HUBNER Lena A., PILOTE Anne-Marie, “Mobilisations féministes sur Facebook et Twitter”, in *Terminal*, 127 | 2020.

<sup>71</sup> FÉRAL Josette, « De la performance à la performativité », in *Communications*, 2013/1 (n° 92), p. 205-218.

<sup>72</sup> BERENI Laure, *Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes*, Christine Bard (dir.), Les féministes de la 2ème vague, Presses universitaires de Rennes, 2012.

<sup>73</sup> « Féminisme en ligne », in *Réseaux*, La Découverte, 2017.

Le hashtag, outil fortement utilisé sur les réseaux sociaux, n'ont pas tous le même écho médiatique. Le compte @disbonjoursalepute utilise par exemple le hashtag #metoo qui a connu une reconnaissance mondiale, a pu apporter une forte visibilité au compte Instagram. Le hashtag permet aujourd'hui une audience que les médias classiques ne pourraient pas atteindre, puisque ce sont des millions d'individus, d'univers et d'horizons différents, qui peuvent être touchés par un hashtag. Ce dernier peut être un moyen de passer des réseaux sociaux aux médias plus traditionnels en touchant des professionnels et des journalistes qui touchent un public plus large que les cercles de militants. Le hashtag est donc un outil d'agrégation qui permet une visibilité et crée un effet de masse à la manière des manifestations au sein de l'espace public.

### 3. Espace public urbain et espace public médiatisé : quelles représentations des femmes ?

L'espace public a deux acceptions ; il est un ensemble de lieux auxquels le public a accès<sup>74</sup>, soit un endroit spatial de passage, de rencontre libre et anonyme. Dans sa définition symbolique, il est l'espace où peut se former l'opinion publique par « rassemblement des personnes privées pour discuter des questions d'intérêt commun<sup>75</sup> ». Le domestique, les enfants, l'entretien des proches sont des tâches conférées aux femmes et à la sphère privée, tandis que les pouvoirs politique, économique, intellectuel et religieux reviennent aux hommes dans l'espace public<sup>76</sup>.

« La différenciation entre l'espace privé et l'espace public est au cœur de la structuration des rapports sociaux de sexe<sup>77</sup>. »

L'espace public a été ségrégué, distinguant les lieux féminins, « extensions de leurs rôles sexués<sup>78</sup> » des lieux masculins. Le sens de certains mots souligne ces normes genrées d'usage de l'espace public : un homme « public » est un homme d'action, un politicien alors qu'une femme « publique » est une femme perdue, une prostituée voire une « propriété commune<sup>79</sup> ».

---

<sup>74</sup> ALTMAN Irwin, ZUBE Erwin, *Public Places and Spaces*, New York (N.Y.) Prenum Press, 1989.

<sup>75</sup> LETOURNEAU Alain, « Remarques sur le journalisme et la presse au regard de la discussion dans l'espace public », in Patrick J. BRUNET, *L'éthique dans la société de l'information*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 2001.

<sup>76</sup> FORTIER Corinne, « Vulnérabilité, mobilité et ségrégation des femmes dans l'espace public masculin : point de vue comparé (France-Mauritanie-Égypte) », in *Égypte/Monde arabe*, Troisième série, 9 | 2011.

<sup>77</sup> Haut Conseil à l'Égalité Entre les Femmes et les Hommes (HCEfh), *Combattre maintenant les inégalités sexuées, sociales et territoriales dans les quartiers de la politique de la ville et les territoires ruraux fragilisés*, Rapport n°2014-06-19-EGALiTER-012, publié le 19/06/2014.

<sup>78</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>79</sup> PERROT Michelle, « Le genre et la ville », in Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

Aujourd'hui, les femmes ont gagné leur droit de circuler librement dans l'espace public. Toutefois, les écarts d'usages persistent. Les femmes et les hommes ne se déplacent pas de la même manière dans l'espace public. Alors que les hommes flânent, jouent, stationnent, les femmes quant à elles, sont plus en mouvement<sup>80</sup> et se déplacent pour des raisons fonctionnelles, c'est à dire « travailler ou assumer les responsabilités domestiques et familiales<sup>81</sup> ». La division sexuée du travail domestique et professionnel demeure malgré l'entrée des femmes sur le marché du travail.

Nous avons déjà vu que les interactions entre inconnus dans l'espace public sont régies par une norme d'inattention civile, une forme d'indifférence. Elle peut être rompue dans plusieurs cas : s'il y a des similitudes inhabituelles entre deux individus, si l'un des deux ne correspond pas aux standards de la société, ou si l'un des deux est, ou est accompagné d'une personne dite « ouverte », comme un enfant, ou un animal de compagnie. Selon Goffman, les femmes sont considérées comme étant de la troisième catégorie, et il est donc socialement autorisé de rompre cette norme pour s'adresser à elles<sup>82</sup>. Cela prouve bien que femmes et hommes ne sont pas considérés comme égaux dans l'espace public.

Gardner fait la même hypothèse : les femmes sont soumises à des « marqueurs de passage » lorsqu'elles se déplacent au sein de l'espace public. Cela implique deux choses : soit leur présence dans l'espace public déroge par rapport à leur rôle de genre, soit être une personne « ouverte » au public fait partie de leur rôle de genre<sup>83</sup>. Le harcèlement de rue, marqueur genré de passage, permet aux hommes de rappeler aux femmes leur rôle et les impératifs qui leur incombent. Leur place est dans la sphère privée, « leurs entrées dans les

---

<sup>80</sup> VINET Elise et al. – *Etude-action sur les discriminations multifactorielles envers les femmes dans trois quartiers prioritaires lyonnais. Non/recours aux offres socio-éducatives et de loisir; place dans l'espace public et ethnicisation des rapports sociaux (de sexe)*, Rapport final – Ville de Lyon, GREPS (Université Lyon 2), août 2013.

<sup>81</sup> Haut Conseil à l'Égalité Entre les Femmes et les Hommes (HCEfh), *Combattre maintenant les inégalités sexuées, sociales et territoriales dans les quartiers de la politique de la ville et les territoires ruraux fragilisés*, Rapport n°2014-06-19-EGALiTER-012, publié le 19/06/2014.

<sup>82</sup> GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Editions de minuit, 1973.

<sup>83</sup> GARDNER Carol Brooks, "Passing By: Street remarks, address rights, and the urban female", in *50 Soc. Inquiry* 328, 1980.

sphères d'activité urbaine, de production et de travail, de loisir et de plaisir » sont tolérées, « mais avec des restrictions<sup>84</sup> ». Ces « rappels à l'ordre sexué<sup>85</sup> » peuvent produire trois effets : soit exclure des groupes de personnes désavantagés de manière formelle ou informelle, soit soumettre un individu à un comportement non-désiré en s'introduisant dans son intimité, soit en l'évaluant dans une situation dans laquelle cette évaluation n'est pas justifiable<sup>86</sup>. Par extension à l'idée de Gardner du harcèlement de rue comme moyen d'exclusion de certains groupes, Rhonda Lenton l'analyse par le biais de la théorie du contrôle social. De cette manière, les hommes considèrent l'espace public comme le leur et le harcèlement permet de maintenir leur pouvoir sur les femmes et sur leur territoire<sup>87</sup>.

Le harcèlement de rue se caractérise pour n'importe quel individu de genre masculin, par la rupture de la norme « d'inattention civile » qui prévaut dans les espaces publics<sup>88</sup> s'il croise une femme inconnue. Par harcèlement, il convient de préciser que cela peut passer des remarques, aux évaluations, aux regards ou gestes déplacés, c'est à dire à l'avis que peuvent avoir les hommes quant au physique des femmes et si elles correspondent ou non aux critères d'attraction sexuelle. Par cette vision, les hommes considèrent les femmes non plus comme des êtres humains à part entière mais comme des corps, des objets sexuels.

Le concept d'objectivation sexuelle est pertinent pour décrire la réduction des femmes à leur corps, en faisant d'elles des objets. La définition de l'objectivation sexuelle des chercheuses américaines Barbara Fredrickson et Tomi-Ann Roberts est d'ailleurs intéressante :

---

<sup>84</sup> HANMER Jalna E. L., « Violences et contrôle social des femmes », in *Nouvelles Questions Féministes*, éditions Antipodes, Vol.1, Novembre 1977.

<sup>85</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>86</sup> GARDNER Carol Brooks, *Passing By: Gender and Public harassment*, Berkeley : University of California Press, 1995.

<sup>87</sup> LENTON Rhonda, SMITH Michael, FOX John, MORRA Norman, « Sexual harassment in public places: experiences of Canadian women », in *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 36(4).

<sup>88</sup> GOFFMAN Erving, *Relations in Public*, Penguin, 1972.

« Le corps d'une femme, des parties de son corps ou ses fonctions sexuelles sont séparées de sa personne, réduits au statut de simple instrument, ou vus comme représentatifs d'elle-même<sup>89</sup> »

L'objectivation est un processus déshumanisant puisque la personne objectivée n'est pas considérée comme un être humain à part entière mais comme un instrument qu'il est possible de commenter et d'évaluer, et dont on peut faire usage pour satisfaire des désirs sans prendre en considération son humanité. Emmanuel Kant théorisait déjà cet effet déshumanisant. Selon lui, l'être humain est une unité entre un corps et un esprit. Néanmoins le désir sexuel, quand il se dirige vers un sexe, un corps, et non pas vers un être humain dans sa totalité, ne considère pas l'humanité de cet « objet d'appétit », le réduisant à devenir une chose au service du désir de quelqu'un. Cette vision du désir sexuel est déshumanisante et dégradante.

Pour les féministes américaines Catharine McKinnon et Andrea Dworkin, l'objectivation des femmes traverse la société. Elles mettent en exergue que nous vivons dans des sociétés patriarcales, caractérisées par des inégalités de genre au sein desquelles « les femmes et les hommes ont des rôles clairement définis : les femmes (toutes les femmes, en tant que groupe) sont objectivées, et les hommes (tous les hommes, en tant que groupe) les objectivent<sup>90</sup> ». L'objectivation sexuelle est l'un des moyens qui considère le corps des femmes à disposition des hommes. En France, et dans un grand nombre de sociétés notamment occidentales, les femmes sont plus fréquemment objectivées que les hommes et plus souvent « identifiées et associées à leur corps que les hommes et valorisées pour leur

---

<sup>89</sup> FREDRICKSON Barbara, ROBERTS Tomi-Ann, "Objectification Theory: Toward understanding women's lived experiences and mental health risks", in *Psychology of Women Quarterly*, 21, 173-206, 1997.

Objectification "occurs whenever a woman's body, body parts, or sexual functions are separated out from her person, reduced to the status of mere instruments, or regarded as if they were capable of representing her."

<sup>90</sup> PAPADAKI Evangelia, "Sexual Objectification : From Kant to contemporary feminism », in *Contemporary Political Theory*, 2007, 6(3): 330-348.

"Men and women have very clearly defined roles: women (all women, women as a group) are objectified, whereas men (all men, men as a group) are their objectifiers".

apparence<sup>91</sup> ». Le corps féminin est utilisé pour vendre, souvent découpé, scruté, jugé, érotisé, notamment dans la publicité, les médias ou la pornographie non féministe.

Sous l'effet des mobilisations féministes de la deuxième vague, la lutte contre le sexisme dans les médias et la publicité a constitué une catégorie d'action publique relayé au second plan dans les années 1970. Le projet de loi déposé par Yvette Roudy en 1983 s'inscrit dans une perspective antisexistes. Toutefois, appréhender l'image des femmes dans les médias et la publicité sous le prisme du sexisme suppose de la concevoir comme l'expression d'un rapport de pouvoir. Le cabinet d'Yvette Roudy tend à lier le sexisme dans les médias et la publicité à d'autres aspects de la domination masculine tels que les violences sexuelles et conjugales. Si le terme « stéréotypes » reste peu fréquent et n'est employé que pour caractériser les rôles publicitaires féminins, même s'il figure déjà dans certains documents produits à l'époque.

La lutte contre l'hypersexualisation est apparue dans un contexte marqué par la diffusion de la tendance « porno chic » dans le prêt-à-porter de luxe<sup>92</sup>. Cette nouvelle lutte tend à réduire le sexisme et l'exhibition du corps des femmes et à occulter leur assignation dans les médias et la publicité à des rôles sociaux, professionnels et familiaux distincts de ceux des hommes. Certaines publicités font des femmes un objet de sexualité primitive, ce qui s'inscrit dans le *continuum* de violences qu'elles subissent.

« La représentation des stéréotypes sexistes varie de l'humour aux clichés dans les médias traditionnels, jusqu'à l'incitation à la haine et à la violence fondées sur le genre sur Internet. Les stéréotypes sexistes sont trop souvent banalisés et tolérés, au nom de la liberté d'expression. De plus, ces stéréotypes sont souvent subtilement véhiculés par les médias, qui reproduisent des attitudes et des

---

<sup>91</sup> PAPADAKI Evangelia, "Feminist Perspectives on Objectification", in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Summer 2014 Edition, Edward N. Zalta (ed.).

"It has been pointed out by some feminist thinkers that women in our society are more identified and associated with their bodies than are men, and, to a greater extent than men, they are valued for how they look."

<sup>92</sup> MASSEI Simon, « Image des femmes et dissolution des problèmes publics. La lutte contre le sexisme dans les médias et la publicité papier en France depuis 1983 », in *Le Temps des médias*, 2017/2 (n° 29).

opinions perçues comme la norme par des sociétés où l'égalité des sexes est loin d'être une réalité<sup>93</sup>. »

Rappelons que selon l'enquête « Représentations des femmes dans les publicités télévisées » du CSA, sur les 2055 publicités visionnées, les hommes, quels que soient leurs rôles, sont davantage mis en scène que les femmes : 54 % (3601 hommes) contre 46 % (3077 femmes) — alors même qu'elles représentent, selon l'INSEE, 52 % de la population française. Les femmes sont majoritairement représentées dans les publicités concernant l'entretien du corps (63 %), l'habillement/parfumerie (57 %), les loisirs (56 %) ainsi que les produits médicaux et paramédicaux (55 %). S'agissant de la répartition des rôles en fonction du critère du sexe, les rôles d'experts sont presque exclusivement occupés par des hommes (82 % contre 18 % d'expertes). Les femmes sont, quant à elles, exclusivement expertes dans la catégorie habillement/parfumerie. Sur ces 2055 publicités, 82 mettent en scène une sexualisation des personnages représentés : 55 publicités (67 %) concernent des personnages féminins et 27 (33 %) des personnages masculins. Si l'on se concentre sur la sexualisation des personnages féminins selon la catégorie de produits, on relève que les secteurs de l'habillement/parfumerie (53 %), de l'alimentation/distribution et de l'automobile (16 %) sont ceux qui ont le plus souvent recours à une représentation sexualisée des femmes. Une nudité partielle ou totale des personnages a été relevée dans 7 % des publicités de l'enquête, toutes catégories de produits confondues, soit 154 publicités sur 2055 ; 83 publicités présentent des femmes (54 %) et 71 des hommes (46 %). Si l'on se concentre sur les catégories de produits dans lesquelles apparaissent ces cas de nudité partielle ou totale, on relève que, là où les femmes apparaissent nues ou dénudées, les hommes le sont moins.

Le baromètre de la diversité, publié depuis 2009<sup>94</sup>, et les rapports annuels élaborés par le CSA depuis 2010 sur la diversité, puis sur la représentation des femmes dans les programmes des services de télévision et de radio, font état d'une constante sous-représentation des femmes dans l'audiovisuel, au regard de leur place (52 %) dans la

---

<sup>93</sup> Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, Résolution 1751 (2010).

<sup>94</sup> GRANCHET Agnès, « Lutter contre le sexisme dans les médias : des usages stratégiques du droit par les associations féministes françaises », in *Le Temps des médias*, 2017/2 (n° 29).

population française. En 2016<sup>95</sup>, les femmes ne représentaient que 38 % des personnes ayant pris la parole à l'antenne, et seulement 30 % pour les expert(e)s, 32 % pour les invité(e)s politiques et 25 % aux heures de forte audience.

La présence du sexisme au sein des publicités favorise les violences faites aux femmes et pérennise les inégalités de genre. La plupart des plaintes dénoncent des représentations dégradantes ou des atteintes à la décence ou à la dignité par l'objectivation, souvent sexuelle, de la femme, par l'utilisation de la nudité et de la sexualité sans rapport avec le produit promu dans la publicité. L'utilisation de la nudité sans rapport avec le produit présente une image réductrice des femmes. Le second motif de plainte est l'utilisation de clichés ou de stéréotypes sexistes au sein des publicités. Le dernier argument est l'indifférence quant à la représentation de la soumission de la femme ou la banalisation des violences faites aux femmes.

Selon Marie-Noëlle Bas, les réseaux sociaux ont permis de réduire fortement le seuil de tolérance aux propos et aux images sexistes. Plusieurs comptes les dénoncent comme @pepitesexiste sur Instagram. Mais l'image des femmes dans les médias reste toujours marquée par de nombreux stéréotypes qui sont ancrés. Les médias banalisent le sexe en diffusant constamment des images qui mettent le plus souvent l'accent sur les corps nus de femmes que sur la présentation du produit en lui-même. Les actions des associations féministes devant le Jury de déontologie publicitaire<sup>96</sup> participent néanmoins à une prise de conscience de cette présence récurrente du sexisme. Sensibiliser sur le sexisme de la publicité et des médias est nécessaire pour lutter contre ce phénomène et obtenir une véritable égalité entre femmes et hommes.

La place des médias dans la construction des rôles sociaux, et notamment ceux du genre, n'est pas neutre<sup>97</sup>. Le discours médiatique véhicule et construit les représentations de genre. Selon Teresa de Lauretis, les médias représentent une « technologie de genre » et

---

<sup>95</sup> CSA, *Rapport sur la représentation des femmes à la télévision et à la radio - Exercice 2016*.

<sup>96</sup> GRANCHET Agnès, « Lutter contre le sexisme dans les médias : des usages stratégiques du droit par les associations féministes françaises », *Le Temps des médias*, 2017/2 (n° 29).

<sup>97</sup> NOYÉ Sophie, « Troisième vague », in BARD Christine, CHAPERON Sylvie (dir.) *Dictionnaire des féministes. France-XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2017.

construisent le genre autant qu'ils le représentent. Selon elle, il n'y a pas une représentation du genre à déconstruire, « la représentation du genre *est* sa construction ». L'organisation de manifestations ou la diffusion de communiqués de presse, de pétitions en ligne et de messages sur les réseaux sociaux sensibilisent le public au sexisme des programmes audiovisuels.

## II. Qu'est-ce qui se libère dans ces espaces ?

### 1. Les médias sociaux comme reflet de la rue : persistance des insécurités

Source majeure d'inégalités face à l'accès urbain, le sentiment d'insécurité est parfois évident mais pas toujours écouté ni questionné. Marylène Lieber parle de « risques évidents » qu'encourent les femmes dès qu'elles sortent de leur espace privé. Mais les espaces sociaux médiatiques renferment également des violences, appelées cyberviolences, envers les femmes et qui sont devenues, comme le harcèlement de rue, une problématique sociétale.

Les cyberviolences peuvent être définies comme étant un ensemble d'actes inappropriés envers des internautes considérées et perçues comme des femmes, à l'aide d'outils de communication numérique. Le but étant de dénigrer, harceler, intimider, surveiller ou menacer les femmes, parce qu'elles appartiennent au groupe « femmes ». Selon Megarry, Mantilla et Poland, les cyberviolences peuvent se traduire de façons différentes : insultes sexistes, menaces de viol, harcèlement sexuel, espionnage, exploitation sexuelle et diffusion de photographies intimes. Il est nécessaire d'analyser ce phénomène par une approche sociopolitique pour définir les causes structurelles ainsi que les contextes locaux et culturels où se forment ces expériences<sup>98</sup>. Ces cyberviolences représentent en effet une évolution des violences faites aux femmes au sein d'espaces sociaux médiatisés par le numérique et le web social. Le web social se définit par l'ensemble des espaces numériques d'interaction sociale développé au croisement des « dispositifs numériques indissociables de l'évolution d'internet », comme Facebook, Instagram, YouTube et Twitter, et du « développement d'usages originaux médiatisés par ces dispositifs<sup>99</sup> ».

---

<sup>98</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>99</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

Les cyberviolences au sein du web social représentent une transposition au sein du monde numérique et virtuel, des violences faites aux femmes du monde réel<sup>100</sup>. En cela, les militantes et chercheuses féministes le perçoivent de manière ambiguë. Le genre, de la même manière que dans l'espace public, est facteur d'inégalités quant à la participation numérique. Les forums abritent des dynamiques genrées qui démontrent des fonctionnements d'expression et de réception de parole différenciés<sup>101</sup>. **Stéréotypes sexistes, harcèlement sexuel, campagnes anti-féministes sont des contenus qui poussent les femmes à s'exclure d'elles-mêmes de ces espaces sociaux numériques**<sup>102</sup>. La variabilité et la multiplicité des formes que peuvent incarner les cyberviolences envers les femmes perpétuent la soumission imposée par le patriarcat à celles-ci quant au schéma de domination masculine<sup>103</sup>.

« J'ai déjà vu des commentaires ou même sur @payetashnek, mais je pense que j'aurais peut-être réfléchi à deux fois si j'avais eu à poster sur un compte avec plus d'ampleur, de crainte à ce qu'on me réponde mal en fait et que ça me fasse remettre en question. Là, je savais que je faisais mon truc, après j'en entendais plus parler, j'avais participé, j'avais fait ma part, ça m'avait apporté ce que ça pouvait m'apporter, mais qu'il n'y allait pas y avoir de grandes conséquences, ça allait pas faire le buzz, j'allais pas avoir des gens qui m'insultent comme il peut y avoir effectivement sur des pages qui ont plus d'ampleur, où t'as des antiféministes qui passent leurs journées à cracher sur les victimes<sup>104</sup>. »

---

<sup>100</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>101</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>102</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>103</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>104</sup> Premier entretien, Annexes.

Les enquêtes menées à ce sujet ont démontré que la participation et la visibilité médiatiques accroît le risque de cyberviolences. Par exemple les politiques<sup>105</sup>, les journalistes, les féministes ou encore les joueuses de jeux vidéos<sup>106</sup> sont les principales cibles et peuvent parfois subir des formes très virulentes et traumatisantes de ce type de violence<sup>107</sup>.



Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute

« Pour moi c'est un oui catégorique, ça, j'ai cette chance de ne pas me faire alpaguer dans la rue, par contre sur les réseaux sociaux, je ne compte pas le nombre de mecs relous que j'ai envoyé bouler où là, du coup j'étais à la limite de l'agressivité parce que bah, t'en peux plus en fait. Et je sais que pendant

<sup>105</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>106</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>107</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

longtemps avec, bah, mon amie qui s'était fait lourdement draguer alors qu'on allait chercher un mcdo, on joue ensemble à la base, je sais que souvent quand on est arrivées sur des vocaux dans des jeux vidéo, elle me faisait un petit débrief des personnes qu'il y avait sur le truc et elle me disait celui-là, enfin, telle personne par exemple c'est sûr vous allez, enfin tu vas lui rentrer dedans parce qu'il a des propos vraiment pas terribles, machin, etc. et du coup j'étais limite connue pour ça, tu vois dans le cercle d'amis. C'est que, bah, moi j'ouvrais ma gueule et je lui disais clairement que bah, stop. Ce n'est pas parce que je suis une fille que tu dois venir m'alpaguer comme si de rien n'était. Tout va bien, quoi<sup>108</sup>. »

Les violences masculines numériques ne sont pas moins sérieuses ni moins dommageables que les violences au sein du monde physique comme pourrait le croire l'opinion populaire. Le fait de harceler une personne par des propos ou des comportements répétés ayant pour objet ou pour effet une dégradation de ses conditions de vie se traduisant par une altération de sa santé physique ou mentale est puni d'un an d'emprisonnement et de 15 000€ d'amende :

- lorsque ces faits ont causé une incapacité totale de travail inférieure ou égale à huit jours ou n'ont entraîné aucune incapacité de travail,
- lorsque ces propos ou comportements sont imposés à une même victime par plusieurs personnes, de manière concertée ou à l'instigation de l'une d'elles, ou alors même que chacune de ces personnes n'a pas agi de façon répétée,
- lorsque ces propos ou comportements sont imposés à une même victime, successivement, par plusieurs personnes qui, même en l'absence de concertation, savent que ces propos ou comportements caractérisent une répétition<sup>109</sup>.

De la même manière que les violences au sein de l'espace public, les insultes et menaces sexistes peuvent provoquer un sentiment d'insécurité, qui peut mener à une auto-exclusion du web social, au même titre de la restriction de la mobilité féminine dans l'espace

---

<sup>108</sup> Troisième entretien, Annexes.

<sup>109</sup> Emanouela Todorova, *Dis bonjour sale pute, Comprendre le harcèlement de rue, le dénoncer et agir*, Paris, Leduc Pratique, 2021.

public<sup>110</sup>. Les femmes se sentent moins en sécurité sur Internet que les hommes puisque 79 % d'entre elles considèrent le harcèlement comme grave contre 66 % des hommes<sup>111</sup>.

La sociologie des usages analyse les usages sociaux des outils de communication numérique dans leur contexte pour extraire le sens et les significations qu'y investissent les internautes. Cela suggère qu'il y a une influence mutuelle entre la technique et les pratiques sociales dans le sens où les outils de communication permettent certaines actions. Cependant, les internautes, en fonction de leur vie, leurs besoins et leurs intérêts, s'approprient ces possibilités<sup>112</sup>. Selon Wajcman, cette appropriation est marquée par une construction sociale de la différence sexuelle : les internautes n'utilisent pas ces outils de communication numérique de la même manière.

Une autre approche que les chercheuses féministes ont mobilisée pour étudier le harcèlement de rue au sein de l'espace public est intéressante. Selon Goffman, les interactions sociales sont régies par des règles implicites que nous avons déjà abordées. Malgré l'abstraction de la présence dans les espaces virtuels, les internautes y manifestent et y ressentent effectivement leur présence.

Gardner a démontré que des conventions spatiales genrées affectent les femmes à une position soumise aux hommes, ce qui restreint l'espace personnel occupé et les soumet à la domination masculine. Les règles implicites de l'interaction reposent sur des conventions spatialisées, inconsciemment respectées par les individus<sup>113</sup>. Ces mêmes règles se matérialisent par une distanciation physique pouvant prendre quatre modalités, que Marylène Lieber a résumées :

---

<sup>110</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>111</sup> Emanouela Todorova, *Dis bonjour sale pute, Comprendre le harcèlement de rue, le dénoncer et agir*, Paris, Leduc Pratique, 2021.

<sup>112</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>113</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

« Les distances « intimes » et « personnelles » concernent l'espace direct autour d'une personne ; seules les personnes très proches et les intimes devraient y accéder. La distance « publique » [...] est propre aux relations interpersonnelles entre étrangers et anonymes : elle est située hors du cercle où l'individu est directement concerné. La distance « sociale », enfin, correspond à une sorte de demi-mesure, un espace dans lequel les personnes sont à l'aise pour les relations sociales routinières avec des gens de leur entourage, voire avec des étrangers dans un cadre précis – avec la personne au guichet de la poste par exemple, ou un serveur<sup>114</sup>. »

Les médias sociaux numériques représentent finalement un espace public virtuel. Le web social est une extension de l'espace public physique<sup>115</sup> mais les interactions qui se construisent au sein de ces deux types d'espaces publics sont différentes<sup>116</sup>. La différenciation du domaine privé et public est plus ambigu concernant les conversations et les informations. Les internautes ne peuvent pas toujours contrôler ce qui est rendu public les concernant. De plus, les messages diffusés n'ont pas toujours de destinataire précis puisque le monde virtuel comporte un auditoire omniprésent mais invisible<sup>117</sup>.

« Je joue depuis que j'ai 14/15 ans donc ça fait 10 ans que je suis sur les jeux vidéo et en fait j'ai vu l'évolution et l'ampleur que ça a pris aussi. En fait, avant je n'étais pas trop à l'aise sur le fait de parler dans les vocaux, etc. notamment parce qu'en fait, tu ne sais pas qui tu as derrière le micro<sup>118</sup>. »

---

<sup>114</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>115</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>116</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>117</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

<sup>118</sup> Troisième entretien, Annexes.



Je mets en vente une partie de mon vestiaire sur leboncoin. Quelqu'un se présentant comme une femme me demande de prendre une photo de dos, puis me demande ma taille de poitrine, pour finir par me dire que j'ai « de gros tétons sur la photo ». Voilà. On est même plus tranquilles chez soi, devant son écran, sur un site qui n'avait à priori aucun lien avec le cul.



Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute

Les cyberviolences illustrent le *continuum* de violences que subissent les femmes, en passant de l'espace public à Internet. Ces violences sont représentées par diverses incivilités : excès de familiarité, sous-entendus sexistes, prises à partie embarrassantes, insultes à l'intelligence, avances sexuelles, inattention délibérée, mauvaise foi dans la conversation et exclusion. Cette forme de sexisme ordinaire numérique est susceptible d'arriver à n'importe quelle internautes féminine, ce que nous avons pu constater grâce à nos terrains d'étude.

« Mais à partir du moment où la personne sait que tu es une fille ou plusieurs personnes en fonction, et qu'en face de toi t'as une majorité de mecs, souvent t'en as au moins un sur tous tu vois, qui va te dire « ah, bah t'es une fille mais du coup, comment, t'es célibataire et machin, on se connaît pas, on s'est jamais vu », il sait pas à quoi je ressemble, je sais pas à quoi il ressemble, je sais pas si lui il ment en fait et que derrière c'est une fille, il sait pas si moi je mens et

qu'en fait, derrière je suis pas une fille carrément, et c'est très, très dangereux. C'est vraiment la porte ouverte à n'importe quoi parce que du coup t'as le malheur de décliner gentiment des offres, ça se passe rarement bien et moi je sais que très souvent je me suis pris la tête avec des mecs où j'en venais à me faire insulter machin et tout, parce que simplement j'étais pas d'accord avec le concept, quoi, un truc tout bête mais c'est comme quand tu dis non dans la rue<sup>119</sup>. »

Ces incivilités et violences genrées au sein des espaces sociaux numériques réaffirment la domination masculine déjà présente au sein de l'espace public physique, et perpétuent les violences faites aux femmes. Durant les interactions au sein du web social, l'internaute prend position au sein de son environnement, tout comme dans l'espace public physique. Car même si son corps est absent, l'internaute manifeste sa présence par son discours ou ses actions numériques. Les cyberviolences dont sont victimes les femmes constituent une réaction genrée à cette présence genrée, c'est-à-dire à l'occupation d'une place, par les femmes, dans ce lieu public numérique implicitement masculin<sup>120</sup>. Tout comme dans l'espace public physique, il existe des frontières invisibles et des normes implicites qui structurent le web social et les comportements des individus. Si dans l'espace public les distances intime et personnelle sont plus souvent opérationnelles dans des situations conjugales, familiales, amicales et parfois professionnelles, le web social crée la possibilité pour des inconnus de s'y immiscer. À ceci près qu'il y a la barrière de l'écran qui peut rassurer comme faire peur davantage.

« Après, pour moi c'est plus facile d'aborder ça dans les jeux vidéo dans le sens où la personne je sais que j'ai juste à la bloquer, elle ne pourra plus jamais me contacter, tu vois ; ça va rester dans ma tête mais je sais cette personne n'aura plus accès à rien parce que je ne lui ai pas dévoilé ma vie et voilà, en revanche, ça dans la rue tu ne peux pas forcément le faire. Et c'est pour ça que du coup je suis plus facilement vindicative sur les jeux vidéo que dans la rue

---

<sup>119</sup> Troisième entretien, Annexes.

<sup>120</sup> CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

parce qu'en fait dans les jeux vidéo, t'as quand même cette chance d'être à distance et moi je dis ça avec l'expérience que j'ai<sup>121</sup>. »

« Je pense même que des fois ça va plus loin sur Internet que dans la rue tu vois<sup>122</sup>. »

La distance sociale est une distance de savoir-vivre. Elle est généralement provoquée dans une situation sociale plutôt que par une proximité relationnelle. C'est une distance maintenue inconsciemment par les individus dans des contextes publics ou semi-publics<sup>123</sup> et des règles implicites régissent les conditions conversationnelles<sup>124</sup>.

La réception d'insultes et d'attaques personnelles de la part d'inconnus, par messages privés ou par le biais de conversations en groupe privé ou semi-privé sont également des possibilités de cyberharcèlement. De tels commentaires antiféministes ne sont pas seulement adressés à des internautes qui affichent leur adhésion au féminisme mais sur tout sujet portant sur les inégalités femmes-hommes est propice aux attaques et aux cyberviolences. Plusieurs affirment que cela les a conduites à renoncer à tout usage militant du web social et même, à toute divulgation sur les médias sociaux de leur intérêt envers les questions relatives aux inégalités de genre.

Rappelons qu'un tweet sur quinze mentionnant une femme blanche est abusif et qu'un tweet sur dix mentionnant une femme noire est abusif<sup>125</sup>, que 41 % des femmes ayant subi des violences en ligne ont déjà craint pour leur sécurité physique et que 24 % ont déjà eu peur pour la sécurité de leur famille<sup>126</sup>, que 76 % des femmes victimes de violences en ligne ont

---

<sup>121</sup> Troisième entretien, Annexes.

<sup>122</sup> Troisième entretien, Annexes.

<sup>123</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>124</sup> GOFFMAN Erving, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica, series: « Études sociologiques », 2013.

<sup>125</sup> Amnesty International, 2018.

<sup>126</sup> Amnesty International, 2017.

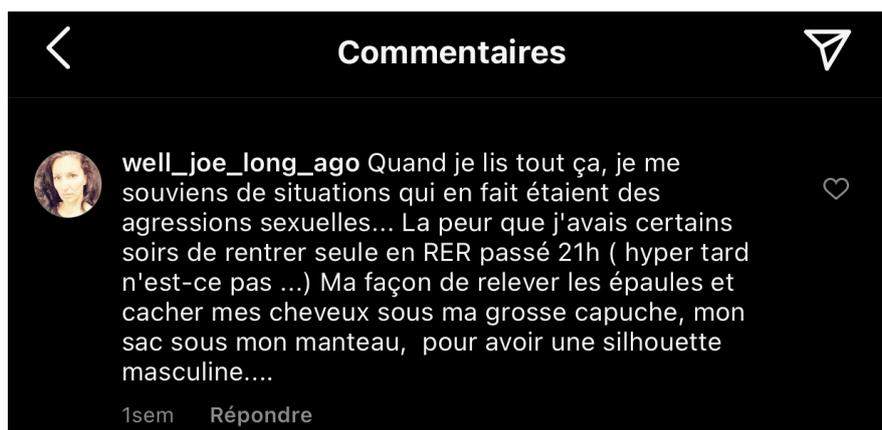
modifié leur manière d'utiliser Internet et que 32 % d'entre elles ont cessé d'y exprimer leur opinion<sup>127</sup>. Mais de quelle manière les femmes s'emparent des réseaux sociaux pour exprimer leurs expériences de la rue sur Internet ?

---

<sup>127</sup> Amnesty International, 2017.

## 2. Le harcèlement : de la rue aux médias sociaux — témoignages

L'utilisation de témoignages n'est pas un phénomène récent au sein des luttes féministes, mais ce en quoi elle apporte quelque chose de nouveau, ce sont les sujets invisibilisés et sensibles qui sont abordés ; ils relèvent de la sphère privée et intime. Le partage d'expériences permet de faire écho à une autre personne qui aurait déjà vécu ce type de violences et qui ne se rendrait pas compte que ces actes sont violents et inappropriés. Mais certains comportements sont tellement banalisés qu'il est important de repenser nos échelles de valeurs et apprendre au corps social à s'en émouvoir, puisque le témoin est très souvent passif<sup>128</sup>.



Capture d'écran d'un commentaire sous une publication du compte @disbonjoursalepote

La question de la temporalité est également importante, puisque #metoo et par la suite, les nombreux témoignages qui continuent d'affluer, ont permis à de nombreuses victimes de prendre conscience de leurs agressions et de la gravité des événements qu'elles ont pu subir. Cela permet également de rendre compte que les événements de harcèlement de rue ne sont pas des événements isolés et que les victimes ne sont pas seules. Les témoignages permettent de faire prendre conscience et d'analyser les schémas de pensées dictés par la société et les

<sup>128</sup> ALESSANDRIN Arnaud, DAGORN Johanna, "Sexisme(s) urbain(s) : Jeunes filles et adolescentes à l'épreuve de la ville", in *Enfances Familles Générations*, 2018.

normes patriarcales. L'acte de témoigner n'est pas non plus anodin, c'est un moyen de bénéficier de soutien et d'une écoute.

« Je veux entendre la voix de personnes qui en ont été victimes. Pour trouver un endroit de réconfort où on ne remet pas en doute la parole des victimes. [...] Pour apporter du soutien aux victimes qui sont délaissées par la société, par la justice, par leurs familles, par leurs enseignants etc<sup>129</sup>. »

« [Il y a] des gens qui témoignent de choses dont elles n'ont jamais parlé à leurs familles<sup>130</sup>. »

La plateforme intervient également comme un intermédiaire, qui est une contrainte imposée par l'outil en lui-même, mais qui permet de ne pas s'exposer directement dans la sphère publique. Et même si les témoignages sont ensuite dévoilés et relayés, ils le sont de manière anonyme, ce qui permet encore une fois, de ne pas s'exposer publiquement directement. Granjon parle « de procéder à un décontrôle de soi qui permettrait de reprendre le contrôle sur le sentiment d'étrangeté à être soi<sup>131</sup> », ainsi cela permet aux personnes qui témoignent de ne pas être directement confrontées au regard des autres, du moins en tant qu'auteur du témoignage. Le dévoilement de soi est donc possible par cet intermédiaire, qui permet de ne pas être en présence directe mais de se sentir protégé par les écrans<sup>132</sup>.

« En fait il s'avère que moi je connais Marion et Deborah qui gèrent ce compte donc ça m'a aidée aussi à me dire que c'était anonyme et c'était des filles que je connaissais et que cela allait être traité avec respect. [...] Moi je voyais beaucoup de témoignages, c'était des filles qui les mettaient, même des fois des

---

<sup>129</sup> Compte Instagram @disbonjoursalepute tenu par Emanouela Todorova.

<sup>130</sup> Emanouela Todorova sur son compte Instagram @disbonjoursalepute.

<sup>131</sup> GRANJON Fabien, « Du (dé)contrôle de l'exposition de soi sur les sites de réseaux sociaux », *Les Cahiers du numérique*, 2014/1 (Vol. 10), p. 19-44.

<sup>132</sup> GRANJON Fabien, « Du (dé)contrôle de l'exposition de soi sur les sites de réseaux sociaux », *Les Cahiers du numérique*, 2014/1 (Vol. 10), p. 19-44.

garçons, qui les mettaient sur leur compte perso. Et ça, moi je n'étais pas prête à le faire donc, là c'était le bon compromis<sup>133</sup>. »

« J'avais besoin de le poser quelque part de me dire, bah, là je l'ai raconté et le fait que ce soit anonyme et que ce soit derrière un écran, que je sais pas les personnes qui vont les lire, quand ils vont le lire, les personnes qui gèrent ce compte, bah en fait, ça m'a rassurée dans le sens où je me suis dit bah au pire tu les connais pas, enfin, c'est plus la barrière de l'écran en fait<sup>134</sup>. »

Néanmoins, il y a une limite qui s'impose dans le sens où les femmes qui décident de témoigner, même anonymement sous couvert de ne pas être directement confrontées au regard des autres, sont tout de même victimes du regard extérieur, puisqu'il peut exister des commentaires misogynes, sexistes, culpabilisants et virulents qu'elles lisent sous leur témoignage.

« Je savais que s'il y avait des commentaires négatifs, je ne sais pas comment je réagis parce que... ce n'est pas arrivé mais bah, mal forcément ; je pense qu'ils m'auraient fait beaucoup de mal et j'avais peur mais ouais bah c'est pas arrivé, donc tant mieux<sup>135</sup>. »

Le but des témoignages postés sur les réseaux sociaux, c'est d'interpeller et de faire réagir en rendant compte du quotidien marqué par le harcèlement ainsi que les violences sexistes et sexuelles que subissent les femmes. La parole des victimes dépasse le clivage victimes et auteurs : en utilisant les réseaux sociaux, elle mobilise l'opinion publique qu'elle oblige à être témoin de ces violences subies. En effet, certains hommes ne se rendent pas compte de ce que les femmes vivent, ni même parfois du mal qu'ils peuvent causer.

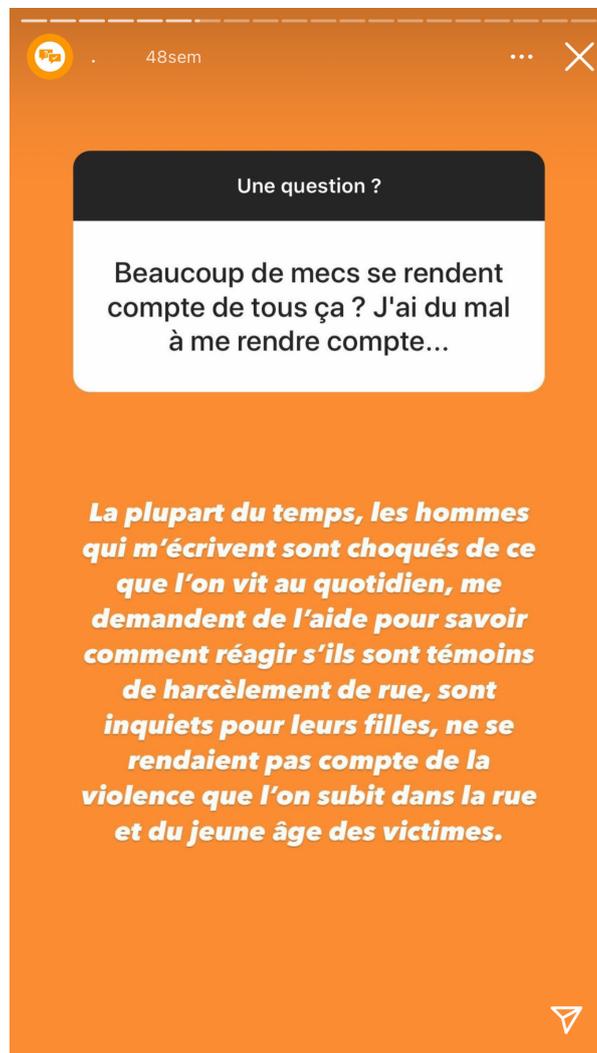
---

<sup>133</sup> Premier entretien, Annexes.

<sup>134</sup> Deuxième entretien, Annexes.

<sup>135</sup> Deuxième entretien, Annexes.

« Par exemple, mon copain qui est donc un homme, qui, ça lui est arrivé un soir de rentrer avec un autre copain et de voir une fille qui venait un peu se coller à eux, parce que je pense qu'elle avait un peu peur et qu'elle voulait — moi ça m'arrive des fois quand je marche dans la rue, je vois un groupe qui m'inspire je me colle un peu à eux ; et bah du coup il pouvait plus comprendre ce comportement parce qu'il avait vu tout ça et il avait compris que c'était pas que moi, c'était tout plein de filles partout. [...] Je pense que, il pensait que moi particulièrement, j'étais peureuse et en fait aujourd'hui, il se rend compte que c'est le quotidien de toutes les femmes<sup>136</sup>. »



Capture d'écran d'une story du compte @disbonjoursalepute

<sup>136</sup> Premier entretien, Annexes.

Il est possible d’user de l’opinion publique afin de sensibiliser et prévenir les violences par les réseaux sociaux en attendant des actions des pouvoirs publics. Le but de ces témoignages est de secouer et scandaliser l’opinion publique. Les individus qui témoignent révèlent au grand jour, à l’extimité<sup>137</sup>, leur vie privée et intime. C’est un récit qui est voué à être publié au regard de tous, ou au moins aux abonnés. Et au fur et à mesure, ces récits font écho chez d’autres victimes, en passant du « moi aussi » à « nous ». Ainsi, les comptes Instagram, ici féministes, par le témoignage, utilisent un discours émotionnel qui touche autrui. La forte présence des NTIC (nouvelles technologies de l’information et de la communication) donne lieu à des partages qui ont permis de prendre la mesure des ressources émotionnelles pour créer des « chocs moraux<sup>138</sup> ». Sur ces comptes comme dans les médias classiques, les experts ou les organismes féministes ne sont plus mis en avant au profit des victimes ou des témoins.

Paul Lazarsfeld et Elihu Katz se penchent sur les effets relatifs aux médias et aux relations interpersonnelles lors de la formation de l’opinion par la théorie de la communication à double étage. Les individus vont se forger une opinion de manière collective grâce à un « leader d’opinion » qui sait être convaincant et persuasif pour traduire les enjeux, en déterminer les avantages et ce qu’il y a de meilleur pour le groupe. Autrement dit, ce leader d’opinion transmet les informations reçues par les médias pour les interpréter et les partager par la suite avec son groupe. Ces leaders sont présents un peu partout, que ce soit dans la sphère professionnelle ou privée, représentent le groupe et sont donc des références. Selon Lazarsfeld et Katz, « le leader d’opinion exerce une forme de leadership presque invisible, à l’échelle des relations ordinaires, de personne à personne ». Les comptes Instagram qui dénoncent le harcèlement de rue, notamment le compte @disbonjoursalepute, en est le parfait exemple. Emanouela Todorova a créé ce compte suite à une agression qu’elle a subie, sans être pour autant experte sur le sujet. Avec les réseaux sociaux, la notion d’influence est devenue une condition pour garantir une telle mise en contact. Il y a une véritable recomposition sociale autour des figures influentes auxquelles nous nous identifions et qui nous accompagnent au quotidien, comme Emanouela Todorova. Le web participatif a modifié

---

<sup>137</sup> TISSERON Serge, « Intimité et extimité », in *Communications*, 2011/1 (n° 88).

<sup>138</sup> JASPARD Maryse, *La sexualité en France*, Paris, Repères, 1997.

les modes de communication de certains points de la théorie de la communication à double étage. Les individus appartenant à une communauté peuvent partager leurs opinions auprès de personnes qu'ils ne connaissent pas et où chacun n'est pas forcément expert concernant le sujet sur lequel il s'exprime. En ce sens, le web et les réseaux sociaux ont permis une expression de soi plus simple par les différentes conversations que l'on peut rejoindre. L'influence devient donc active et interactive par la conversation, *a contrario* des médias traditionnels. Le leader d'opinion n'est plus forcément un membre de l'entourage, mais il se construit un lien affectif entre l'individu et le leader d'opinion, de par leur connivence.

L'essentiel du contenu du compte @disbonjoursalepute sont des témoignages que les abonnés ont envoyés à l'administratrice, s'en suivent des conversations en messages privés. Emanouela Todorova se laisse également le choix et le droit de ne pas publier tous les types de messages qu'elle reçoit. La sélection des témoignages est contrainte par le nombre important de messages sur le compte Instagram. Cela oblige donc l'administratrice à faire des choix qui lui semblent les plus intéressants, mais en ce sens, cette communication fabrique l'opinion avec pour volonté une prise de conscience.

« J'ai reçu des milliers de messages depuis la création du compte @disbonjoursalepute et jusqu'à récemment j'étais seule à gérer le compte. Ainsi, je n'ai pas pu ouvrir tous les messages. Quand j'ouvre un témoignage, je choisis de le publier en fonction de plusieurs critères : les propos racistes, politisés, homophobes ou encore religieux ne sont pas pris en compte, les témoignages remplis de fautes d'orthographe ou illisibles ne sont pas pris en compte. »

La question qui nous a beaucoup occupés lors de nos recherches est : **pourquoi les femmes témoignent sur les réseaux sociaux ?** À cette question, plusieurs réponses différentes ont été apportées par le biais de nos entretiens. Le besoin de parler et de se sentir capable de témoigner dont la fierté a découlé de ce geste a été l'une des réponses apportée.

« Heu, j'avais besoin d'en parler, enfin, j'ai toujours besoin d'en parler d'ailleurs, et sauf que bah, en parler à ma psy, c'était impossible mais j'avais besoin de le poser quelque part de me dire, bah, là je l'ai raconté et le fait que ce soit anonyme et que ce soit derrière un écran, que je sais pas les personnes qui vont le lire, quand ils vont le lire, les personnes qui gèrent ce compte, bah en fait, ça m'a rassurée dans le sens où je me suis dit bah au pire tu les connais pas, enfin, c'est plus la barrière de l'écran en fait. Et en fait, je pensais que ça allait me faire du bien en me disant « tu l'as posé quelque part » ; après ça m'a sûrement fait du bien mais j'attendais dans le sens où ça m'a quand même remémoré tout en tête et c'est pas forcément agréable mais ouais, j'avais besoin de le dire, de le poser quelque part et quand j'ai vu ce compte, bah je me suis dit c'est l'occasion et c'était aussi une épreuve de me dire pour moi que t'es capable de revenir dessus même si t'en as jamais parlé, t'es capable et, voilà. [...] Après ça m'a fait du bien aussi de me dire, bah j'ai réussi quand même à raconter même si c'est par écrit, enfin, et je pensais pas être capable ; après ça m'a fait un peu de mal aussi dans le sens moi où j'ai eu beaucoup de flashbacks, j'ai beaucoup pensé après plusieurs jours, après avoir témoigné mais ça m'a surtout fait du bien, ouais. Je n'ai pas confiance en moi donc là, de voir que j'ai été capable, euh ouais, ça m'a fait beaucoup de bien<sup>139</sup>. »

« Après, faut pas faire d'injonction tu vois, non tu ne dois pas témoigner en fait, c'est pas une obligation c'est si tu as envie ; si tu te sens capable un jour de le faire, c'est très bien mais en tout cas il y a d'autres gens qui le font et faut pas se mettre la pression, c'est pas évident et moi non plus, je le fais pas depuis si longtemps que ça, en tout cas, là je le fais plus facilement je pense maintenant que, il y a quelques années. Mais c'est pas, ouais, ça demande un peu de courage aussi et de te préparer à ce que tu peux recevoir comme réponses, c'est pas évident<sup>140</sup>. »

---

<sup>139</sup> Deuxième entretien, Annexes.

<sup>140</sup> Cinquième entretien, Annexes.

Les termes « être capable » reviennent à plusieurs reprises lors de nos entretiens et démontrent bien le fait que cela demande du courage et de la force mentale. Une autre raison évoquée lors de nos entretiens concernant le fait de témoigner était de transformer cette expérience par les réseaux sociaux et de reprendre le pouvoir sur ces violences subies, pour créer également du lien avec d'autres individus.

« Et en fait, ça a duré 2 secondes tu vois, je l'ai recalé, enfin c'est allé très vite, il y a, enfin, des gens appelleraient ça « rien » ; ils diraient ce n'est rien, c'est pas grave mais en fait je me suis rendue compte aussi de la manière où ça nous teinte, et ça teinte la journée et possiblement ça teinte la tenue que tu mettras demain ou après-demain et ça, ça m'a soulée. Là, j'ai décidé de reprendre du pouvoir entre guillemets mais en fait il faut que ça sorte quelque part, tu vois, il faut que ça existe parce que là je suis bien emmerdée avec ce sentiment dégueu là, que je me traîne et il a fallu que je le transforme, en tout cas j'ai eu envie de le transformer en un truc un peu plus libérateur ou aussi tu vas chercher mine de rien du réconfort auprès de... moi, tu vois, je suis une personne qui a près de 1300 abonnés, c'est rien quoi, mais mine de rien, ne serait-ce que la discussion qu'on a, bah tu vois là, je trouve qu'il s'est transformé le truc du coup tu ne restes pas avec ce sentiment dégueu tu te dis bon quoi en fait, on va vite transformer la merde en paillettes qu'est-ce que tu veux, et créé du lien aussi entre nous et voilà<sup>141</sup>. »

Il est important de souligner la réflexion qui précède le témoignage ; à savoir si l'utilisatrice passe réellement le cap de poster sur ses propres réseaux sociaux. **Témoigner et dépasser la peur qui peut l'accompagner, c'est aussi une manière de reprendre le pouvoir à la fois sur l'expérience de la rue mais aussi sur les réseaux sociaux.**

« Bah, je t'avoue pas trop parce qu'en fait je me disais peut-être c'est fou de faire ça, peut-être que ça va être mal accueilli et tout et j'étais plus dans un délire de il faut que ça sorte, il faut que ça passe par quelque part là, parce que

---

<sup>141</sup> Quatrième entretien, Annexes.

je vais flinguer ma journée. Et je me dis bon au pire, tu vois ce sera une story sur laquelle tu feras ça, voilà mais c'est aussi prendre la parole en fait, c'est con mais je me suis dit en fait tu as les abonnés que tu mérites tu vois en gros quoi, et en fait je fais ce que je veux, c'est mon Instagram [...] Instagram c'est très grand c'est comme le monde, tu vois, t'iras suivre des comptes qui te plairont plus, en fait c'est pas grave et en fait j'ai réussi à désamorcer cette pression et à reprendre le pouvoir de mon Instagram, de ma page<sup>142</sup>. »

Témoigner aussi pour refuser la soumission induite par la domination masculine, et préserver sa liberté ; peu importe sa tenue, peu importe les injonctions. L'écrit est, selon nos entretiens, plus impactant pour les femmes. Par cette action, elles touchent également des gens qu'elles ne connaissent pas et tiennent à affirmer leurs expériences auprès d'eux.

« Nous, on a bien appris à courir tu vois, c'est bon, c'est un sport et puis c'est, enfin on retrouve quand même des codes presque animaux quoi, tu vois. [...] j'ai toujours refusé d'être esclave de ça, j'ai... je suis rentrée dans tous les états possibles et inimaginables, dans toutes les tenues du monde, à toutes les heures possibles et inimaginables et dans tous les moyens de transports du monde. Et c'est un truc auquel je tiens beaucoup et j'ai senti que, j'avoue là au moment où j'ai fait ma story, ça allait peut-être m'impacter, cette fois-ci allait m'impacter plus que les autres et j'ai décidé que non, en fait que j'allais continuer à mettre des shorts et c'est aussi pour ça que j'ai écrit je pense, tu vois, pour garder ma liberté, pour garder ma façon d'aborder la rue et de pas... j'avoue moi j'ai pas envie de devenir celle qui a peur tout le temps ; en fait, je refuse d'avoir peur, ça me fout en colère tu vois, ça je déteste, non, non. [...] Je voulais avoir l'impression que ça ait plus d'impact et en fait déjà, pour moi écrire des choses c'est beaucoup plus impactant tu vois, ou faire des vidéos qui touchent, pas que ta pote qui t'aide déjà dont l'avis sur toi ne changera jamais enfin tu vois, des espèces de trucs comme ça très pérenne, que sais-je, non, non, je voulais affirmer aussi un truc tu vois, auprès de gens que je ne connais pas. [...] Je me

---

<sup>142</sup> Quatrième entretien, Annexes.

dis que la discussion qu'on a là par exemple, je ne sais pas mais c'est aussi transformer les choses, donc je trouve ça plutôt cool, ça sert à ça les réseaux en vrai enfin pour moi, l'utilisation que j'aimerais en faire c'est vraiment beaucoup ça tu vois<sup>143</sup>. »

Ce que les femmes cherchent derrière l'action de témoigner, c'est de transformer cette expérience en quelque chose de positif, pour se libérer d'un poids et d'une charge mentale qui suivent les expériences de harcèlement de rue.

« Ouais, ouais mais c'était complètement la démarche et le but, je me suis dit ; c'était quasiment sûr que ça allait m'amener finalement du positif en le faisant. [...] c'était déjà du positif que d'être libérée de cette folie, de cette gymnastique de penser que j'étais en train de faire depuis 2 heures tu vois, rien que ça c'était gagnant en fait, j'avais récupéré du souffle<sup>144</sup>. »

« Non, non pas du tout. Je savais ça m'intriguait beaucoup d'ailleurs de voir les commentaires, ça m'a fait bizarre le fait qu'il y ait autant de likes et de me dire si mon témoignage il a autant de likes... et après c'est pareil, j'ai vu les commentaires ça m'a fait beaucoup de bien parce que je ne pensais pas que j'allais avoir autant de commentaires de soutien, etc. etc<sup>145</sup>. »

L'engagement en ligne n'implique pas systématiquement un engagement hors-ligne de la part des individus ; c'est un engagement individuel, une nouvelle forme d'engagement 2.0 qui s'effectue par l'utilisation des réseaux sociaux. Témoigner, soutenir et donner sa voix, c'est déjà une manière de participer à une cause, qui revient à un travail politique. En revanche, les formes d'actions en ligne et hors-ligne ne sont pas les mêmes et ne représentent pas le même degré de militantisme. Même si les formes sociales de militantisme sont

---

<sup>143</sup> Quatrième entretien, Annexes.

<sup>144</sup> Quatrième entretien, Annexes.

<sup>145</sup> Deuxième entretien, Annexes.

différentes, le web permet aujourd'hui une résonance importante grâce aux partages de publications et donc de témoignages, ce qui permet de donner de la visibilité à cette lutte.

### 3. Plus qu'une parole libérée : une écoute qui se développe ?

La « libération » de la parole est un terme qui peut rapidement porter à confusion. La libération de la parole n'est due qu'à une écoute qui s'est libérée puisque la parole des femmes a toujours existée. Elle n'était seulement pas écoutée ; ici est toute la différence. Parler de libération de la parole pourrait s'apparenter à du machisme. Seulement, beaucoup de femmes et notamment sur les réseaux sociaux, témoignent et militent pour une libération massive de la parole. Il serait donc plus juste de parler de médiatisation de la parole plutôt que d'une libération.

Toutefois, le terme de libération a ceci d'intéressant qu'il permet un enchaînement de témoignages. Témoignages qui, par ailleurs, posent la question de l'intimité et de l'extimité que nous avons déjà abordée précédemment.

« Le désir d'extimité porte non pas sur des biens matériels ayant une valeur financière, mais sur des parties de soi jusque-là gardées secrètes et sur la reconnaissance de leur originalité. [...] L'expression du soi intime que constitue le processus d'extimité n'a de sens que si l'interlocuteur est reconnu susceptible de le valider. [...] Sur Internet, la particularité du désir d'extimité est de pouvoir s'adresser non pas à une personne précise, mais à une multitude<sup>146</sup>. »

De nouvelles formes collectives différentes apparaissent sur les réseaux sociaux, notamment avec l'usage de hashtags. Fonctionnant par minimessages, le hashtag est un moyen de classification par thème sur les réseaux sociaux. Ainsi, il permet une mise en relation d'individus utilisant les mêmes hashtags et par extension, partageant des univers communs. De cette manière, des femmes, sans se connaître et malgré la distance instaurée par les écrans, témoignent et relaient d'autres témoignages. Une solidarité et un soutien se mettent en place, permettant à d'autres d'oser témoigner sur les médias sociaux.

---

<sup>146</sup> TISSERON Serge, « Intimité et extimité », in *Communications*, 2011/1 (n° 88).

Par l'usage des hashtags #metoo et #balancetonporc, les femmes racontent leur universel, c'est à dire le harcèlement à caractère sexiste et sexuel qu'elles subissent quotidiennement. En France, cette question est apparue massivement à la suite du rapport du Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes en avril 2015, qui révèle qu'en France, 100 % des femmes ont été victimes de harcèlement sexiste. Ce harcèlement engendre un fort sentiment d'insécurité pour les femmes et les filles qui se restreignent dans leurs déplacements. Les témoignages postés sur les réseaux sociaux révèlent que tous les milieux sont touchés. En ce sens, la vague médiatique qu'ont suscité les hashtags #metoo et #balancetonporc a contraint une écoute de la part des médias et de l'opinion publique. Alerter l'opinion sur les réseaux sociaux a permis des changements : de nombreux internautes ont, depuis l'avalanche des hashtags, spontanément apporté leur soutien virtuel ou physique aux témoignages des femmes. Nous pouvons le constater dans les commentaires sous des témoignages.



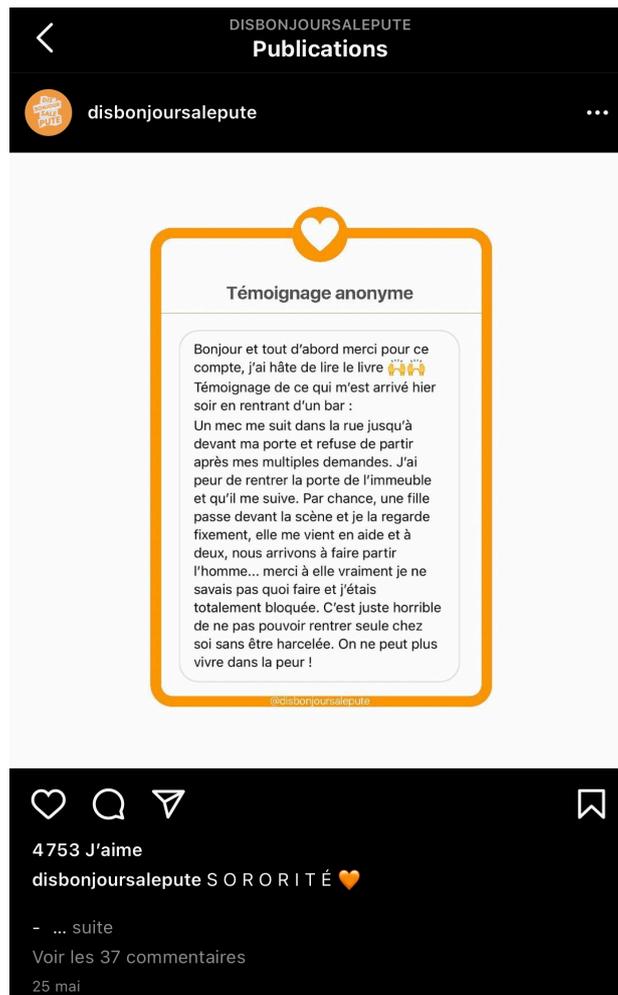
Capture d'écran de commentaires sous une publication du compte @disbonjoursalepute

Nous avons souvent tendance à penser que les outils numériques isolent et déconnectent du monde physique réel. Or, les réseaux sociaux permettent de mettre en contact des femmes qui auraient besoin d'aide avec des personnes tiers (femmes ou hommes) par le biais de compte comme celui de @disbonjoursalepute. Par conséquent, ces dernières ne seraient plus « seules » mais toutes ensemble, reliées par le numérique.



Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute

L'utilisation féministe de terme « sororité » provient des années 1970, au cours de la deuxième vague du féminisme, afin de faire entrer dans le langage commun l'équivalent féminin de « fraternité » et pour souligner l'expression de la solidarité entre femmes. **Le harcèlement de rue et la médiatisation des témoignages ont justement permis une sororité.** Les femmes, entre elles et par ce qu'elles subissent, s'entraident face à ces violences subies.



Capture d'écran d'une publication du compte  
@disbonjoursalepute

Le numérique et les mouvements sociaux ont permis de faire prendre conscience aux hommes de l'étendue des violences faites aux femmes et l'ampleur de leur répétitions quotidiennes. Nous pouvons nous demander si le mouvement de « libération de la parole » des femmes est une remise en cause du système patriarcal ou bien seulement la conséquence d'une écoute à un phénomène qui a longtemps été invisibilisé. Les politiques publiques semblent se diriger vers une protection des femmes, mais sans pour autant remettre en cause le patriarcat dont le harcèlement de rue découle.

« C'est certain puisqu'on est encore à l'heure actuelle à la recherche de la répression, c'est-à-dire comment punir ces comportements. On ne se demande toujours pas comment on peut arrêter de les fabriquer. Comment se fait-il qu'il

y ait autant de personnes qui harcèlent, de personnes racistes, de personnes homophobes dans une même société ? C'est bien qu'à un moment, si on n'a pas réglé le problème, il faut chercher à l'origine. Donc j'ai passé sept ans à dire qu'il fallait se pencher sur l'éducation, et faire un véritable plan d'éducation très large pour éduquer activement à l'égalité dès la maternelle et que ce soit suivi en primaire, collège et lycée<sup>147</sup>. »

L'utilisation individuelle du numérique permet de rendre compte d'un problème collectif :

« J'ai beaucoup parlé de tout ça avec mon copain [...] et bah du coup il pouvait plus comprendre ce comportement parce qu'il avait vu tout ça et il avait compris que c'était pas que moi, c'était tout plein de filles partout. [...] Je pense que, il pensait que moi particulièrement j'étais peureuse et en fait aujourd'hui, il se rend compte que c'est le quotidien de toutes les femmes. [...] Mais je pense qu'il le comprendrait mieux et il saurait voir une situation d'une fille qui est en détresse parce que voilà ; moi je lui ai expliqué ce que je pouvais faire<sup>148</sup>. »

« Bah oui c'est la discussion que j'ai eu en fait avec tous les mecs qui parlent de ça, ils comprennent pas, ils comprennent pas cette frontière et justement moi j'avais même dit sur le blog, bah en fait la frontière c'est le consentement<sup>149</sup>. »

Toutefois, il est intéressant de relever que dans plusieurs de nos entretiens, les victimes ont des difficultés à parler de leurs agressions à leurs parents. Question générationnelle ou de compréhension, les femmes interrogées ne voulaient pas inquiéter leurs parents ou bien

---

<sup>147</sup> 24/06/2019, *Arrêt de Paye ta shnek* : "Après #MeToo et #BalanceTonPorc, on ne voit pas de recul de ces violences", explique la fondatrice de la plateforme, France Info. Disponible sur <[https://www.francetvinfo.fr/societe/harcelement-sexuel/arrêt-de-paye-ta-shnek-apres-metoo-et-balancetonporc-on-ne-voit-pas-de-recul-de-ces-violences-explique-la-fondatrice-de-la-plateforme\\_3505443.html](https://www.francetvinfo.fr/societe/harcelement-sexuel/arrêt-de-paye-ta-shnek-apres-metoo-et-balancetonporc-on-ne-voit-pas-de-recul-de-ces-violences-explique-la-fondatrice-de-la-plateforme_3505443.html)>

<sup>148</sup> Premier entretien, Annexes.

<sup>149</sup> Premier entretien, Annexes.

avaient peur de leurs réactions (restrictions qui pourraient s'apparenter à des punitions, manque de compréhension, absence de soutien, culpabilisation...).

« J'en avais parlé à mes copines parce que ça quand je les ai rejointes ça m'a choquée, mais je n'en ai jamais parlé à mes parents parce qu'en fait je me suis dit que je n'allais plus jamais avoir le droit de sortir si je leur disais vraiment tout ce qui se passait dans la rue<sup>150</sup>. »

« J'en parle aussi un peu à mon père pour lui faire réaliser que c'est pas de la drague, c'est du harcèlement enfin à chaque fois que je lui, fin que je vais lui dire peut-être depuis un peu plus récemment aussi mais je vais lui dire par exemple, « bah j'ai été harcelée dans la rue » et pas « j'ai été abordée dans la rue » ou pas « il y a un mec un chelou qui m'a parlée oui », non je vais dire « il y a un mec qui m'a harcelée » quoi. Je vais dire les choses précisément. [...] Je pense que si parce que, il s'en rend un peu compte quand même parce que ma belle-mère se fait harceler de temps en temps et du coup il sait que c'est relou, il sait que ça la soule et tout ça. Mais je pense qu'il n'a pas forcément conscience des termes et qu'il était encore, comme plein de gens de la génération d'au-dessus de nous, qui ne sont pas forcément au courant qu'en fait le terme ce n'est plus drague de rue c'est harcèlement de rue ou c'est pas juste un mec de temps en temps, c'est vraiment beaucoup de mecs souvent et que ça peut être... ça peut te bousiller ta journée, ça peut te gâcher un moment et tout et donc je pense qu'il avait déjà un peu conscience du truc mais que le fait que je lui en parle un peu plus souvent surtout là, donc il y a un double harcèlement que je te dis, c'est parce que je suis une meuf et parce que je suis en couple avec une femme. Là j'en parle donc aussi à mon père qu'il se rende compte que c'est pas évident d'être dans un couple pas hétéro en France en 2021 et c'est pas juste aussi facile qu'un couple hétéro<sup>151</sup>. »

---

<sup>150</sup> Premier entretien, Annexes.

<sup>151</sup> Cinquième entretien, Annexes.

« Bah j'ai déjà beaucoup de sentiments, de sentiments de honte et je pense, en fait j'ai jamais été très proche de mes parents déjà. Et je me dis maintenant que le temps a passé c'est pas comme trop tard mais je pense ça aurait été mieux de leur dire sur le coup, j'ai pas énormément de souvenirs, enfin de la psy, de la personne non j'ai pas de preuves et je pense pas que le dire maintenant ça aura vraiment une utilité surtout que je connais leur réaction et je pense pas que ce sera la réaction que j'attendrai, je pense pas que ce sera du soutien ; je pense que ça me fera plus de mal qu'autre chose<sup>152</sup>. »

En ce sens, l'écoute ne peut être libérée si les victimes ne se sentent pas assez en confiance avec leurs proches. Il est intéressant de mettre en parallèle le fait de témoigner sur les réseaux sociaux, à la vue de tous et notamment des inconnus, alors qu'il est trop difficile de parler avec son entourage. Encore une fois, la question de l'anonymat aide beaucoup pour nombre de victimes à parler et extérioriser les violences subies. L'écoute, dans ces configurations-ci, ne peut-être libérée que sur les réseaux sociaux, ou plus globalement, au sein des endroits réels ou virtuels dans lesquels les victimes s'expriment.

Le désengagement militant quant à lui, plus ou moins temporaire, est souvent dû à un épuisement émotionnel, aussi appelé « traumatisme vicariant » – répertorié dans la cinquième édition du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM). C'est-à-dire une fatigue liée au matériau traumatique que la victime transmet aux personnes qui écoutent. Ces individus, souvent non professionnels, doivent apprendre à mettre de la distance avec les témoignages des femmes victimes de violences, toujours plus nombreux depuis #metoo.

Ainsi, Anaïs Bourdet, fondatrice de « Paye Ta Shnek », explique l'arrêt de sa plateforme causé par sa lassitude et sa colère accumulée au fil des années, qui l'oblige à réagir aux témoignages mais l'épuise et la terrorise. Ce sentiment s'est accru après #metoo et #balancetonporc et nécessite, toujours selon Bourdet, de passer à l'étape supérieure : « Témoigner ne suffit plus : rien n'a changé, les hommes sont toujours aussi violents. Oui, les

---

<sup>152</sup> Deuxième entretien, Annexes.

hommes. J'ai bien dit les hommes. Toujours trop nombreux à nous traumatiser, toujours pas assez nombreux à nous aider pour que ça pèse dans la balance<sup>153</sup>. ».

Formés sur le terrain, les militantes et les militants déplorent le manque de moyens mis en œuvre par l'État et la solitude à laquelle ils sont confrontés. Les bénévoles de l'association « Féministes contre le cyberharcèlement » avaient également annoncé restreindre leurs activités : « Nous ne pouvons plus faire le travail de l'État à nos dépens. Notre militantisme nous épuise, et le mépris affiché par les autorités concernées pour ces questions de soin et d'accès à la justice nous met en danger<sup>154</sup> ».

Toutefois, une prévention des violences efficace à long terme doit passer par la prise en compte et l'intervention des témoins. Si, à chaque fois qu'une femme est interpellée de manière sexiste dans un espace partagé (rue, transports, travail, espaces institutionnels, politiques...), les témoins interviennent, alors ces violences répétées déclineront et à terme, cesseront.

---

<sup>153</sup> N. Be., 24/06/2019, « *C'est un constat d'échec* » : *Paye ta Shnek, la plateforme anti-harcèlement, s'arrête*, Le Parisien. Disponible sur <<https://www.leparisien.fr/societe/c-est-un-constat-d-echec-payeta-shnek-la-plateforme-anti-harcelement-s-arrete-24-06-2019-8101491.php>>

<sup>154</sup> THOMAS Marlène, LAFON Marjorie, 01/09/2019, *#PayeTonBurnOutMilitant, jouets non sexistes, propos du dalai-lama : juillet dans la vie des femmes*, Libération. Disponible sur <[https://www.liberation.fr/planete/2019/08/01/payetonburnoutmilitant-jouets-non-sexistes-propos-du-dalai-lama-juillet-dans-la-vie-des-femmes\\_1742810/](https://www.liberation.fr/planete/2019/08/01/payetonburnoutmilitant-jouets-non-sexistes-propos-du-dalai-lama-juillet-dans-la-vie-des-femmes_1742810/)>

### III. L'influence et l'impact des espaces sociaux médiatiques

#### 1. Nouvelles configurations médiatiques : circulation des témoignages et appel à témoins

Les médias, sur-représentant les violences masculines faites aux femmes<sup>155</sup>, notamment les agressions et viols dans l'espace public<sup>156</sup>, ont véhiculé l'idée que les filles sont des victimes potentielles de violences sexuelles, simplement parce qu'elles sont des femmes, et que cette féminité est une menace pour elles. Outre les représentations données par les médias, la culture, l'école, l'entourage proche et notamment les parents, les craintes différenciées selon les enfants peuvent influencer leur propre représentation du danger. Les filles ont appris qu'elles sont plus vulnérables physiquement que les garçons, que leur corps est différent. Ces différences et ces corps sont « façonnés socialement<sup>157</sup> » par la mise en scène individuelle et collective des différences sexuées. Elles ont appris à moins bouger, à être moins violentes<sup>158</sup>, plus douces, à moins déranger, donc à être moins aptes à se battre et à se défendre en cas de danger.

Marylène Lieber avance que les diverses formes que prend le harcèlement de rue « peuvent être interprétées comme une première étape conduisant à des violences plus

---

<sup>155</sup> VALENTINE Gill, « Images of Danger: Women's sources of information about the spatial distribution of male violence », in *Area*, 2 (1), 1992, p. 22-29.

<sup>156</sup> RASSELET Cécile, *Évolution des modes de vie en villes, L'usage de la ville par les femmes*, note de synthèse, a'urba, septembre 2013, p. 4.

<sup>157</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>158</sup> BURMAN Michele, BROWN Jane, BATCHELOR Susan, "Taking it to Heart". Girls and the meanings of Violence", in STANKO Elizabeth (ed.), *The Meaning of Violence*, London, Routledge, 2003.

graves – notamment sexuelles<sup>159</sup> ». MacMillan, Nierobisz et Welsh<sup>160</sup> rejoignent cette idée, en insistant sur la difficulté à jauger du risque encouru qui fait que les femmes craignent plus de subir des violences lors d'un harcèlement par un inconnu que par une personne connue. Tout au long de leur vie, elles apprennent qu'elles risquent de subir des violences sexuelles de la part d'hommes à cause de leur appartenance au groupe « femme ». Cette idée se construit à la suite de conseils pour « éviter de provoquer », éviter les hommes inconnus<sup>161</sup>, par des rumeurs<sup>162</sup>, des expériences menaçantes voire concrètes qui se passent à la fois dans le domaine privé et public. En conséquence, la plupart des femmes craignent d'être victimes de viols ou d'agressions sexuelles<sup>163</sup>, particulièrement dans les espaces publics, la nuit, par des inconnus. Toutefois, ce sont des stéréotypes qui ne correspondent pas à la réalité des violences sexuelles<sup>164</sup> mais qui restent socialement ancrés.

« Après c'est pas forcément évident de le faire, mais moi je ne le fais pas depuis si longtemps que ça de réagir mais je le fais de plus en plus mais je le fais que quand je ne suis pas seule et en public la journée. Genre pas la nuit quand je rentre le soir tu vois mais c'est un peu dangereux quand même je veux dire c'était pas... non, il n'y a personne qui a réagi alors que c'était l'hyper-centre de Dijon, un après- midi, je ne sais plus si c'était un mercredi après-midi, début d'après-midi, il y avait plein de monde à l'arrêt de tram et personne, personne n'a réagi. Il n'y avait que ma copine et moi et le mec il menaçait de nous frapper tu vois, faut pas forcément le faire, je conseille pas à

---

<sup>159</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>160</sup> MACMILLAN Ross, NIEROBISZ Annette, WELSH Sandy, "Experiencing the streets: Harassment and perceptions of safety among women.", in *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 37(3): 306-32, 2000.

<sup>161</sup> LORD Tracy Lynn, *The relationship of gender-based public harassment to body-image, self-esteem, and avoidance behaviour*, Indiana University of Pennsylvania, 2009, p. 19.

<sup>162</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>163</sup> KISSLING Elizabeth A., "Street Harassment: The language of Sexual Terrorism", in *Discourse Society*, 1991.

<sup>164</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

tout le monde de réagir quoi, moi je le fais mais c'est pas forcément une bonne idée de le faire, quoi<sup>165</sup>. »

« Après, si je rentre seule la nuit, je vais avoir mes clés dans les doigts, je ne sais pas si tu vois mais voilà, mais si je suis seule je réagis pas de toute manière<sup>166</sup>. »

« C'était vraiment par rapport à la situation et puis je me permets de répondre quand je ne suis pas seule aussi ou quand c'est pas la nuit mais en fait, juste, je sais que je peux pas compter sur des gens que je connais pas dans la rue pour me défendre, je le ferai que si je suis avec des amis ou ma famille ou mon mec<sup>167</sup>. »

« Bah il y a moins de monde, c'est une atmosphère on sait que voilà il fait sombre, on peut moins être visible donc pour moi la nuit c'est vraiment, c'est vraiment beaucoup plus anxiogène par rapport au fait qu'il y a moins de monde et parce que aussi les histoires qu'on entend ça se passe la nuit donc on s'identifie.<sup>168</sup> »

Le modèle du *continuum* des violences sexuelles de Liz Kelly est aussi éclairant pour comprendre la portée du harcèlement de rue. Les violences sexuelles sont notamment perpétrées par des hommes qui usent de différentes « formes d'abus, de coercition et de force afin de contrôler les femmes<sup>169</sup> ». L'ensemble des comportements que les femmes peuvent percevoir comme de la violence sexuelle est inclus dans ce *continuum*, y compris ceux qui sont considérés comme les plus anodins, ou qui ne sont pas pris en compte par les victimes

---

<sup>165</sup> Cinquième entretien, Annexes.

<sup>166</sup> Cinquième entretien, Annexes.

<sup>167</sup> Premier entretien, Annexes.

<sup>168</sup> Premier entretien, Annexes.

<sup>169</sup> KELLY Liz, "The continuum of sexual violence", in Jalna HANMER et Mary MAYNARD (eds), *Women, Violence and Social Control*, Atlantic Highlands (N. J.), Humanities Press International, 1987, p. 48.

comme tel dans la mesure où elles ne rentrent pas dans les définitions légales des violences sexuelles<sup>170</sup>.

« Parler de *continuum* permet [...] de mettre l'accent sur la façon dont ces violences opèrent ; la peur joue alors un rôle non négligeable puisque des types de violences qui peuvent paraître relativement anodins de prime abord renvoient systématiquement à la potentialité de violences jugées plus graves par les personnes concernées<sup>171</sup>. »

Il est intéressant de s'interroger sur le caractère anxiogène de l'ensemble des témoignages circulant sur les réseaux sociaux qui visent à aider, à dénoncer pour mieux agir, mais qui semblent aussi contribuer à renforcer l'idée que les femmes doivent se protéger et être prudentes au sein de l'espace public. Prévenir des violences sexistes et sexuelles, c'est affronter la domination masculine qui est encore importante au sein des représentations et des pratiques urbaines. Il faut questionner cette performativité numérique annoncée par les comptes comme @disbonjoursalepute qui visent à dénoncer pour mieux éradiquer le harcèlement de rue. Suffit-il réellement que les hommes aient connaissance de ces actes pour que les habitudes et les mœurs évoluent ? Emanouela Todorova, dans un live sur Instagram, explique qu'elle sait pertinemment qu'elle ne pourra pas changer les choses seule, avec son compte. Elle explique d'ailleurs également que @disbonjoursalepute l'a rendue plus anxieuse concernant le harcèlement de rue. Il en est de même pour l'une des créatrices du compte @balancetaville :

« C'est une réflexion que je sais que Marion a eu beaucoup dans la construction de la page @balancetaville pour se dire bah voilà, faut communiquer parce qu'aujourd'hui les réseaux sociaux, c'est un super outil, il faut qu'on communique mais en fait c'est carrément déprimant quoi, elle me

---

<sup>170</sup> FILEBORN Bianca, *Conceptual understandings and prevalence of sexual harassment and street harassment*, ACSSA – Australian Centre for the Study of Sexual Assault - Resource sheet, July 2013, p.10.

<sup>171</sup> LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

disait j'en peux plus, j'en peux plus de partager des témoignages, c'est horrible, c'est anxiogène pour tout le monde<sup>172</sup>. »

« Et en fait bah, tu te dis est-ce qu'on a l'impression d'aller dans le bon sens ? Parce que finalement on communique, on se donne des solutions mais en fait cette communication elle reste entre nous, entre femmes en fait, entre victimes<sup>173</sup>. »

En outre, Gordon et Riger estiment que trois facteurs majeurs affectent la peur que les femmes peuvent éprouver : connaître une victime de viol, le niveau d'éducation, et l'exercice d'une activité professionnelle<sup>174</sup>. Ainsi, le fait de connaître une femme agressée est un facteur qui intensifie la peur, tandis que l'éducation et l'activité professionnelle sont deux éléments qui, au contraire, la font diminuer et réduisent les attitudes de protection. À ces trois facteurs, Gordon et Riger ajoutent un élément qui fluctue en fonction des individus : le sentiment personnel de vulnérabilité. La mise en avant de l'ensemble des témoignages sur des comptes tels que @disbonjoursalepute nous questionne quant à un possible accroissement de l'anxiété et du sentiment de vulnérabilité chez certaines femmes. Elles peuvent, en effet, faire face à des réalités parfois choquantes et traumatisantes de par la violence qui en ressort, et leur rappeler leurs propres expériences d'agressions.

**Le témoignage public** participe à la construction d'un problème public là où on parle de tribunal médiatique : les médias rendent possible l'existence de témoins quand le système juridique ne le permet pas. Comme nous l'avons précédemment précisé, le but des outils numériques est de scandaliser l'opinion publique par le témoignage. Emanouela Todorova décide de publier sur le compte @disbonjoursalepute des extraits ou l'ensemble du témoignage reçu selon ce qu'elle considère comme utile à la réflexion de la communauté. En ce sens, Granjon explique qu'agir ainsi c'est s'appuyer « sur une connaissance plus ou moins experte des publics visés, sur la compréhension de l'exposition comme rapport social et sur

---

<sup>172</sup> Premier entretien, Annexes.

<sup>173</sup> Premier entretien, Annexes.

<sup>174</sup> LIEBER Marylène, « Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté ? », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2002/1 (Vol. 21), p. 41-56.

une forme d'agir stratégique dont l'objectif est de déclencher des réactions bénéficiant potentiellement à celui qui s'expose ». Ce répertoire d'action paraît caractériser les pratiques déployées sur le web pour contrer les violences sexuelles quand les politiques publiques ne le font pas, ou pas assez. Les chercheurs anglophones Keller, Mendes et Ringrose ont relevé qu'un climat de sororité prenait place dans leur documentation des usages du numérique pour freiner le harcèlement de rue grâce aux témoignages, aux partages de numéros de lignes-ressources d'écoute et d'accompagnement. Cette sororité que nous avons d'ailleurs déjà évoquée précédemment, est présente sur les réseaux sociaux et dans le monde physique réel. La circulation d'un témoignage peut parfois amener, même dans la rue, à une solidarité bienveillante.

« La seule retombée très concrète qui n'a aucun rapport avec mon travail c'est cette femme qui est venue me voir dans la rue ; je ne sais si tu as vu. Après en fait, il y a une femme qui m'a reconnue, qui a reconnu mon short parce que je pense qu'elle l'a vu sur @disbonjoursalepute ou elle a... je ne sais pas en tout cas elle m'a reconnue et donc elle est venue me voir et elle m'a dit « gardez votre short, il est super » et en fait, ça a été euh... j'ai rien pu dire alors que d'habitude je fais quand même preuve d'une répartie, enfin je suis plutôt voilà... et là ça m'a complètement prise. J'ai vraiment été hyper émue et j'ai dit « ah, merci c'est trop sympa » et puis en fait c'était dans la même journée, du coup à la fin de journée, je me suis dit « ah non attend, qu'est-ce qu'on va venir me dire, tu vois j'étais dans un truc de ouais, ouais, bonjour attends tranquille », et en fait non c'était pour me dire des trucs trop cool et ça m'a fait beaucoup de bien. Tu vois, j'ai trouvé ça incroyable et j'ai presque été un peu... tellement prise par mon émotion, je me suis dit merde j'ai pas réussi à bien lui dire des trucs que je voulais lui dire, j'étais juste comme ça et du coup le lendemain j'ai refait une énième story sur ce truc en disant en fait, je ne sais pas si tu me suis, mais si tu me suis bah merci parce qu'en fait, grâce à toi, l'élan que j'ai voulu créer en faisant cette story qui a été de me défaire de ce sentiment nul que j'avais trainé toute la journée, bah, j'avais réussi, puisqu'en fait c'était... non seulement j'avais déjà réussi parce que j'avais eu plein de

messages hyper cool et là je me suis dit bah j'ai réussi en plus dans la vraie vie, parce qu'Instagram c'est quand même pas la vraie vie<sup>175</sup>. »

L'interaction urbaine quotidienne représente un lieu de manifestations des inégalités de genre, mais aussi un lieu possible de leur remise en cause. Selon une enquête<sup>176</sup>, plusieurs femmes soulignent le devenir militant et pédagogique de certaines de ces situations : elles racontent devenir, avec le temps, plus enclines à répondre et à réagir. Ces changements comportementaux se créent grâce à la politisation du sujet et par extension, grâce à la circulation médiatique des témoignages :

« La possibilité et la nécessité de réagir infusent au fil des témoignages et analyses lus et entendus sur le sujet, des discussions amicales, de l'appropriation par les femmes du terme de « harcèlement de rue » et de sa portée dénonciatrice, toutes choses qui concourent à considérer comme déplacées et inacceptables les conduites ainsi désignées<sup>177</sup>. »

**Les bénéfices de la publicisation du harcèlement de rue** interviennent à deux niveaux. D'abord à l'échelle individuelle, la constitution du harcèlement comme problème public permet une connivence et une intelligibilité à l'ensemble des expériences personnelles au sein d'une expérience collective, justifiant ainsi la charge émotionnelle souvent jugée et ignorée. Ensuite, la désignation de ces actes comme un ensemble cohérent permet de mobiliser l'action publique en inscrivant « des comportements jusque-là vus comme anecdotiques et anodins dans le périmètre d'un phénomène global aux conséquences importantes et dignes de mobiliser l'action publique, ce qui rétroagit sur le niveau individuel, et transforme la définition de ce qui était banal, normal, et devait simplement être supporté, en quelque chose qui n'est ni normal ni tolérable, et qu'on ne peut donc pas laisser passer<sup>178</sup> ».

---

<sup>175</sup> Quatrième entretien, Annexes.

<sup>176</sup> GAYET-VIAUD Carole, « Le harcèlement de rue et la thèse du continuum des violences », in *Déviance et Société*, 2021/1 (Vol. 45), p. 59-90.

<sup>177</sup> GAYET-VIAUD Carole, « Le harcèlement de rue et la thèse du continuum des violences », in *Déviance et Société*, 2021/1 (Vol. 45), p. 59-90.

<sup>178</sup> GAYET-VIAUD Carole, « Le harcèlement de rue et la thèse du continuum des violences », in *Déviance et Société*, 2021/1 (Vol. 45), p. 59-90.

En revanche, le succès médiatique et politique en Europe du harcèlement de rue s'est construit autour de débats centrés sur une dimension culturelle. Selon Roggeband et Verloo, les débats publics associent souvent les populations issues de l'immigration aux violences envers les femmes. Ce sont souvent des quartiers à forte mixité culturelle et ethnique qui ont été mis au centre des débats médiatiques et qui ont accéléré la politisation de ces sujets. Le film de Sofie Peeters en est d'ailleurs le parfait exemple. Tourné dans le quartier populaire de Molenbeek, en caméra cachée, ce film a suscité de vives réactions. En effet, les commentaires sexistes documentés et capturés pour ce projet correspondaient presque tous à un type particulier (masculin, populaire, non-blanc), dans un quartier marqué par l'histoire migratoire et la présence d'une pluralité de minorités culturelles. Ce documentaire a été accusé de porter des propos racistes, en visant une minorité ethnoraciale ou ethnoculturelle. Or, « la hantise d'un ciblage de populations pauvres et issues des minorités ethniques devient le ressort d'une résistance qui, dès ce moment, se voit opposée aux modalités de politisation du problème du harcèlement de rue, jugées trop sélectives eu égard au problème général de la violence de genre, et qui conteste la façon dont les pouvoirs publics s'en saisissent<sup>179</sup> ». Toutefois, cette vision du problème tend à produire une « culturalisation » du harcèlement de rue<sup>180</sup> qui s'installe suite à une forte médiatisation.

La circulation de ces nombreux témoignages concernant le harcèlement de rue et plus globalement, les violences sexistes et sexuelles, ont suscité de nombreuses réactions sur les réseaux sociaux, notamment avec les hashtags #notallmen, #yesallmen et #notallmenreally.

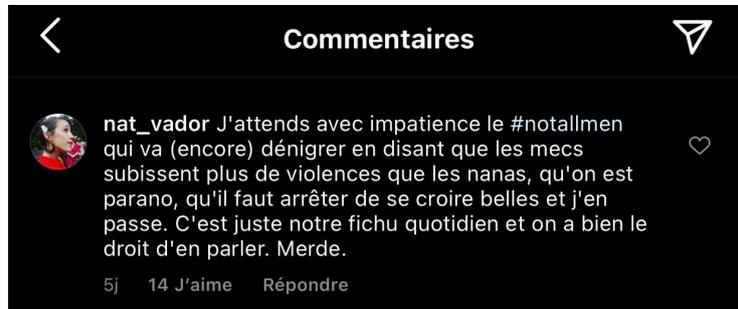
Le hashtag #notallmen (« pas tous les hommes ») est apparu en réaction à la vague de dénonciations relatives au mouvement #metoo que certains hommes utilisent pour expliquer qu'ils ne sont pas tous sexistes et misogynes. Ce hashtag va revenir d'une manière

---

<sup>179</sup> GAYET-VIAUD Carole, DEKKER Mischa, « Le problème public du harcèlement de rue : dynamiques de publicisation et de pénalisation d'une cause féministe », in *Déviance et Société*, 2021/1 (Vol. 45), p. 7-23.

<sup>180</sup> GAYET-VIAUD Carole, DEKKER Mischa, « Le problème public du harcèlement de rue : dynamiques de publicisation et de pénalisation d'une cause féministe », in *Déviance et Société*, 2021/1 (Vol. 45), p. 7-23.

extrêmement régulière lorsqu'une femme explique avoir vécu une situation misogyne ou une agression sexuelle.



Capture d'écran d'un commentaire sous une publication du compte @disbonjoursalepute

Le problème de #notallmen c'est qu'il détourne la conversation. Il permet de ne pas porter d'intérêt aux violences faites aux femmes par les hommes pour s'intéresser à ce que cela fait aux hommes. Ce hashtag revient à estimer que sauver l'honneur masculin est plus important que la parole des victimes. C'est aussi une manière de refuser une vérité qui dérange, refuser d'entendre les violences subies par les femmes. De plus, c'est aussi estimer, sous prétexte que « tous les hommes ne sont pas comme ça », que les femmes devraient rester silencieuses malgré leurs témoignages.

Pour étudier les sociétés et leur fonctionnement, une distinction est faite entre les individus selon leur catégorie sociale, car cela permet de distinguer des tendances générales qui se dégagent. Il existe de très nombreuses situations propices aux généralisations. Il est donc possible de désigner la catégorie sociale « hommes » lorsqu'il s'agit d'étudier ou de désigner certains comportements qui sont majoritairement exercés par cette même catégorie sociale. Dans les faits, les violences conjugales, sexistes et sexuelles sont majoritairement commises par des hommes. Il s'avère que 98 %<sup>181</sup> des personnes mises en cause pour des faits de viols ou d'agression sexuelle sont des hommes, 99 %<sup>182</sup> des personnes condamnées pour

<sup>181</sup> Ministère de l'Intérieur, *Base des auteurs de crimes et délits*, 2017.

<sup>182</sup> Ministère de la Justice, *Chiffres-clés de la Justice*, 2018.

violences sexuelles sont des hommes et 96 %<sup>183</sup> des personnes condamnées pour des faits de violences sur leur partenaire sont des hommes. Le terme général « les hommes » est donc utilisé dans ce contexte pour désigner la catégorie sociale « hommes », qui est actuellement celle qui commet le plus de violences sexistes, sexuelles et conjugales. Il est évident que cela ne concerne pas tous les hommes, que ces violences peuvent aussi être commises par des femmes, mais la généralisation et le sens de la phrase est tout aussi évident que si l'on explique qu'il faut faire attention aux tiques qui transmettent la maladie de lyme. Dans les faits, toutes les tiques ne transmettent pas la maladie de lyme. La généralisation est permise si elle sert à transmettre une information vérifiée et qu'elle n'est pas utilisée pour renforcer une oppression. Si l'information est vérifiée, et si elle ne véhicule pas de stéréotypes, alors il est important de se demander si la généralisation est utilisée pour lutter contre une oppression ou pour la renforcer.

La circulation médiatique des témoignages suscitent donc énormément de réactions mais une question persiste : la circulation, qui permet de développer une écoute concernant l'ensemble des violences subies par les femmes, permet-elle d'agir en conséquence ?

---

<sup>183</sup> Ministère de la Justice, *Chiffres-clés de la Justice*, 2018.

## 2. Libérer l'écoute, c'est aussi entendre pour agir

Certaines politiques publiques ont tenté de se pencher sur le problème du sentiment d'insécurité des femmes dans les espaces publics. Elles se divisent en deux catégories : la première s'attache aux trois mots clés « vulnérabilité, responsabilité et précaution », et la seconde a pour objectif d'adapter la ville à toutes et à tous, en prenant en compte les besoins spécifiques que peuvent avoir les femmes.

La première catégorie part du postulat que les femmes sont plus vulnérables que les hommes dans les espaces publics, et en tant que citoyennes, leur liberté doit être soutenue par les pouvoirs publics. Elles sont perçues comme risquant naturellement d'être victimes d'agression, notamment sexuelle. Plusieurs villes européennes ont pris des mesures pour assurer leur protection par la mise en place de « taxis roses ». Toutefois, la couleur choisie met déjà en évidence l'absence de tentative de destruction des stéréotypes par les pouvoirs publics. Ces mesures sont peut-être nécessaires à court terme pour permettre aux femmes d'éviter des violences dans les espaces publics et les transports en commun, mais sont discutables à plusieurs niveaux. D'une part, elles perpétuent une différenciation sexuée de l'espace, devant prendre ces transports non-mixtes si elles ne veulent pas être importunées. **De plus, il s'agit à nouveau de cibler les femmes uniquement, sans répondre à la problématique réelle des auteurs de violences<sup>184</sup>**. Les violences subies par les femmes sont perçues comme une fatalité, et ces politiques publiques renforcent les stéréotypes ainsi que les risques de violence, plutôt que de les déconstruire.

La seconde catégorie se constitue des mesures prises par les pouvoirs publics concernant l'urbanisation de la ville. Historiquement, les espaces urbains ont été conçus par et pour les hommes, excluant les femmes. Aujourd'hui encore, la plupart des conceptions ignorent les expériences qu'elles y vivent. Or, « l'espace public ne se contente pas seulement

---

<sup>184</sup> LOUKAITOU-SIDERIS Anastasia et al., *How to ease women's fear of transportation environments: case studies and best practices*, San José, USA : Mineta Transportation Institute, 2009, p. 47.

d'exprimer les normes sociales, la conception de l'espace public peut également façonner les rapports entre les femmes et les hommes et être génératrices d'inégalités<sup>185</sup> ».

Le fait que les pouvoirs publics se questionnent sur ces sujets est une avancée. Néanmoins, la question de la source de cette vulnérabilité n'est pas posée. Tout est pensé comme si les femmes craignaient, par exemple, les espaces sombres simplement à cause de leur obscurité. Or elles craignent le type d'agression qu'elles pourraient subir dans ces lieux. Le harcèlement de rue est une des sources de ces peurs, et sans en tenir compte, les pouvoirs publics ne résoudront pas efficacement la question du sentiment d'insécurité. Les témoignages sur les réseaux sociaux, par l'écoute qu'ils suscitent, ont pour but de rendre compte de ces questions et de les faire évoluer.

« Je ne l'ai pas fait pour avoir du soutien, en fait je l'ai fait parce que je me disais que moi aussi j'avais envie de participer à ce mouvement et de me placer en position d'actrice dans cette lutte et pas de quelqu'un qui est en train de subir, quoi. [...] je me suis dit je vais le faire parce que ce mouvement j'ai envie de le suivre et j'ai envie de l'aider à se développer pour ce que justement, ce que je te disais au début, pour que ça arrive aux oreilles des élus locaux pour que des choses se fassent<sup>186</sup>. »

La médiatisation et la circulation des témoignages sur les médias sociaux ont permis, nous l'avons vu précédemment, la mise en place d'une sororité, mais également d'une **adelphité**. Ce terme désigne un sentiment de confiance, de complicité et de solidarité dans une relation entre deux ou plusieurs personnes, quel que soit leur genre. Florence Montreynaud propose l'utilisation de ce terme puisqu'il désigne un sentiment entre fraternité et sororité. La circulation de la parole permet une libération de l'écoute et par conséquent une adelphité, chez plusieurs personnes et notamment des hommes.

---

<sup>185</sup> Haut Conseil à l'Égalité Entre les Femmes et les Hommes (HCEfh), *Combattre maintenant les inégalités sexuées, sociales et territoriales dans les quartiers de la ville et les territoires ruraux fragilisés*, Rapport n°2014-06-19-EGALiTER-012, publié le 19/06/2014.

<sup>186</sup> Premier entretien, Annexes.

« J'ai eu des retours, des réactions, mais même de mecs, qui disaient « je suis désolé, putain mais c'est fou, mais pourquoi, pourquoi on fait ça ? », qui se sentent du coup mal dans leur genre ou mal représenté dans leur genre et ça c'était pas la première fois que j'ai affaire à des garçons comme ça et je pense que, il y aurait pas eu les écrans on aurait peut-être jamais les *couilles* de se dire ça parce que c'est des gens que je connais mais je les connais pas non plus, tu vois. On a fait deux tournages ensemble, on n'est pas des amis proches, quoi, et le fait qu'on soit derrière des écrans, on peut aussi se dire peut-être des choses plus profondes tu vois, avec moins de pudeur tu vois du coup<sup>187</sup>. »



Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute



Capture d'écran de commentaires sous une publication du compte @disbonjoursalepute

<sup>187</sup> Quatrième entretien, Annexes.

Les témoignages qui sont permis par les outils numériques donnent lieu à la création d'un lien social et mettent en avant un aspect communautaire. Ce lien induit une cohésion sociale et une circulation d'information entre individus (qui n'ont pas forcément de points communs). Le concept de « liens faibles » fait écho à cet usage du numérique. En s'appuyant sur ces liens, les témoignages postés sur les réseaux sociaux permettent une solidarité et un soutien virtuel. De plus, certaines femmes victimes d'agressions n'osent pas toujours parler par peur de ne pas être comprises. La mise en réseau que proposent des comptes comme celui de @disbonjoursalepute permet de mettre en place une situation bienveillante, d'écoute et d'entraide.



Capture d'écran d'une publication du compte  
@disbonjoursalepute

L'apparition de ces relations « spontanées » qui s'appuient sur ces « liens faibles » permet également de mettre en exergue le phénomène de production collective et

d'appartenance à un groupe. Ce que Granovetter qualifie de « force des liens faibles » est donc fondamental dans l'ascension de la circulation des témoignages sur les réseaux sociaux. Les femmes, le plus souvent, restent silencieuses et ont peur de revivre leurs agressions en témoignant. Elles ont une mauvaise image d'elles-mêmes et ont peur de revivre leur agression en en parlant.

« Alors donc les deux fois sur Facebook, c'est vraiment plus tard, c'est plus en lien avec autre chose par exemple j'y repense et je publie autre chose et puis je mets un petit commentaire en parlant de ça. Sur Instagram les deux coups c'est quelques heures après parce que là, autant la fois où tu m'as contactée c'était 3h après et la fois en novembre pareil, ça devait être 2-3h après le temps que je redescende et que ça aille un peu mieux. J'avais fait ce petit témoignage là parce que j'étais encore sous le coup de la colère mais plus calme mais je voulais quand même en parler pour extérioriser puis pour que les gens soient au courant quoi<sup>188</sup>. »

« En fait, moi j'ai choisi ce témoignage là parce que pour moi c'était un des plus graves parce que ça m'avait vraiment touchée quoi, m'être fait suivre dans la rue, trouver, même avant ça et je l'ai pas raconté parce que c'était bizarre en fait, pour moi de raconter cette histoire, ça me fait bizarre de le raconter à toi mais je te connais pas, on va dire que ça passe tout seul<sup>189</sup>. »

« Mais après je me suis rappelée que bah ça avait été anonyme, voilà, après ça m'a fait du bien aussi de me dire, bah j'ai réussi quand même à raconter même si c'est par écrit, enfin, et je pensais pas être capable ; après ça m'a fait un peu de mal aussi dans le sens moi où j'ai eu beaucoup de flashbacks, j'ai beaucoup pensé après plusieurs jours après avoir témoigné mais ça m'a surtout fait du

---

<sup>188</sup> Cinquième entretien, Annexes.

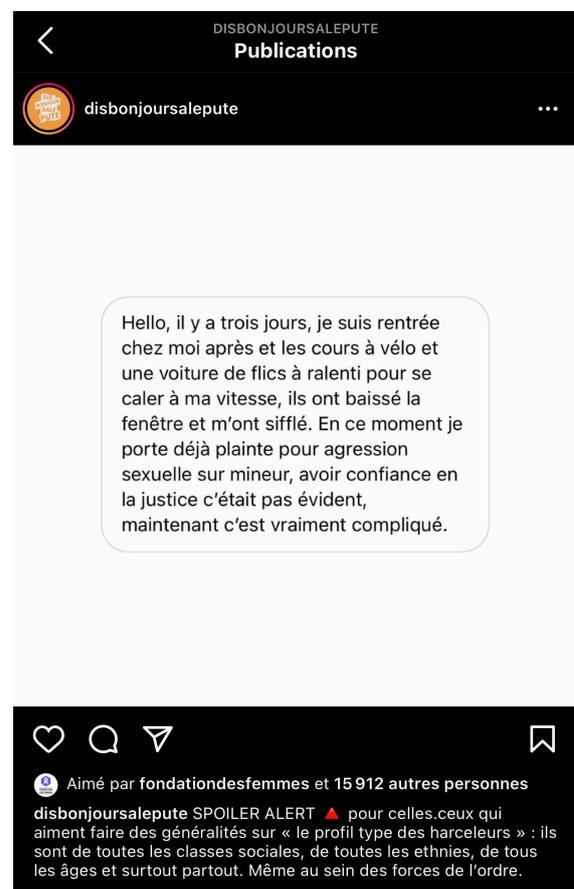
<sup>189</sup> Premier entretien, Annexes.

bien, ouais. Je n'ai pas confiance en moi donc là, de voir que j'ai été capable, euh ouais, ça m'a fait beaucoup de bien<sup>190</sup>. »

Les réseaux sociaux permettent de porter la voix des femmes et de trouver le courage et la légitimation à entamer des procédures judiciaires. L'objectif de ce genre d'outils est d'inverser le sentiment de honte et le sentiment de victime. En ce sens, le développement de l'écoute permet une force d'action pour les victimes.



Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute



Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute

L'action passe également par l'action des témoins. Au sein de l'espace public ainsi que des espaces numériques, la figure du témoin est présente de différentes manières : de ceux qui filment des agressions jusqu'aux témoignages des mouvements #metoo ou #balancetonporc,

<sup>190</sup> Deuxième entretien, Annexes.

en passant par les témoins de cyberviolences. La plupart du temps, les témoins restent inactifs selon nos terrains.



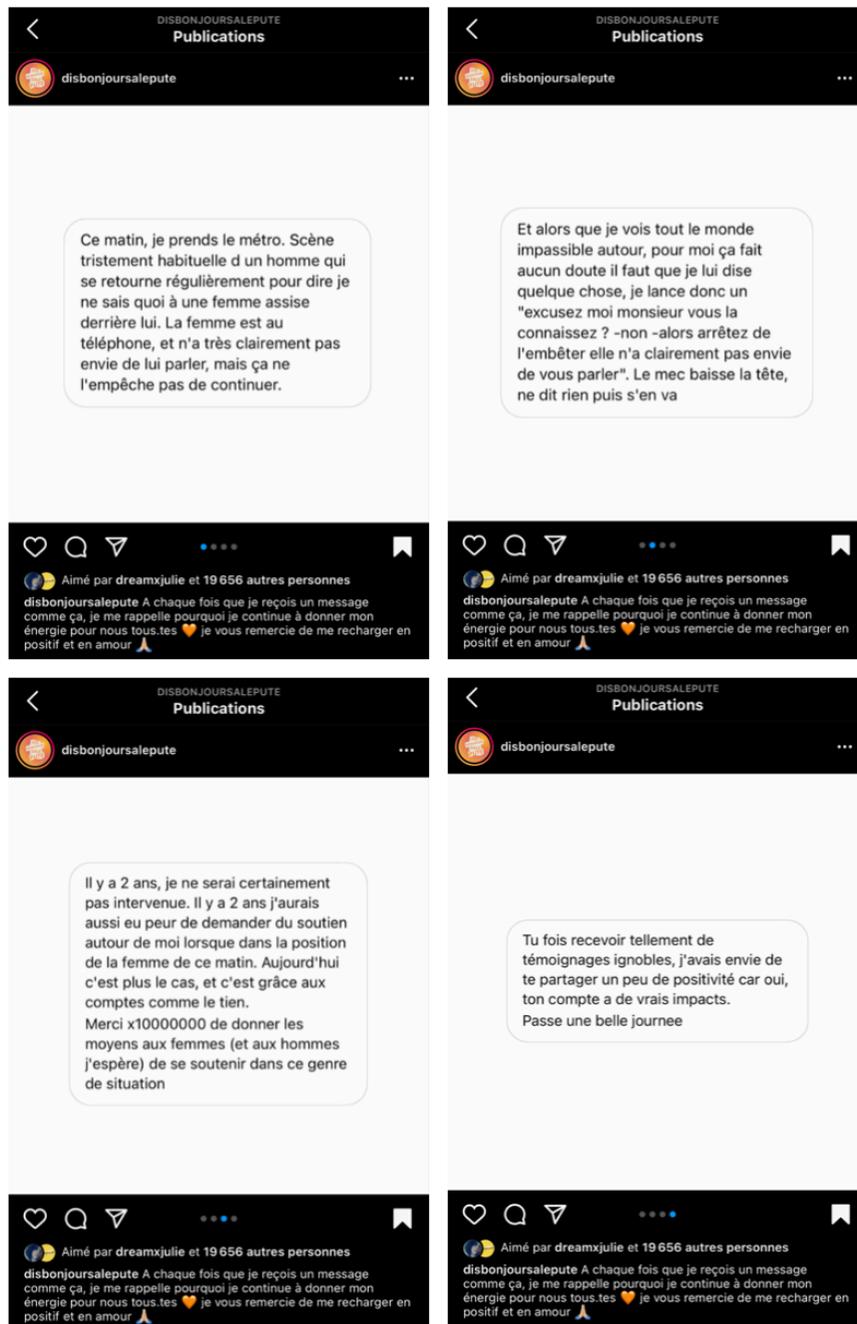
Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute



Capture d'écran d'une publication du compte @disbonjoursalepute

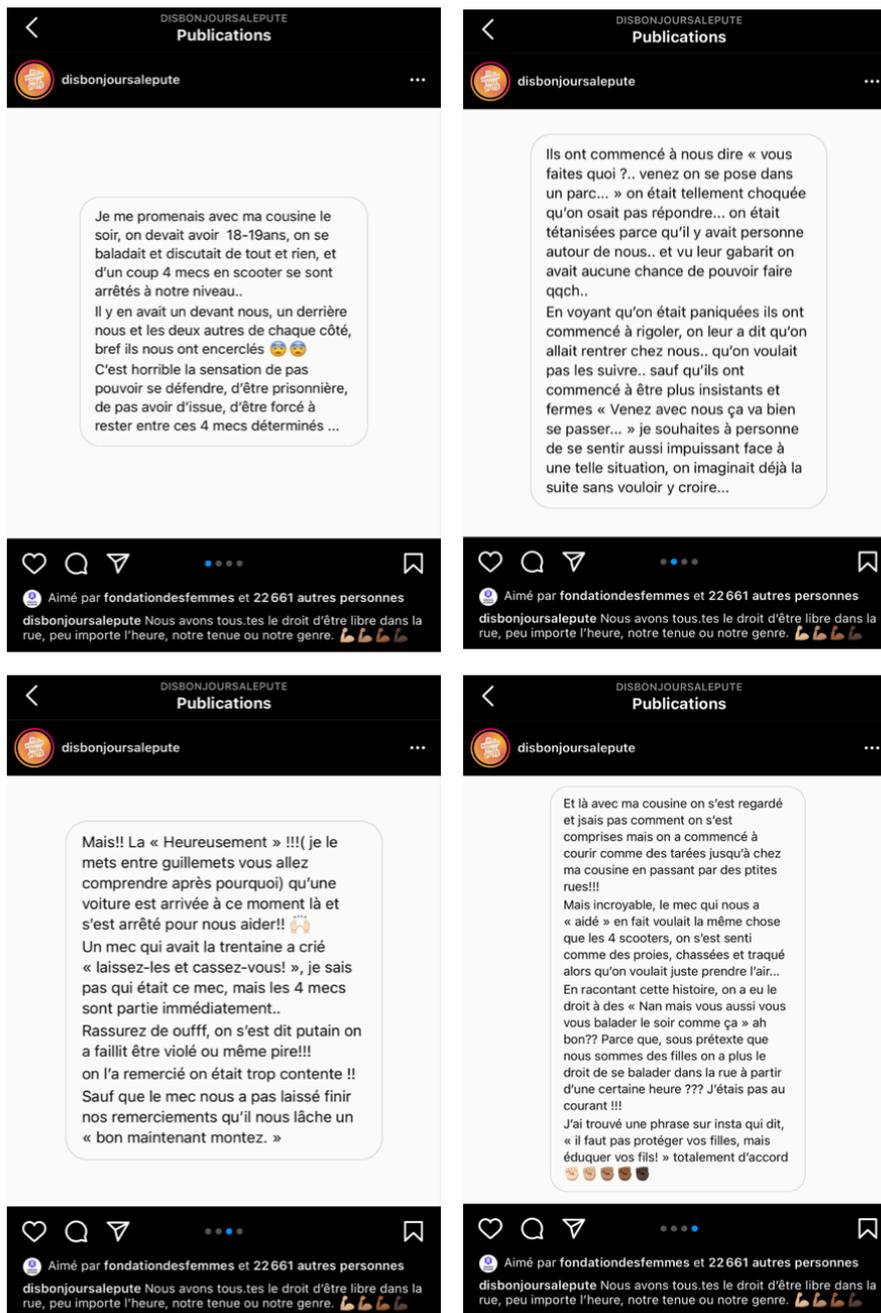
En ce sens, la libération d'une certaine écoute ne permet pas l'action des témoins, malgré les vagues médiatiques suite aux hashtags #metoo et #balancetonporc. Pour expliquer cette inaction, plusieurs éléments classiques ont été exprimés : la peur, la sidération, les situations de vulnérabilités individuelles ou relationnelles, la dilution des responsabilités et le sentiment d'insécurité. Ajoutons à cela des expériences passées dans lesquelles les témoins sont intervenus et pour lesquelles ils jugent rétrospectivement leurs actions soit trop dangereuses, soit inutiles, soit traumatiques. Ce qui pourrait être interprété comme du fatalisme, et que l'on retrouve dans beaucoup de témoignages liés aux discriminations, se loge

donc aussi dans l'inaction des témoins. À l'inverse, quelques témoignages donnent à voir des réactions, des interventions.



Captures d'écran d'une publication sur le compte de @disbonjoursalepute

Il est important de spécifier que les témoins intervenants peuvent devenir auteurs des agressions. La libération de l'écoute permet-elle donc réellement aux témoins d'intervenir ?



Captures d'écran d'une publication sur le compte de @disbonjoursalepute

À la lecture de ce dernier témoignage, il apparaît que la circulation des récits, qui devrait favoriser l'écoute des violences faites aux femmes, n'est pas forcément synonyme d'intervention de la part des témoins. Pire encore, que certaines réactions sont déguisées pour les transformer en une deuxième agression.

Les différentes réactions des témoins interrogent directement les politiques publiques de lutte contre les discriminations. Il s'agit maintenant de saisir l'importance de notre place à toutes et tous, en tant que témoins, dans la lutte contre les discriminations ou les violences physiques ou verbales. Les situations de violences ne sont jamais ou très rarement des relations duales. Agir en tant que témoin est le plus souvent possible, en se signalant d'un geste, d'un regard, en dénonçant des contenus injurieux ou harcelants, en proposant son aide ou en intervenant directement. Agir auprès des victimes c'est rompre leur isolement et les réhabiliter dans une citoyenneté « normale », c'est-à-dire tisser de relations. C'est aussi faire un rappel de la norme, celle qui considère les violences comme des délits.

## CONCLUSION

Le harcèlement de rue doit être compris et analysé comme un *continuum* de violences qui s'installe au sein d'un système de genre. En ce sens, une pluralité de situations peut être perçue comme violente pour les femmes. Ainsi, les violences comme le harcèlement sexuel, le harcèlement de rue, les violences conjugales font partie intégrante du système d'oppression patriarcal. Le sentiment d'insécurité ressenti par les femmes au sein de l'espace public est un sentiment genré, induit par des normes sociales intériorisées. Le risque d'agressions sexistes et sexuelles, la « vulnérabilité » des femmes qui en découlent sont appréhendés comme allant de soi, comme un fait « naturel ». Nous assistons dès lors à une essentialisation du problème qui contribue à construire une figure de femme vulnérable. Cette manière d'appréhender les choses se reflète dans les moyens mis en œuvre pour « protéger les femmes », que ce soit à travers l'éducation, par le biais de la mise en place de politiques publiques, ou bien par la mise en œuvre d'outils numériques, nous assistons à une construction sociale du harcèlement de rue. Le patriarcat affecte des rôles sexués aux femmes et aux hommes qui produisent des inégalités de genre. Les hashtags #metoo et #balancetonporc ont suscité une vague médiatique sans précédent ce qui a contraint de visibiliser des questions longtemps ignorées. Le web participatif a permis de nouveaux moyens d'engagements, le témoignage en faisant partie. Grâce à des comptes Instagram comme celui de @disbonjoursalepute, des victimes ont pu s'exprimer. Toutefois, les espaces numériques s'apparentent à des espaces publics : à la manière d'une rue virtuelle, les réseaux sociaux ne représentent pas un espace où les femmes peuvent se sentir en sécurité. Néanmoins, le web devient un nouveau moyen de diffusion pour les féministes. Il permet d'apporter une visibilité à la lutte contre le harcèlement de rue : les médias sociaux mettent en avant ce que les médias classiques et traditionnels ne présentent pas. D'ailleurs, l'image des femmes au sein des médias classiques et notamment dans les publicités est un problème. L'hypersexualisation du corps des femmes et leur objectivation s'inscrivent dans le *continuum* de violences qu'elles subissent. Le sexisme présent dans les publicités favorise les violences faites aux femmes et pérennise les inégalités de genre. En

cela, les réseaux sociaux ont permis de réduire le seuil de tolérance au sexisme par la circulation et l'écoute de ces informations.

Les médias sociaux peuvent devenir un reflet de la rue où les femmes peuvent subir des cyberviolences. Les cyberviolences au sein du web social représentent une transposition au sein des médias sociaux numériques, des violences faites aux femmes du monde physique réel. Ces cyberviolences s'inscrivent elles aussi dans le *continuum* que subissent les femmes et réaffirment la domination masculine, même au sein du numérique. Le témoignage, au sein des espaces médiatiques rendent compte d'un problème souvent banalisé et invisibilisé. À la suite du mouvement #metoo, de nombreux témoignages ont continué d'affluer ce qui a permis une véritable circulation des témoignages au sein des espaces numériques. Le terme de « libération » de la parole est ambigu puisque la parole des femmes a toujours existé. En revanche, elle n'a pas toujours été écoutée et les mouvements #metoo et #balancetonporc ont forcé l'écoute de l'opinion publique, des médias et des pouvoirs publics, de par l'ampleur du phénomène. L'action de témoigner permet aux victimes de transformer ce qu'elles ont vécu dans la rue en quelque chose de positif, avec pour ambition de créer du lien entre plusieurs individus. Il s'agit également de reprendre le pouvoir sur cette expérience en décidant de l'exprimer publiquement, même si cela est fait anonymement. Le but de ces témoignages est de rendre compte des violences subies puisque nombre d'hommes ne se rendent pas compte du quotidien féminin marqué par le sexisme et les violences qui en découlent. Témoigner, c'est aussi une manière de refuser la domination masculine et de retrouver sa liberté en écartant la peur et en l'affirmant auprès des internautes. Mais si l'afflux des témoignages n'a pas manqué, l'écoute de ces derniers n'est pas forcément naturelle. L'impact de cette médiatisation du harcèlement de rue a permis une véritable sororité et adelphité envers les victimes, que ce soit physiquement ou virtuellement. Écoute qui par ailleurs, peut s'avérer difficile notamment pour les personnes tenant des comptes comme celui de @disbonjoursalepute. Le désengagement militant est souvent dû à un épuisement émotionnel. Réalité qui prouve la complexité d'une écoute bienveillante concernant de telles violences.

Les représentations données par les médias, l'éducation, la culture et parfois l'entourage, entretiennent les peurs et les insécurités féminines. La circulation des

témoignages sur les réseaux sociaux vont également dans ce sens. Ils perpétuent un caractère anxiogène même s'ils ont pour objectif de dénoncer pour mieux agir. En effet, ils font perdurer des stéréotypes qui ne se vérifient pas dans les statistiques : comme le fait que les violences sexistes et sexuelles surviennent plus facilement le jour. Toutefois, la forte circulation des témoignages permet à certaines femmes de prendre conscience qu'elles ont pu subir des violences sexistes et sexuelles. En ce sens, le témoignage public participe à la construction d'un problème public là où l'on parle de tribunal médiatique : les médias rendent possible les témoins quand le système juridique ne le permet pas. La circulation des témoignages donne aux femmes la force de répondre et de réagir. L'ensemble des témoignages permettent de rendre compte d'un problème collectif par des problèmes individuels. Mais ils conduisent, par leur forte médiatisation, vers des débats et des visions qui tendent à une « culturalisation » du problème. Ils suscitent également des réactions virtuelles, notamment avec le hashtag #notallmen qui décentre le problème une nouvelle fois. Les politiques publiques se questionnent sur le harcèlement de rue mais la question de la source de cette « vulnérabilité naturelle » des femmes n'est pas posée. En outre, les réseaux sociaux sont des outils qui permettent de créer des liens sociaux, des « liens faibles », qui conduisent une circulation des témoignages et par extension, une potentielle libération de l'écoute. Ils permettent de porter la voix des femmes et dans certains cas, de trouver soutien et légitimité pour entamer des procédures judiciaires. En ce sens, la circulation des témoignages et l'écoute qu'ils suscitent permet une possibilité d'action. La figure de témoin est doublement présente : au sein de la rue mais également sur les réseaux sociaux. Il s'agit dorénavant de saisir l'importance de cette position.

# BIBLIOGRAPHIE

## Ouvrages de référence

BLANDIN Claire et *al.*, « Féminisme en ligne », *Réseaux*, 2017/1 (n° 201).

COUTRAS Jacqueline, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Collin, 1996.

DEBAUCHE Alice et *al.*, « Violences contre les femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, 2013/1 (n° 32).

HIRATA Helena, LABORIE Françoise, LE DOARE Hélène, SENOTIER Danièle, *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, coll. « Politique d'aujourd'hui », 2000.

JASPARD Maryse, *Les violences contre les femmes*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2005.

JOUËT Josiane, NIEMEYER Katharina, PAVARD Bibia, « Faire des vagues. Les mobilisations féministes en ligne », in *Réseaux*, 2017/1 (n° 201).

LIEBER Marylène, *Genre, violences et espaces publics – La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.

TODOROVA Emanouela, *Dis bonjour sale pute, Comprendre le harcèlement de rue, le dénoncer et agir*, Paris, Leduc Pratique, 2021.

## Ouvrages spécialisés

### *Espace public : la place des femmes au sein l'espace urbain*

ALIDIÈRES Bernard, « Face à l'insécurité et aux violences faites aux personnes de sexe féminin en banlieue : éléments pour une approche géopolitique des représentations », in *Hérodote*, 2010/1 (n° 136), p. 56-75.

BERENI Laure, LÉPINARD Éléonore, « « Les femmes ne sont pas une catégorie » les stratégies de légitimation de la parité en France », in *Revue française de science politique*, 2004/1 (Vol. 54), p. 71-98.

BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Liber », 1998.

BROWN Elizabeth, MAILLOCHON Florence, « Espaces de vie et violences envers les femmes », in *Espace Populations Sociétés*, 2002/3, Questions de genre, p. 309-321.

BONACCORSI Julia, JARRIGEON Anne, « Introduction : Visualisations urbaines et partage des représentations », in *Communication & langages*, 2014/2 (n° 180), p. 25-30.

CHAUMONT Laura, ZEILINGER Irene, *Espace public, genre et sentiment d'insécurité*, Bruxelles, Garance, 2012.

CONDON Stéphanie, LIEBER Marylène, MAILLOCHON Florence, « Insécurité dans les espaces publics : comprendre les peurs féminines », in *Revue française de sociologie*, 2005/2 (n° 46), p. 265-294.

COUTRAS Jacqueline, « La mobilité des femmes au quotidien : un enjeu des rapports sociaux de sexes ? », *Annales de la Recherche Urbaine*, 1993, n°59 (1), p.163-170.

DI MEO Guy, *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », 2011.

FORTIER Corinne, « Vulnérabilité, mobilité et ségrégation des femmes dans l'espace public masculin : point de vue comparé (France-Mauritanie-Égypte) », in *Égypte/Monde arabe*, 2012/1 (n° 9), p. 71-102.

GOFFMAN Erving, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica, series: « Études sociologiques », 2013.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

GOFFMAN Erving, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, coll. « Genre du monde », 2002.

LEBUGLE Amandine, l'équipe de l'enquête Virage, « Les violences dans les espaces publics touchent surtout les jeunes femmes des grandes villes », in *Population & Sociétés*, 2017/11 (n° 550), p. 1-4.

LEBUGLE MOJDEHI, Amandine, « Stéréotypes de genre et sexisme : principaux registres d'insultes dans les espaces publics », in *Cahiers du Genre*, 2018/2 (n° 65), p. 169-191.

LIEBER Marylène, « Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté ? », in *Nouvelles questions féministes*, 2002/1 (n° 21), p. 41-56.

LIEBER Marylène, « Le sentiment d'insécurité au prisme du genre. Repenser la vulnérabilité des femmes dans les espaces publics », in *Métropolitiques*, 5 décembre 2011.

MARUEJOULS Edith, RAIBAUD Yves, *Filles/garçons: l'offre de loisirs: asymétrie des sexes, décrochage des filles et renforcement des stéréotypes*, Ville école intégration, 2012, p. 86-91.

PERROT Michelle, « Le genre et la ville », in *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

RAIBAUD Yves, « Genre et espaces du temps libre », in *L'Information géographique*, 2012/2 (Vol. 76), p. 40-56.

RAIBAUD Yves, *Une ville faite par et pour les hommes*, Friture Magazine, dossier « Demain ma ville », 2014, p. 12-13.

RAIBAUD Yves, « Durable mais inégalitaire : la ville », in *Travail, genre et sociétés*, 2015/1 (n° 33), p. 29-47.

### ***Réseaux sociaux et féminisme en ligne***

BARATS Christine, *Manuel d'analyse du web en Sciences Humaines et Sociales*, Armand Colin, coll. « U », 2013.

BERTRAND David, « L'essor du féminisme en ligne. Symptôme de l'émergence d'une quatrième vague féministe ? », in *Réseaux*, 2018/2-3 (n° 208-209), p. 232-257.

BREEZE Juliet, *Cyberféminisme : de la théorie à la pratique*, Montreal, Québec, Paroles de femme, 2006.

CAMPBELL Katy, « Le cyberapprentissage : les femmes et l'Internet - La cyberégalité des femmes et l'Internet: le monde virtuel vécu par les femmes », Montréal, Québec, Paroles de femmes, 2003.

CARDON Dominique, « Les réseaux sociaux en ligne et l'espace public », in *L'Observatoire*, 2010/2 (N° 37), p. 74-78.

CARDON Dominique, « Réseaux sociaux de l'Internet », in *Communications*, 88, 2011, Cultures du numérique, sous la direction d'Antonio A. Casilli, p. 141-148.

CARDON Dominique, GRANJON Fabien, *Médiactivistes*, Presses de Sciences Po, « Contester », 2013.

CARON Caroline, « Phénomène global, expérience locale. Ce que les expériences de Québécoises révèlent des cyberviolences », in *Nouvelles Questions Féministes*, 2021/1 (Vol. 40), p. 99-116.

COSSETA Anna, « Que donnent les femmes sur le Web ? », in *Revue du MAUSS*, 2012/1 (n° 39), p. 391-404.

GOZLAN Angélique, « Facebook : de la communauté virtuelle à la haine », in *Topique*, 2013/1 (n° 122), p. 121-134.

GRANJON Fabien, « Du (dé)contrôle de l'exposition de soi sur les sites de réseaux sociaux », *Les Cahiers du numérique*, 2014/1 (Vol. 10), p. 19-44.

HÉNOCQUE Bruno, « Réseaux sociaux, responsabilité juridique et éducation aux médias », in *Les Cahiers du numérique*, 2014/2 (n° 10), p. 63-91.

HUBNER Lena A., PILOTE Anne-Marie, « Mobilisations féministes sur Facebook et Twitter », in *Terminal*, 127 | 2020.

IKIZ Simruy, « Les violences à l'encontre des femmes sur les réseaux sociaux », in *Topique*, 2018/2 (n° 143), p. 125-138.

LE CAROFF Coralie, « Le genre et la prise de parole politique sur Facebook », in *Participations*, 2015/2 (N° 12), p. 109-137.

MERKLÉ Pierre, *Sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2004.

OLIVESI Aurélie, « Médias féminins, médias féministes : quelles différences énonciatives ? », in *Le Temps des médias*, 2017/2 (n° 29), p. 177-192.

THIAULT Florence, « Le produsage des *hashstags* sur Twitter, une pratique affiliative », in *Questions de communication*, 2015/2 (n° 28), p. 65-79.

TISSERON Serge, « Intimité et extimité », in *Communications*, 2011/1 (n° 88).

SCHOETTL Jean-Eric, « De Balance ton porc au « juridiquement correct » », in *Commentaire*, 2020/2 (n° 170).

### ***Le sexisme en ligne — jeux vidéos***

« Notes de lecture », *Réseaux*, 2016/1 (n° 195), p. 229-244.

COAVOUX Samuel, « La différenciation genrée des pratiques des jeux vidéo », *Enjeux numériques*, n°6, 2019.

LIGNON Fanny (dir.), *Genre et jeux vidéo*. Presses Universitaires du Midi, coll. « Le Temps du Genre », 2015.

« La féminisation du jeu vidéo », *Hermès, La Revue*, 2012/1 (n° 62).

### ***Enjeux sociaux, politiques et économiques***

COENEN Marie-Thérèse, *Corps de Femmes : Sexualité et contrôle social*, Belgique, De Boeck Supérieur, 2002.

DELPHY Christine, *L'ennemi principal: Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles questions féministes », 1998.

DELPHY Christine, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », in *Nouvelles Questions Féministes*, No. 2, Féminisme : quelles politiques?, 1981.

GAYET-VIAUD Carole, BIDET Alexandra, LE MÉNER Erwan, « Enquêter sur la portée politique des rapports en public », in *Politix*, 2019/1 (n° 125), p. 7-30.

GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté femmes, 1992.

#### *Violences sexistes, sexuelles et harcèlement de rue*

BAJOS Nathalie, BOZON Michel et *al.*, « Les violences sexuelles en France : quand la parole se libère », in *Population et sociétés*, 2008/5 (n°445), p. 1-4.

DEKKER Mischa, « Faire réagir les témoins face au harcèlement de rue. Enquête sociologique sur la politisation des rapports de genre dans l'espace public », in *Politix*, 2019/1 (n° 125), p. 87-108.

FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL Dominique, JASPARD Maryse, « Compter les violences envers les femmes. Contexte institutionnel et théorique de l'enquête ENVEFF », in *Cahiers du Genre*, 2003/2 (n° 35), p. 45-70.

GARDNER Carol Brooks, *Passing By: Gender and Public harassment*, Berkeley : University of California Press, 1995.

GAYET-VIAUD Carole, « Le harcèlement de rue et la thèse du continuum des violences », in *Déviance et Société*, 2021/1 (Vol. 45), p. 59-90.

GAYET-VIAUD Carole, DEKKER Mischa, « Le problème public du harcèlement de rue : dynamiques de publicisation et de pénalisation d'une cause féministe », in *Déviance et Société*, 2021/1 (Vol. 45), p. 7-23.

HAMEL Christelle, DEBAUCHE Alice, BROWN Elizabeth et *al.*, « Viols et agressions sexuelles en France : premiers résultats de l'enquête Virage », in *Population & Sociétés*, 2016/10 (n° 538), p. 1-4.

JASPARD Maryse et *al.*, « Nommer et compter les violences envers les femmes : première enquête nationale en France », in *Population et sociétés*, 2001/1 (n°364), p. 1-4.

LIEBER Marylène, « Qui dénonce le harcèlement de rue ? Un essai intersectionnel de géographie morale ». In E. Lépinard, M. Roca i Escoda, & F. Fassa, *L'intersectionnalité : Enjeux théoriques et politiques*, Éditions La Dispute, 2016.

LIPOVETSKY Gilles, « L'effet harcèlement sexuel : l'avenir de la séduction », in *Le Débat*, 2018/3 (n° 200), p. 45-62.

KELLY Liz, "The continuum of sexual violence", in HANMER Jalna, MAYNARD Mary, *Women, Violence and Social Control, Atlantic Highlands (N. J.)*, Humanities Press International, 1987.

MICHAUD Yves, *La Violence*, Paris, PUF, 1986.

MIHINDOU Maya, « En finir avec le harcèlement de rue », in *Ballast*, 2014/1 (n° 1), p. 52-63.

MORIN Thomas, JALUZOT Laurence, PICARD Sébastien, *Femmes et Hommes face à la violence*, novembre 2013, INSEE Première, n° 1473.

MUCCHIELLI Laurent, *Le Scandale des « tournantes ». Dériver médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

ROMITO Patrizia, *Un silence de mortes, La violence masculine occultée*, in *Nouvelles Questions Féministes*, 2009/1 (n° 28), p. 120-123.

RADFORD Jill, RUSSELL Diana, *Femicide. The Politics of Woman Killing*, New York, Twayne Publishers, 1992.

ZEILINGER Irène, *Non c'est Non. Petit manuel d'autodéfense à l'usage des femmes qui en ont marre de se faire emmerder sans rien dire*, Paris, La Découverte, 2008.

## FILMOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE

BESSERIE Maylis, *Épisode 3 : #stopharcèlementderue et mobilisations en ligne* [podcast], France Culture, 10/02/2016, 57 minutes.

Disponible sur : <<https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouvelles-vagues/la-rue-35-stopharcèlementderue-et-mobilisations-en-ligne>> (consulté le 30.10.20).

BOURDET Anaïs, « J'en ai marre d'être femme : le harcèlement de rue » [vidéo en ligne], TEDx Talks, 2017.

Disponible sur : <<https://www.youtube.com/watch?v=jm7bXjeqP54>> (consulté le 05.02.21).

DOR Isabelle, *Verbaliser le harcèlement de rue, la solution ?* [podcast], France Culture, 19/03/2018, 4 minutes.

Disponible sur : <<https://www.franceculture.fr/emissions/le-choix-de-la-redaction/le-choix-de-la-redaction-du-lundi-19-mars-2018>> (consulté le 14.11.20).

Francetv Slash / causes, « Les femmes ont-elles le droit de sortir dans la rue ? » [vidéo en ligne], 2020.

Disponible sur : <<https://www.youtube.com/watch?v=G4dU11A-BLQ>> (consulté le 05.02.21).

HAINAUT Florence, LEROY Myriam, *#SalePute* [documentaire], Arte, 2021, 1 heure 09 minutes.

Disponible sur : <<https://www.arte.tv/fr/videos/098404-000-A/salepute/>> (consulté le 20.06.21).

HANCOCK Claire, *Pari(s) du genre* [site web], 2015.

Disponible sur : <<https://parisdugenre.fr>> (consulté le 02.02.21).

JARRIGEON Anne, *Toute chose égale par ailleurs* [reportage], 2018, 1 heure 01 minute.

Disponible sur : <<https://vimeo.com/309867679>> (consulté le 03.02.21).

JARRIGEON Anne, « Le poids du quotidien : les femmes face à la mobilité », Forum des Vies Mobiles [site web], 2019.

Disponible sur : <<https://fr.forumviesmobiles.org/video/2019/04/23/poids-quotidien-femmes-face-mobilite-12938>> (consulté le 03.02.21).

JARRIGEON Anne, « La mobilité des femmes : une liberté contrariée ». Forum des Vies Mobiles [site web], 2019.

Disponible sur : <<https://fr.forumviesmobiles.org/video/2019/04/23/mobilite-des-femmes-liberte-contrariee-12937>> (consulté le 03.02.21).

JARRIGEON Anne, « Être une femme dans la ville, ou l'art de l'esquive », Forum des Vies Mobiles [site web], 2019.

Disponible sur : <<https://fr.forumviesmobiles.org/video/2019/06/18/etre-femme-dans-ville-ou-lart-lesquive-12987>> (consulté le 03.02.21).

PEETERS Sofie, *Femmes de la rue* [reportage], 2012, 29 minutes 07 secondes.

Disponible sur : <<https://www.dailymotion.com/video/x3fb4sp>> (consulté le 20.11.20).

TUAILLON Victoire, « Les couilles sur la table #25, Des villes viriles », invité Yves Raibaud, 39 minutes, 27 septembre 2018.

Disponible sur : <<https://www.youtube.com/watch?v=AfxFEZ0PRMs>> (consulté le 06.02.21).

## ANNEXES

### *Premier entretien*

L : Oui allo, c'est Lisa du compte L\* sur Instagram.

N : Oui, oui bonjour c'est N\*.

L : Heu, je peux te tutoyer, comme on s'est tutoyées sur Instagram ?

N : Oui oui, pas de soucis !

L : Ok super, tu vas bien ?

N : Oui et toi ?

L : Oui ça va merci. Bah écoute je vais juste me présenter en 2 minutes.

N : Oui je veux bien !

L : Donc, je suis Lisa j'ai 22 ans bientôt 23 et je suis en M1, donc master 1 Cultures et Métiers du Web. C'est en région parisienne et comme t'as pu le lire sur le compte @balancetaville, je fais un mémoire sur la libération de l'écoute et aussi de la parole des femmes sur les réseaux sociaux concernant le harcèlement de rue. Donc je te remercie beaucoup déjà, de participer, c'est super. Donc voilà pour mon travail si t'as des questions surtout n'hésites pas et puis si tu veux aussi, je te tiendrai au courant quand mon mémoire sera fini évidemment, comme tu y as participé.

N : Ouais bah ouais, je veux bien avec plaisir !

L : Pas de soucis donc je t'enverrai ça, bon, ce n'est pas tout de suite mais voilà. Est-ce que je pourrais te demander de te présenter ; juste ton âge, ta situation un petit peu « personnelle » entre guillemets dans le sens où tu vis seule ou pas, pour un petit peu contextualiser en fait, bah ta situation en tant que femme dans la société.

N : Ok. Donc bah moi j'ai 20...euh bientôt 27 ans. Donc je vis à Grenoble, j'ai toujours vécu à Grenoble ou dans les environs et j'habite avec mon copain avec qui je suis depuis longtemps. Je travaille dans le recrutement et voilà.

L : C'est très bien, c'est très bien.

N : Et en fait tu utilises après les témoignages pour avoir une partie un peu empirique c'est ça, dans ton mémoire ?

L : Oui, excuses moi, c'est vrai que je ne t'ai pas présenté ma manière de travailler. Donc dans un premier temps ce que je fais, c'est que je recueille plein de témoignages sur internet sur les réseaux sociaux de femmes qui se sont fait harceler dans la rue. Et la question que je me pose dans mon mémoire, c'est : qu'est-ce ça procure, qu'est-ce qui se libère en libérant la parole, qu'est-ce que ça fait aux femmes de témoigner sur les réseaux sociaux, voilà, d'où ces entretiens. C'est un petit peu un résumé de ma problématique.

N : Ok, d'accord je comprends. Bah c'est top en tout cas c'est bien que des personnes s'intéressent à ça, je ne sais pas quel en sera le résultat mais en tout cas, moi je suis pour qu'on continue à se battre et communiquer !

L : Ouais bah complètement, moi aussi et ma tutrice me disait, elle est vachement engagée là-dedans, et elle me disait que clairement c'était le premier mémoire qui alliait en tout cas harcèlement de rue et réseaux sociaux. Elle n'en avait jamais lu auparavant donc j'ai un petit peu la pression mais bon ça va le faire.

N : Bah oui, il y a de la matière hein.

L : Oui malheureusement... Donc toi tu as posté ton témoignage, tu as posté via ton compte perso ou via un compte qui relaie des témoignages sur les réseaux ?

N : Oui, via le compte @balancetaville qui publie en anonyme.

L : Et tu l'as fait il y a combien de temps ?

N : Je l'ai fait quand le compte a été créé, en fait je ne sais pas si tu connais ce compte et si t'as parlé avec les filles qui le gèrent...

L : Ouais j'ai discuté avec Marion.

N : En fait, j'étais en train de rechercher la date, je l'ai plus, moi je l'avais envoyé quand le compte venait d'ouvrir donc c'est le post qui est avec un fond noir qui date du 13/10/2020. C'est le numéro deux sur @balancetaville, et en fait il s'avère que moi je connais Marion et Deborah qui gèrent ce compte donc ça m'a aidée aussi à me dire que c'était anonyme et c'était des filles que je connaissais et que cela allait être traité avec respect.

L : Ouais, parce que par exemple si tu avais voulu poster sur un autre compte, t'aurais été un petit peu moins rassurée ?

N : Bah je pense que j'aurais été un petit peu moins à l'aise et puis là j'ai trouvé que le compte il arrivait à un moment où il y avait un trop plein d'agressions principalement à Grenoble, parce que c'est deux filles de Grenoble qui ont créé ça. Et en fait on venait

d'entendre le témoignage d'une fille qui s'est fait agresser sauvagement dans la rue qui avait fait un témoignage à la base sur Instagram, et en fait que beaucoup, beaucoup de filles de mon réseau ont relayé sur Instagram. Et en fait, je sais donc que Marion qui est très engagée, qui est dans le marketing qui aime bien tout ça, elle a voulu créer une page et en fait je me suis dit c'est la première fois où je me sens aussi impliquée, ça m'a beaucoup touchée en fait. Je me sens toujours impliquée par ce qui arrive aux femmes mais là ce qui m'a touchée c'est que c'est arrivé à côté de mon travail, par un chemin où je passe tous les jours en pleine journée. Et je me suis dit, bah pour une fois, j'ai envie de croire que ça va servir à quelque chose ; parce qu'on voulait faire un gros mouvement où on alertait les élus locaux à Grenoble et ça a un petit peu marché parce qu'il y a des choses qui ont été mises en place à Grenoble. Donc je sentais un petit peu plus que d'habitude entre guillemets que mon témoignage allait servir à quelque chose et puis en fait c'est vrai, je n'avais jamais eu connaissance de pages comme ça avant. Pour moi, enfin moi je voyais beaucoup de témoignages, c'était des filles qui les mettaient, même des fois des garçons, qui les mettaient sur leur compte perso. Et ça, moi je n'étais pas prête à le faire donc, là c'était le bon compromis.

L : D'accord. Et qu'est-ce qui a été mis en place à Grenoble ? Sauf si tu ne sais peut-être pas en détail.

N : Ah, je ne sais pas vraiment en détail mais en tout cas il y a des assos soit qui ont été créées soit qui ont en tout cas fait parler un peu plus d'elles. Bah, il y a eu des rassemblements de femmes à la mairie je crois, il y a eu énormément de courriers qui ont été envoyés au maire. Après le maire en personne il n'a pas fait de communication. Mais en tout cas tu vois, ma copine Marion elle me disait qu'il regardait des stories à elle, après on ne sait pas si c'est le maire lui-même qui gère son compte Instagram mais en tout cas c'était quand même, c'était quand même au moins vu par des élus grenoblois. Après, il y a eu une petite campagne sur les transports en commun ; donc c'était bien, enfin, on s'est dit « c'est bien, ça change un petit peu ». C'est à ce moment-là aussi qu'il y a eu la loi comme quoi un chauffeur de bus il devait pouvoir nous laisser descendre quand on veut, le soir. Donc c'est plein de petites choses qui ont été mises en place au même moment et qui ont du coup, fin d'année dernière, qui je pense, ont fait du bien principalement aux grenobloises parce que, qu'on se le dise, c'était surtout des témoignages de grenobloises et ça c'était pas trop trop étendu en France. Mais en tout cas ne serait-ce que pour se rendre compte qu'en fait on était pas seules, que c'est arrivé à plein de

filles ; que cette histoire d'écrire à nos copines en disant « je suis bien arrivée » ou alors rester au téléphone quand on rentre chez nous bah en fait, c'est pas rassurant de se dire qu'on le fait toutes parce que ça veut vraiment dire qu'il y a un problème mais au final on se sent un peu plus comprises quoi...

L : Ouais, ouais moins seule face à ça, je comprends.

N : Et puis par exemple, donc moi j'ai beaucoup parlé de tout ça avec mon copain. Puis je pense que aussi on a communiqué de manière plus ouverte, moi avec mes copines on en parlait tout le temps bah voilà ça fait chier, on peut pas s'habiller comme on veut, on peut pas sortir à l'heure qu'on veut, on peut pas aller dans les quartiers qu'on veut, mais ça restait dans un petit groupe et là au final, on a communiqué de manière large. Et par exemple, mon copain qui est donc un homme, qui, ça lui est arrivé un soir de rentrer avec un autre copain et de voir une fille qui venait un peu se coller à eux parce que je pense qu'elle avait un peu peur et qu'elle voulait — moi ça m'arrive des fois quand je marche dans la rue, je vois un groupe qui m'inspire je me colle un peu à eux ; et bah du coup il pouvait plus comprendre ce comportement parce qu'il avait vu tout ça et il avait compris que c'était pas que moi, c'était tout plein de filles partout.

L : Et du coup ton copain maintenant, il sait, étant donné que t'en as beaucoup parlé avec lui etc., est-ce qu'il sait un peu réagir face à ça ? Tu me dis que du coup, il a compris que cette fille était peut-être pas en détresse mais en tout cas elle était pas rassurée et c'est pour ça qu'elle se collait un petit peu à eux comment, enfin maintenant il comprend, est-ce que avant il comprenait ou pas ? Parce que moi je sais que j'en ai parlé aussi déjà avec des hommes et il y en a pour qui c'est vraiment hyper loin de leur réalité, ils comprennent pas, ils savent même pas que ça arrive vraiment...

N : Je pense que, il pensait que moi particulièrement j'étais peureuse et en fait aujourd'hui, il se rend compte que c'est le quotidien de toutes les femmes. Après, ce genre de situation où on rentre tard le soir, où il y a du monde dans la rue, bah, c'est pas trop arrivé depuis un an. Mais je pense qu'il le comprendrait mieux et il saurait voir une situation d'une fille qui est en détresse parce que voilà ; moi je lui ai expliqué ce que je pouvais faire : je marche vite, j'ai ma bombe lacrymogène dans une main, j'ai mes clés dans l'autre main, si je vois des gens surtout des femmes je vais me rapprocher. Par exemple quelque chose qu'il fait plus qu'avant, il raccompagne ; il y a ma cousine qui habite pas loin de chez nous, il va la raccompagner le

soir quand elle rentre chez elle. Ou des amis, avant quand on disait « bah je peux pas je te pose à l'entrée de Grenoble » quand on était en voiture par exemple, bah maintenant « je vais te poser en bas de chez toi ». C'est des choses, c'est des réflexes, qu'on a pris c'est malheureux parce qu'en fait on est en train de s'adapter à ce monde-là et bah ça pose bien plus de contraintes, mais au moins on s'est compris et on anticipe et on évite de se trouver face à des situations qui seraient plus graves.

L : Ouais, ouais, je comprends. J'irai voir ton témoignage parce que j'ai pas pu le lire comme je ne connaissais pas la date, mais est-ce que tu serais d'accord pour me parler du témoignage que tu as posté sur les réseaux sociaux ; si tu n'as pas envie ou si tu te sens pas à l'aise avec ça surtout il y a pas de souci moi j'irai le lire.

N : Ok, il n'y a pas de souci, je vais te l'expliquer. En fait c'était il y a bien longtemps, je pense que j'étais, je devais être au collège donc ça me fait mal au cœur de dire ça mais ça fait 10 ans, plus de 10 ans. Et en fait c'était en pleine journée je rentrais d'une après-midi en ville certainement avec mes copines et puis on attendait le tram et mes copines elles sont parties devant moi parce qu'on avait je sais plus, on avait des copains qui devaient nous chercher en scooter. Enfin bref, je me suis retrouvée toute seule à cet arrêt de tram et puis il y a un mec qui a commencé à venir me parler, enfin à me dire voilà « donnes-moi ton numéro, t'es jolie ». Et en fait bah, moi à ce moment-là j'ai même honte de me dire qu'il y a tout le monde autour de moi qui regarde ça, et je me dis pas « ils devraient intervenir ». Je me dis juste mais ce mec-là il est en train de me mettre la honte devant tout le monde et du coup il insiste, il veut mon numéro donc moi je dis « non » et puis en fait finalement il me coince dans un arrêt de tram dans un angle. Moi je suis un peu coincée puis bon c'est un mec, il est un peu grand, il est un peu fort, et moi je suis grande mais pas très forte donc je me retrouve coincée dans l'angle et en fait il m'embrasse sur tout le visage parce que moi je bouge forcément et bah voilà. Il me bloque, je peux pas bouger et donc il m'embrasse. Je suis donc là en train de subir et d'avoir de la bave partout sur le visage, vraiment en fait, ça me fait peur parce que je me dis il est agressif c'est pas du tout quelque chose, c'est pas un truc mignon ou romantique, c'est juste hyper agressif et avec beaucoup de force et donc je sais pas quoi faire. Je lui dis d'arrêter je bouge, je bouge et puis au bout d'un moment il arrête et il s'en va parce qu'il se dit « voilà c'est bon elle m'a refusé un bisou, son téléphone, mais au moins j'ai eu mon bisou et j'ai pas perdu la face devant elle ». Presque j'avais l'impression que s'il y avait pas eu de monde

autour de nous il se serait moins obligé de me faire ça parce que là il était dans une posture de refus, moi je lui disais non, je lui disais non, il avait pas du tout ce qu'il voulait sauf que tout le monde le regardait et donc il s'est dit bah « je peux pas avoir son téléphone alors j'aurai au moins un bisou » et du coup il m'a laissée là. Après, il est parti, content de son truc et moi j'étais juste, en fait sur le coup, j'étais en collègue, c'était pas la première fois que je me faisais emmerder par des mecs dans la rue... Mais à ce moment-là dans ma vie j'étais plus jeune et puis j'avais un peu plus l'impression que c'était moi le problème aussi parce que j'étais beaucoup plus grande que les autres filles de mon âge, j'étais plus formée donc je disais on sait pas l'âge que j'ai donc en fait ça porte à confusion, il pense que je suis plus âgée donc il pense que je suis potentiellement quelqu'un qui pourrait être intéressée par lui. Et vraiment j'ai mis longtemps avant de me dire « non mais les gens autour de moi ils auraient dû faire quelque chose » mais lui, il n'avait pas à faire ça quel que soit l'âge, quel que soit le fait que je refuse ou que j'accepte. Enfin voilà sur le coup j'ai eu beaucoup plus de honte que de haine que je pourrais avoir si ça m'arrivait aujourd'hui.

L : Ouais et puis forcément l'âge y fait beaucoup, la maturité l'expérience y font beaucoup, enfin tout ça, ça joue... T'as mis longtemps à en parler de ça ? Parce que tu m'as dit que tu t'étais déjà faite emmerder dans la rue et tout par des mecs, est-ce que déjà t'en avais parlé avant cette agression là ou est-ce que c'est cette agression-là qui t'as fait parler ou est-ce que t'as pas parlé du tout ?

N : Si j'en ai parlé, enfin je me rendais pas tellement compte à cette période-là au collègue que c'était vraiment un problème. Heu, moi quand j'ai rejoint mes copines, après je leur ai dit « oh la la ce mec c'est vraiment un gros porc, il m'a forcé à lui faire un bisou quoi » et en fait bah vu que c'était presque un peu normal en fait pour moi. En fait j'habite, enfin j'habitais à \*nom d'une ville\*, c'est une ville à côté de Grenoble qui est pas très, très bien réputée et en fait, bah, tu marches dans la rue, n'importe quel camion qui passe à côté de toi, il klaxonne donc moi ça m'était déjà arrivé de me faire suivre ; moi qui courrais avec un camion derrière moi qui me disait « monte, monte, monte, dépêche toi de monter dans le camion » et tout, en fait je me rendais vraiment pas compte que c'était si grave à ce moment-là. Et c'est ce qui m'a poussée aussi rapidement à me remettre en question et à me dire bon bah voilà, c'est ma faute, faut pas que je reste toute seule, faut pas que je m'habille comme ça, faut pas que j'aille à certains endroits ou à certaines heures, pendant longtemps je me suis dit que c'était normal

mais ça faisait partie aussi de la communication qu'on avait autour de nous, c'était bon bah « les filles faites attention, faut pas donner de sales idées aux mecs ». En fait, moi j'ai choisi ce témoignage là parce que pour moi c'était un des plus graves parce que ça m'avait vraiment touché quoi, m'être fait suivre dans la rue, trouver, même avant ça et je l'ai pas raconté parce que c'était bizarre en fait, pour moi de raconter cette histoire, ça me fait bizarre de le raconter à toi mais je te connais pas, on va dire que ça passe tout seul. Avant ça, ça par contre je m'en rappelle de la date exacte, c'était en cinquième et j'allais au collège le matin et en fait il y a un mec qui s'arrête en voiture pour me demander la route et moi je lui donnais la route et je voyais qu'il bougeait et en fait il était en train de se masturber, il me demandait pas du tout la route... Et en fait c'était tous ces petits trucs, ça m'est arrivé tellement de fois pendant cette période au collège que ça ne me choquait pas. Et c'est là en grandissant, je me suis dit ça m'est re-arrivé en étant plus grande, un petit peu moins parce que forcément j'ai pu le même âge et du coup je pense que j'ai moins l'air d'une proie facile, mais c'est en grandissant que je me suis dit non mais en fait c'est vraiment un problème, que je me suis plus permise de répondre parce que quand on est au collège et qu'on voit un mec qui est en train de se toucher pendant que toi tu es en train de lui expliquer comment il faut faire pour aller prendre l'autoroute, tu dis juste rien en fait, tu espères juste que ça va pas aller plus loin et que tu vas partir et tu le reverras plus jamais. Mais ça, ça m'a choqué dans mon esprit mais je veux dire dans le geste j'ai trouvé que le mec qui m'a embrassée devant tout le monde c'était encore plus parlant de ce qui pouvait se passer à Grenoble, le fait qu'il y avait tout le monde autour en fait. Là, l'autre gars qui était dans la voiture bon bah en soi, il était dérangé et ça lui donnait absolument pas d'excuse mais je ne l'ai pas ressenti de la même manière parce que je ne me suis pas sentie humiliée, devant tout le monde. Je me suis juste sentie choquée en fait par rapport à l'âge que j'avais et de rentrer le soir. Pour le coup j'en ai parlé et j'ai dit à mes parents, bah je sais c'est des trucs bizarres. J'en ai parlé petit à petit mais j'ai jamais rassemblé tout ça pour me dire il y a vraiment un gros problème. Et quand j'ai parlé de l'épisode de la voiture avec mes parents, bah forcément ils étaient pas du tout rassurés et du coup, pendant une période en fait mon père m'emmenait au collège au lieu que j'y aille à pieds alors qu'il était à 500 mètres de chez moi et le soir il sortait du boulot, il faisait le trajet en voiture à côté de moi, moi je rentrais à pieds et il faisait le trajet en voiture à 16h – 16h30 et puis après, il retournait bosser une fois que j'étais chez moi, enfermée dans la maison.

L : Ok et l'évènement du coup d'après le témoignage que t'as posté, donc l'évènement du tram, on va appeler ça comme ça ; ça t'en avais parlé à tes parents aussi ou à ton entourage proche ?

N : Non. J'en avais parlé à mes copines parce que quand je les ai rejointes ça m'a choquée, mais je n'en ai jamais parlé à mes parents parce qu'en fait je me suis dit que je n'allais plus jamais avoir le droit de sortir si je leur disais vraiment tout ce qui se passait dans la rue.

L : Ok, donc t'avais plus peur de plus pouvoir sortir...

N : Oui bah je pense mes parents m'auraient pas empêché de sortir mais ils auraient été tellement inquiets que ça aurait été encore plus contraignant pour moi que les contraintes que je m'imposais déjà c'est-à-dire bon bah se dire avec mes copines, bon bah on se laisse plus toutes seules, on rentre plus toutes seules, on essaye de se retrouver dans les transports en commun pour pas être seules dans les transports en commun. Donc c'est vrai que non, jamais je me suis jamais posée pour dire à mes parents, écoutez je vais vous faire une liste atroce de tout ce qui m'est arrivé en tant que jeune fille avec des hommes.

L : Oui, oui je comprends, je comprends parce que oui forcément les parents sont inquiets...

N : Bah, ils sont inquiets oui et puis je trouve que ça rend ça très formel, très officiel et c'est dur de se poser, enfin ouais, d'avoir une discussion sérieuse avec ses parents et de dire, voilà je ne me sens pas en sécurité, je pense que mes parents ils le ressentaient mais je ne voulais pas trop les alarmer, et que ok il va falloir agir parce qu'il y a un problème. Et puis après aussi quand on est au collège bah on se dit bah je suis capable de me défendre toute seule. On ne se rend pas compte, on se dit bah, ce n'est pas grave, au pire c'est courir, au pire c'est crier.

L : Je m'imagine que, au collège que t'avais peur quand tu sortais dans la rue, etc., avec ce qui t'étais arrivée et maintenant c'est toujours le cas ? Est-ce que tu as toujours aussi peur où est-ce que ta peur est diminuée parce que je ne sais pas, t'as pris de l'âge, t'es devenue adulte ?

N : Je pense que j'ai plus peur encore parce que je suis plus raisonnable et enfin c'est pas une question de raisonnable... C'est comme quand on est petit, quand on fait du trampoline et qu'on est petit, on n'a pas peur de faire un salto et quand on est grand on a peur de faire un salto. Bah j'ai l'impression que c'est surtout ça en fait, je me dis qu'avant je me disais oui c'est un petit truc par-ci par-là, maintenant je sors plus, je fais plus, le soir en tout cas, de trajet toute seule, quand je fais un trajet toute seule j'essaie beaucoup d'être en vélo ou en trottinette pour aller vite en fait me dire voilà enfin je peux et je passe tellement vite que les

gens ils me calculent pas, me regardent pas et puis si jamais je dois être à pieds bah j'ai mes clés dans une main et ma bombe lacrymogène dans l'autre.

L : Tu l'as tout le temps sur toi ta bombe lacrymo ?

N : Tout le temps, même en pleine journée, même quand je vais faire le marché, quand je vais chercher le pain, tout le temps dans mon sac.

L : Moi je sais que j'ai un sifflet aussi dans mon sac, je ne sais pas si ça peut, si ça peut te servir...

N : Ouais c'est vrai.

L : Des fois, si t'as pas la force de crier ou quoi, mais que t'as le réflexe quand même de prendre ton sifflet et de siffler dedans, peut-être que...

N : Ouais, bah c'est vrai.

L : Mais tu vois en te disant ça je me dis c'est fou là quand même, parce que là on est en train de faire un entretien pour mon mémoire sur le harcèlement de rue, on est toutes les deux des femmes et on en vient à parler des stratégies d'évitement qu'on met en place, je trouve ça vraiment fou, limite surréaliste.

N : Bah c'est une réflexion que je sais que Marion a eue beaucoup dans la construction de la page @balancetaville pour se dire bah voilà, faut communiquer parce qu'aujourd'hui les réseaux sociaux, c'est un super outil, il faut qu'on communique mais en fait c'est carrément déprimant quoi. Elle me disait j'en peux plus, j'en peux plus de partager des témoignages, c'est horrible, c'est anxiogène pour tout le monde ; alors elle partageait des témoignages, après elle partageait des applications pour alerter, après elle partageait l'histoire que le chauffeur de bus il avait droit de s'arrêter pour nous laisser descendre pile devant chez nous, et en fait bah, tu te dis est-ce qu'on a l'impression d'aller dans le bon sens ? Parce que finalement on communique, on se donne des solutions mais en fait cette communication elle reste entre nous, entre femmes en fait, entre victimes. Et qu'au lieu de se dire que, potentiellement les harceleurs ils pourraient regarder un jour cette page et se dire « ah ouais en fait, en fait c'est horrible pour les personnes qui le subissent, quoi ».

L : Ouais c'est une question que je me suis aussi beaucoup posée, je me demande si des fois il y a des mecs qui se rendent compte qu'ils harcèlent ou pas, tu vois, je sais pas ce qui se passe dans leurs têtes et donc je me demande vraiment s'ils se rendent compte en fait de ce qu'ils font. Il y a vraiment une frontière qui n'est pas bien perçue entre la drague et le harcèlement,

tu vois, et il y a vraiment la notion de consentement qui est au milieu et qui constitue cette frontière selon moi, mais ce n'est pas acquis.

N : Bah oui c'est la discussion que j'ai eue en fait avec tous les mecs qui parlent de ça, ils comprennent pas, ils comprennent pas cette frontière et justement moi j'avais même dit sur le blog, bah en fait la frontière c'est le consentement. Tu vois très bien, tu sais qu'on te demande pas de lire dans les pensées des gens mais quand même, entre êtres humains on comprend quelques mimiques, si la fille elle est là elle te sourit, elle rentre dans ton jeu ou si elle te regarde pas dans les yeux, si elle sort son téléphone pour faire autre chose... « Oui mais des fois vous les filles on sait pas trop vous faites exprès d'ignorer » mais ça c'est une légende. Si une fille est réellement intéressée, elle va pas faire semblant d'ignorer. Surtout qu'une fille qui se fait draguer dans les règles de l'art elle est tellement contente qu'on s'adresse à elle avec respect que, moi je vois avec mes copines on est en train boire un coup dans un bar entre le mec qui vient gentiment nous parler et qui est respectueux, il est pas accueilli de la même manière que le mec qui vient nous voir et qui nous dit « salut les filles ce soir c'est moi qui rince, il y en a une qui rentre avec moi ». On n'a pas besoin de toi pour nous payer une bouteille de vin et lui en général, il est bien gentiment renvoyé à sa table.

L : Ouais... Alors on en a parlé du coup il y a un petit moment là mais je n'ai pas eu l'occasion de rebondir là-dessus, sur la peur de répondre. Tu me disais que du coup, quand tu étais au collège tu ne savais pas trop comment répondre, à quel moment en fait tu t'es dit ok bon maintenant je vais répondre parce que j'en ai marre et puis est-ce que t'avais peur de répondre, est-ce que, comment ça s'est passé pour toi tout ça ?

N : Heu, bah ouais j'avais peur, j'avais peur de répondre de ce qui pouvait arriver, que le mec qui réagisse en face avec agressivité. À quel moment je me suis dit que je pouvais répondre ?... Bah après je répondrais pas à tout le monde, si je suis seule dans la rue et qu'il y a un groupe de mecs je répondrais pas et voilà tant pis il y a pas d'histoire à faire, dans ces cas-là on baisse la tête et on marche et personne ne me jugera pour ça. Mais bah, je pense, je sais pas en fait il y a pas tellement eu un déclic. Le fait aussi que je me mette en couple avec un garçon qui est respectueux, qui, oui c'est ça en fait, que je me rends compte que tous les mecs n'étaient pas comme ça et qu'on pouvait être traitées avec respect et que je méritais comme tout le monde d'être traitée avec respect. Puis de grandir de me rendre compte que ça n'allait pas et puis de me rendre compte de manière globale qu'il y avait un problème

d'inégalités hommes/femmes. Je trouve que, jusqu'au lycée, on est encore un peu tous traités de la même manière ; après, moi j'ai fait l'école hôtelière, à partir de là c'est le culte de l'homme qui décide et la femme qui exécute. Je pense que tout ça, ça a été un peu le début de mon élan féministe où je me suis dit « oui mais en fait ça va pas du tout », il y a plein de choses : pourquoi parce que moi je suis une femme je vais faire le dressage de l'assiette et lui c'est un homme il va faire la cuisson de la viande et des trucs vachement plus intéressants, vachement plus techniques. Donc à partir de mon entrée un peu dans le monde du travail en fait ; après donc, je suis pas restée dans l'hôtellerie mais après quand j'ai continué mes études et à évoluer dans ma carrière je me suis rendue compte que le décalage n'était pas que sur la partie harcèlement de rue, harceleurs/harcelés ; il était vraiment sur le rapport de force qu'il y a entre les hommes et les femmes de manière globale et j'avais plus envie de subir ça. Et puis je pense aussi qu'au collège j'ai vécu des trucs pas top, mais on est dans un âge où, alors, pas quand un mec se masturbe en vous regardant ou quand on se fait agresser dans un arrêt de tram, mais un âge où quand un mec qui passe dans une voiture et qui siffle ou qui dit « ah t'es trop belle, machin » bah, en fait au début mais je le reconnais, au début on se dit « ah ouais je suis jolie ». En fait quand on est jeunes et puis après on se rend compte que non, c'est pas du tout un compliment, faut pas le prendre comme un compliment et ça c'est en grandissant aussi que je me suis rendue compte que c'était pas du tout flatteur et que je pouvais pas considérer ça comme un acte respectueux de la part d'un homme. Mais je saurais pas dire vraiment quand est-ce que j'ai eu un déclic pour me dire bon bah là ça craint. Ça a été vraiment un enchaînement de choses et de situations, bah, le fait de partir, de plus habiter chez ses parents aussi on comprend plus l'insécurité parce qu'on se dit si je ne rentre pas ce soir, si ça se trouve, personne ne va s'en rendre compte.

L : Ouais, et ça, ça t'as fait peur ? C'est quelque chose qui est encore d'actualité, peut-être comme tu vis avec ton copain.

N : Et bah, quand il n'est pas là et que moi je dois rentrer chez moi je sais qu'il y a tout le temps quelqu'un soit ma famille soit les copines ou la personne avec qui j'ai passé la soirée, qui attend mes messages pour savoir si je suis bien rentrée, toujours.

L : Ouais, et maintenant, est-ce que t'as toujours peur de répondre, ça dépend des situations forcément, en fait, c'est ça, si je comprends bien ?

N : Oui, oui voilà ça dépend des situations, il y a des situations où clairement je me suis fait plaisir à répondre parce que je sentais qu'il y avait pas de danger, quand c'était des mecs qui étaient un peu plus jeunes ou quand il y en a qu'un dans le lot qui fait un peu le kéké et que, on sait que si on l'envoie chier, il va avoir la honte devant ses potes qu'il va rien dire, donc dans certaines situations j'avoue je me suis vraiment fait plaisir à remballer des mecs. Même cet été avec des copines on s'est faites emmerder en vacances par des mecs qui auraient pu avoir l'âge de mon père, en fait mais là pour le coup ça m'a tellement révoltée que là, je me suis dit « bon c'est des pères de famille, ça se voit ils sont en vacances entre eux, ils voient une bande de filles de 25/30 ans qui passent devant eux et ils ont envie de faire les malins les uns devant les autres, je sens que je crains rien donc je me permets de leur rappeler qu'ils ont certainement des filles et qu'ils aimeraient pas que quelqu'un les traitent comme ça ». C'était vraiment par rapport à la situation et puis je me permets de répondre quand je ne suis pas seule aussi ou quand c'est pas la nuit mais en fait, juste, je sais que je peux pas compter sur des gens que je connais pas dans la rue pour me défendre, je le ferai que si je suis avec des amis ou ma famille ou mon mec.

L : Ouais, et pour toi il y a une vraie différence, donc parce que tu me dis ouais quand ce n'est pas la nuit, pour toi la nuit elle est beaucoup plus synonyme de danger ?

N : Anxiogène.

L : Ouais, anxiogène.

N : Ah, oui, oui complètement. Bah il y a moins de monde, c'est une atmosphère on sait que voilà il fait sombre, on peut moins être visible donc pour moi la nuit c'est vraiment, c'est vraiment beaucoup plus anxiogène par rapport au fait qu'il y a moins de monde et parce que aussi les histoires qu'on entend ça se passe la nuit donc on s'identifie.

L : Ouais complètement non je comprends à 100% j'ai les mêmes insécurités et ouais c'est fou. Et en postant ton témoignage sur les réseaux, qu'est-ce que ça t'a apporté personnellement ? Si t'as envie que je précise ma question, dis-le-moi.

N : Bah, je pense que je comprends ta question et si je réponds à côté tu me dis. Ce que ça m'a apporté personnellement bah, déjà de l'écrire en fait, de me poser et de prendre conscience enfin, c'était quelque chose que j'avais un peu effacé de ma mémoire et là, je me suis vraiment posée et je l'ai réécrit et un sentiment peut-être de fierté, et de me dire bon bah, ça y est. En fait, je dénonce quelque chose qui m'a pas plu et pas simplement comme ça à des

copines et puis après on en parle plus ; donc, c'est sûr le moment où l'on se pose, on réfléchit et tout, bah, ça fait un peu chier, on se dit oh la la c'est pas sympa de reparler de tout ça mais après ouais, j'étais quand même contente de participer à ça, de me dire bah voilà moi aussi je dis stop. En fait je pense qu'il y a des copines, celles qui se souvenaient de l'histoire, elles m'ont reconnue et m'ont soutenue. Marion qui connaissait pas cette histoire, bah forcément quand j'ai envoyé mon témoignage, elle savait que c'était moi donc on en a discuté et puis ça a ouvert au dialogue, comme c'est en train d'ouvrir au dialogue avec toi. Marion elle m'a dit « je savais pas », je lui ai dit bah « en fait Marion, c'était un peu régulier quand j'étais plus jeune », et du coup j'en ai parlé avec elle, et en fait, comme ça fait longtemps, bah, ça fait pas forcément ressortir de la haine ou de la tristesse, ça me donne juste l'impression que je me décharge d'un truc et que re-raconter l'histoire en disant bah, je décide que je ne suis plus une victime, j'aurais pas dû me sentir en victime à ce moment-là, j'aurais pas dû me sentir honteuse. Et puis il y a un mouvement, je ne sais même pas s'il y a eu des commentaires sur mon post mais en tout cas quand Marion elle l'a lu bah voilà, beaucoup de soutien « t'as été forte, t'as été courageuse » et en fait même si on peut dire ça à tout le monde quoi, ça fait quand même du bien de l'entendre.

L : Ouais, et du coup il y a eu beaucoup de soutien, est-ce que tes copines, celles qui savaient l'histoire, est-ce qu'elles t'ont soutenues, toutes ?

N : Bah, il y en avait qui ne se souvenaient plus mais oui à celles à qui j'ai dit, qui ont dit « ah oui il y a un truc et tout ça s'est passé à \*nom de la ville\* ce n'est pas toi ? ». Bah, si c'est moi... Ouais si elles m'ont soutenues, il n'y a personne qui dit « bah non mais c'est ridicule, t'aurais dû le garder pour toi, bah non ». Tout le monde m'a soutenu, mon copain il savait que j'avais fait ça il m'a soutenu aussi ; je ne l'ai pas fait pour avoir du soutien, en fait je l'ai fait parce que je me disais que moi aussi j'avais envie de participer à ce mouvement et de me placer en position d'actrice dans cette lutte et pas de quelqu'un qui est en train de subir, quoi.

L : Ok, c'est hyper intéressant ce que tu me dis là, tu ne le faisais pas pour avoir du soutien ou alors de l'empathie ou quoique ce soit, c'était vraiment pour te placer en tant qu'actrice, de dire ok moi aussi j'ai vécu ça, moi aussi maintenant je veux dire stop et tu participes un peu à tout ça, à cette libération de la parole.

N : Ouais, c'est ça !

L : Ok, et ta famille, elle est au courant, par exemple, que t'as posté ce témoignage sur les réseaux ?

N : Non, non, non. Ma famille, elle est au courant qu'il y a cette page qui s'est créée parce que quand il y a eu le premier témoignage de la fille, là bah j'en ai parlé car ça m'a un peu bouleversé donc je leur ai dit qu'il y avait un truc qui se créait mais bon après, moi mes parents ils sont pas du tout réseaux sociaux, ils ne comprennent même pas. Quand je leur dis un truc comme ça ils me disent « mais ça sert à quoi ? », donc je n'attends pas que eux ils soient hyper engagés dans un projet comme ça. Je pense que c'est générationnel, je pense que ça leur parle pas du tout.

L : Oui, oui, je pense que t'as raison c'est générationnel. Et est-ce que tu t'attendais à quelque chose en témoignant, est-ce que déjà tu t'attendais à ce que t'as ressenti ; de la fierté comme tu me disais, ou est-ce que tu t'attendais juste à rien, tu t'es dit je témoigne juste pour bah, être actrice et puis voilà ou est-ce que t'attendais vraiment des réactions, enfin, des sentiments ?

N : Non je m'attendais à rien en fait, je me suis dit je vais le faire parce que ce mouvement j'ai envie de le suivre et j'ai envie de l'aider à se développer pour ce que justement, ce que je te disais au début, pour que ça arrive aux oreilles des élus locaux pour que des choses se fassent ; mais non, je ne m'attendais pas à renvoyer mon message ou après, que mon mec il voit mon message sur les réseaux sociaux, qu'il vienne me voir et me dise c'est bien ce que t'as fait, c'est courageux, non, j'avais vraiment pas d'attente.

L : D'accord, ok, et après ton témoignage, le compte @balancetaville il est encore un peu petit je crois, ce n'est pas comme, je ne sais pas si tu connais le compte @disbonjoursalepute ?

N : Si, ouais, bah c'était un peu l'inspiration je pense de Marion.

L : Oui et c'est cool aussi qu'il y ait plusieurs comptes, qu'il n'y ait pas qu'un seul compte qui dénonce ce harcèlement de rue donc moi je trouve ça super. Mais tout ça pour dire que @balancetaville n'a pas l'ampleur de, par exemple, des comptes comme @disbonjoursalepute etc., est-ce que tu as pu subir du harcèlement en ligne ou du sexisme en ligne suite à ton témoignage ou pas ?

N : Je n'ai pas entendu, ça a coupé un moment, est-ce que j'aurais pu subir c'est ça ?

L : Oui subir du harcèlement en ligne, excuses-moi tu m'entends bien ?

N : Ouais, ouais c'est bon.

L : Ou du sexisme en ligne voilà , suite à ton témoignage.

N : Est-ce que je craignais ça ?

L : Alors déjà oui, est-ce que tu le craignais et est-ce que tu l'as subi ?

N : Non, enfin sur @balancetaville, pour le coup, comme tu dis c'est un petit compte mais il y a vraiment que des messages de paix et de solidarité dessus mais effectivement j'ai déjà vu des commentaires sur @disbonjoursalepute c'est ça ?

L : Oui oui.

N : J'ai déjà vu des commentaires ou même sur @payetashnek, mais je pense que j'aurais peut-être réfléchi à deux fois si j'avais eu à poster sur un compte avec plus d'ampleur de crainte à ce qu'on me réponde mal en fait et que ça me fasse remettre en question. Là je savais que je faisais mon truc, après j'en entendais plus parler, j'avais participé, j'avais fait ma part, ça m'avait apporté ce que ça pouvait m'apporter, mais qu'il n'y allait pas y avoir de grandes conséquences, ça allait pas faire le buzz, j'allais pas avoir des gens qui m'insultent comme il peut y avoir effectivement sur des pages qui ont plus d'ampleur, où t'as des antiféministes qui passent leurs journées à cracher sur les victimes.

L : Ouais, ok, donc t'avais pas de crainte à ce niveau-là quoi.

N : Non vraiment je n'y ai pas du tout pensé. Mais j'y aurais pensé si j'avais été sur une autre page c'est sûr que j'aurais réfléchi à deux fois.

L : Ouais et dans ce cas-là, peut-être que tu n'aurais pas posté ton témoignage ?

N : Oui c'est possible. Ou alors j'aurais réfléchi vraiment, enfin là spontanément ce que j'en pense c'est que j'imagine que j'aurais réfléchi à la manière d'écrire mon témoignage pour m'assurer que je ne puisse pas passer pour la fille qui a « cherché » entre guillemets, je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire...

L : Je vois complètement ce que tu veux dire.

N : J'aurais beaucoup réfléchi à ce que ça ne me retombe pas dessus en fait.

L : Ok, ouais, parce que tu es consciente qu'il y a potentiellement des gens qui sont sur ces comptes et qui disent bah « non, tu l'as cherché tu n'es qu'une aguicheuse, une allumeuse ».

N : Ouais, c'est ça parce qu'en fait, je te donne un exemple ça sort du contexte mais c'est sur les réseaux sociaux aussi. Il y a deux jours, donc moi j'habite à Grenoble en plein centre-ville et il y a des vélos partout, c'est une ville très écolo. Il y a 2 jours une fille elle s'est faite rouler dessus par un poids lourd, elle est morte en plein centre-ville et en fait par curiosité, je suis allée voir les commentaires de l'article qui disait que voilà bon bah l'accident qui a eu lieu ce

matin à telle heure, malheureusement la cycliste est décédée. Et en fait, il y a quasiment un commentaire sur deux qui dit que « non mais elle était certainement pas sur la piste cyclable, de toute façon les vélos à Grenoble ils font chier, elle n'avait qu'à pas rouler à côté d'un poids lourd, elle sait très bien qu'elle est dans l'angle mort »... Enfin des trucs... et on parle pas d'une fille qui a été agressée dans la rue, on parle d'une personne qui est morte, où il y a certainement sa famille qui va voir les commentaires et qui va voir des gens qui sont en train de dire, il y avait des commentaires c'était juste écrit « bien fait ».

L : C'est très, très violent...

N : Et en fait, enfin du coup, toi t'analyses bien les réseaux sociaux et tout, mais moi je me dis les gens ils écrivent avec leurs propres noms et ils ont aucune crainte et c'est la même chose sur @payetashnek ou @disbonjoursalepute, les gens n'ont aucune crainte, mais tu te rends compte à quel point ton discours il est violent. Il y a une personne en face de toi c'est une victime ; qu'elle ait été, qu'on l'ait juste sifflé dans la rue ou qu'elle ait été écrasée par un camion, le problème il est le même, il y a une victime. Il y a des gens qui sont malheureux et en fait tu peux pas te permettre toi, que tu connaisses l'histoire ou que tu connaisses pas l'histoire, même si elle était pas sur la piste cyclable elle est morte...

L : Ouais, c'est clair, mais, vas-y pardon.

N : Non, non, vas-y.

L : Je trouve vraiment, il y a un truc sur les réseaux sociaux où les gens se permettent tout en fait, sous prétexte qu'ils sont derrière un écran, vraiment ils se permettent tout et comme tu disais peu importe que ce soit un compte anonyme ou pas anonyme, un faux compte avec pas forcément leur vrai nom etc. ou alors que ce soit leur vrai nom, les gens s'en fichent complètement et ils se permettent tout et ils donnent des avis sur des choses auxquelles on leur a même pas demandé. Juste, je trouve ça dingue moi, vraiment ; parce que quand il y a un mec qui vient et qui commence à dire sur un post de harcèlement de rue « mais la nana elle a fait ci, elle a fait ça et tout », c'est vraiment aberrant.

N : Et puis sans aucune gêne de se dire que, en fait ils ont, enfin, moi je dis que j'ai peur des conséquences de poster un témoignage anonyme et t'as des gens qui mettent avec leur nom à l'écrit, enfin, c'est les conséquences derrière elles pourraient être, je sais pas... Son employeur, il voit qu'il a commenté un truc en disant « vous c'est bien fait pour vous les femmes, vous n'avez qu'à pas mettre des jupes », ces gens-là ils doivent connaître personne

pour avoir aucune crainte que, qu'on les reconnaissent et qu'on se dise « oh lala mais c'est débile ».

L : C'est clair, encore une fois, enfin, là, ça fait partie un peu de la charge mentale en vrai, de se dire, ok, est-ce que je poste mon témoignage ou pas, parce que j'ai peur des conséquences.

N : Ouais c'est sûr.

L : Ouais c'est assez dingue. Ok, bon bah, je pense que moi j'ai fait le tour de mes questions ; je relis juste, j'avais une trame un peu d'entretien mais ouais non je crois que je t'ai tout posé. Si toi tu veux parler d'un truc aussi par rapport au harcèlement, etc., n'hésite pas si tu as des questions.

N : Ouais, non, non pas forcément, après j'ai pensé à un truc tout à l'heure, peut-être que ça pourrait t'aider mais c'est pas harcèlement de rue, c'est vraiment propre aux réseaux sociaux. Moi je fais partie d'un groupe de danseuses et donc forcément on a des réseaux sociaux et j'y ai pensé parce qu'on se disait c'est fou le nombre de mecs qui vont envoyer des messages, au-delà du message insultant qu'on peut avoir sous un post de témoignage. On reçoit donc sur notre page une quantité de messages de mecs qui nous disent des trucs salasses ou des mecs qui nous envoient des photos d'eux à poil, et encore, je fais partie d'un groupe, on danse dans toute la France, mais quand même on est un truc local, on n'est pas miss France. Comment sur les réseaux sociaux les gens ils peuvent envoyer des messages privés, à un moment ils se disent bon bah ok, c'est pas dans les commentaires, c'est pas public mais quand même j'accepte, je prends le risque de passer pour un gros porc devant donc miss France parce que je sais que Vaimalama Chaves elle avait fait un article là-dessus en disant, en parlant de tous les messages dégueulasses qu'elle reçoit. Et en fait, voilà, c'est juste un exemple en plus pour dire que certains se gênent vraiment pas de nous écrire avec leur nom, c'est dégueulasse.

L : Mais en fait si tu veux pour mon mémoire, ce que tu me dis est complètement en rapport en fait, tu pensais que c'était un peu à côté mais pas du tout, j'étudie aussi en fait le sexisme en ligne sur les réseaux parce que, en fait il n'y a aucune étude pour l'instant qui a été faite comme je te le disais sur le harcèlement de rue et les réseaux sociaux, et donc du coup pour mener mon enquête et approfondir mes lectures et tout, pour ma bibliographie je suis obligée en fait de lire des ouvrages sur le sexisme en ligne notamment dans le monde du jeu vidéo par exemple. Il y a un gars de ma classe qui fait son mémoire sur le sexisme dans le monde du jeu vidéo, je pourrais pas t'en dire plus parce que je connais pas trop le monde du jeu vidéo mais

c'est très très intéressant son mémoire et du coup on s'échange un petit peu des références bibliographiques, tu vois, mais en tout cas, ce que tu me dis j'allais dire c'est intéressant, non parce que c'est pas cool du tout de recevoir de genre de trucs, mais c'est intéressant en tout cas en termes de travail de recherche et ça m'étonne même pas. C'est malheureux à dire vraiment encore une fois ça m'étonne pas mais tu sais que ça peut être sanctionné par la loi je crois maintenant les dickpic et tout. Après encore une fois c'est du temps et en plus quand tu vas, selon les commissariats dans lesquels tu vas et tout...

N : On te rit au nez !

L : Voilà c'est ça, j'allais dire une fois sur deux mais bon peut-être pas, je n'en sais rien, je n'y suis jamais allée.

N : Ouais je ne sais pas.

L : J'imagine qu'il y a des femmes qui ressortent de là et qui se sentent humiliées, je pense d'avoir voulu, bah voilà, faire quelque chose et finalement on leur a dit non.

N : Et puis en fait, nous, du coup on se protège aussi parce qu'on n'a pas envie de faire un scandale donc il y a un mec qui vient de nous écrire, j'en sais rien, il vient de nous envoyer une photo de sa *teub* et nous dire « les filles qui me la mange » par exemple sur notre page qui est professionnelle, ils ont aucune limite. Ça participe tellement à dédramatiser le fait qu'on nous manque de respect que, tu vois, par exemple ouvertement on a dansé, donc on danse pour des évènements sportifs donc là ça sera un tout autre sujet le sexisme dans le sport je pense que là ça mérite un autre mémoire. Mais on danse pour des évènements sportifs principalement en France et c'est principalement des évènements masculins parce que c'est des évènements qui ont plus de visibilité, le plus de budgets, le plus de sponsors, enfin, on le voit très bien de toute façon dans le sport et en fait, ça nous arrive hyper régulièrement que la communication soit faite mais par une page officielle, par la fédération française de hockey sur glace qui va dire, qui va filmer les joueurs de hockey en train de s'échauffer, qui sont voilà des vrais hommes qui s'échauffent, qui font du vrai sport dans une vraie salle de sport. Et puis nous, nous filmer à notre insu en train de se coiffer et de se maquiller parce qu'on fait quand même du spectacle et que ça fait partie du show de se préparer, de se faire jolie, nous filmer à notre insu en train de se préparer et mettre juste derrière les hommes qui s'échauffent et nous en train de passer pour des cruches parce qu'on est en train de se faire des boucles dans les cheveux quoi. Et ça c'est scandaleux, et en fait quand on voit ça on a envie de commenter en

public avec le nom de notre page et dire « mais non mais pour qui vous vous prenez » et tout, mais en fait non tu fais juste, t'écris, t'envoie juste un message privé au community manager et lui dire « désolé, est-ce tu te rends compte que ça nous manque un petit peu de respect ce que t'as fait ? »... « Ah bah oui si vous voulez que je l'enlève, je l'enlève », et voilà.

L : Et il l'a enlevé par exemple ?

N : Pour ce coup là il l'a enlevé après. Il y a eu d'autres fois, on a même pas eu, on s'est retrouvées... notre image est publique, on a un site internet, on a des réseaux sociaux, on accepte que notre image elle soit utilisée mais quand c'est un évènement national pour lequel nous on prend du temps, on traverse le France, on va danser tout un week-end et puis on estime qu'on est professionnelles au même titre que ceux qui vont jouer le match, bah finalement parce qu'on est des femmes on a pas mérité le même respect et ça ne choque personne, vraiment ; quand on s'est retrouvées là avec notre vidéo où on est en train de se préparer il y a pas eu un seul commentaire de quelqu'un qui disait « on dirait qu'elles sont pas au courant qu'on les filment, est-ce que vous avez vraiment demandé leur avis ? », personne. Tout le monde commente en disant « ah oui, oui ça doit être très fatigant leur sport », des trucs bah irrespectueux et donc du coup, bah en fait, je pense que les réseaux sociaux de manière globale ça augmente un peu le pouvoir de tout le monde et d'impunité et de se dire bon bah ce n'est pas grave, on rigole, c'est des blagues, donc voilà.

L : Ouais, passer ça sous le coup de la blague, quoi, en plus...

N : C'est ça enfin voilà c'était ma dernière idée sur la partie réseaux sociaux.

L : Non, mais je pense que ça va m'apporter quand même des trucs cette petite partie même sur le sport etc. C'est vrai que bah je n'y avais pas pensé, je ne sais pas à quel point ça peut rentrer dans mon travail de recherche mais c'est très gentil à toi de m'avoir fait part de cette anecdote.

N : Pas de souci, et bah merci en tous cas !

L : Merci beaucoup à toi !

N : Bon courage pour ton travail.

L : Merci beaucoup, je t'enverrai quand il sera terminé.

N : C'est gentil !

L : Évidemment, je ne t'ai pas précisé, je suis désolée, au début de l'appel j'ai enregistré notre appel mais je ne le diffuserai pas, c'est juste pour moi le retranscrire.

N : Oui, j'ai fait ça aussi en master, je vois très bien.

L : Donc, voilà mais en tout cas voilà, dans mon mémoire je tiens juste à te préciser que tout sera anonyme etc.

N : Ok, merci, c'est ce que j'allais te demander.

L : Ouais, je changerai ton prénom juste ton âge par contre je vais devoir le garder.

N : Pas de soucis. Bah merci pour ces précisions et bon courage.

L : Merci beaucoup et puis n'hésite pas si tu as une question ou quoi à me poser par rapport à notre entretien etc., je suis toujours disponible soit bah maintenant tu as mon numéro de téléphone soit sur Instagram enfin voilà, n'hésite pas.

N : Ok très bien c'est noté, merci !

L : Merci beaucoup à toi d'avoir pris le temps !

N : C'est normal ! Bon week-end !

L : Oui, toi aussi ! Au revoir.

## *Deuxième entretien*

L : Oui allô ?

M : Oui.

L : Bonjour, c'est Lisa et toi, c'est M\*, c'est ça ?

M : Oui.

L : Tu vas bien ?

M : Oui, ça va merci.

L : Alors, juste pour te prévenir j'enregistre notre appel, est-ce que cela te dérange ?

M : Non.

L : En fait, j'enregistre l'entretien c'est pour après le retranscrire pour mon mémoire et puis surtout, je ne peux pas tout noter.

M : Ça marche, pas de souci !

L : Je vais me présenter avant de commencer, donc, du coup, je suis Lisa, moi j'ai 22 ans, je suis en Master 1 Cultures et Métiers du Web et mon sujet de mémoire c'est sur la libération de la parole et de l'écoute des femmes sur les réseaux sociaux concernant le harcèlement de rue, pourquoi les femmes témoignent, pourquoi elles rendent public leurs témoignages et qu'est-ce que ça leur apporte à elles. Est-ce que tu peux te présenter ? Quel âge as-tu ?

M : J'ai 15 ans du coup je suis en seconde.

L : Ok, ça se passe bien, t'aimes bien l'école ?

M : Euh, ce n'est pas que je n'aime pas, après, en ce moment j'y vais plus parce que je suis plus en état psychologique d'y aller, enfin, c'est ma pédopsychiatre qui me l'a dit mais heu sinon de base j'aime bien.

L : Et, est-ce que tous les problèmes que, enfin par rapport à nos échanges écrits là qu'on a eu, par rapport à ton hospitalisation (surtout si t'as pas envie de me répondre tu me dis hein, n'hésite surtout pas s'il y a des sujets que t'as pas envie d'aborder), mais est-ce que ton hospitalisation c'est par rapport à ton témoignage, à ce que tu as pu vivre ou par rapport à d'autres choses qui n'ont rien à voir ?

M : Heu, oui, non bah c'est par rapport à d'autres choses parce que je vais mal psychologiquement en général.

L : Et, tu es sûre que l'entretien, ça va, tu te sens de le faire, tu te sens de discuter avec moi et tout ?

M : Oui oui c'est bon.

L : Bon, déjà la première question que j'aimerais te poser, ton témoignage c'était il y a combien de temps ?

M : Heu, alors j'étais en 6<sup>ème</sup> et donc c'était en 2016, donc il y a 5 ans.

L : Et t'en as parlé avec tes parents de tout ça ?

M : Jamais.

L : Ok donc ils sont pas du tout au courant. Pourquoi, tu ne te sens pas de leur dire ?

M : Bah j'ai déjà beaucoup de sentiments, de sentiments de honte et je pense, en fait j'ai jamais été très proche de mes parents déjà. Et je me dis maintenant que le temps a passé c'est pas comme trop tard mais je pense ça aurait été mieux de leur dire sur le coup, j'ai pas énormément de souvenirs, enfin de la psy, de la personne non j'ai pas de preuves et je pense pas que le dire maintenant ça aura vraiment une utilité surtout que je connais leur réaction et je pense pas que ce sera la réaction que j'attendrai, je pense pas que ce sera du soutien ; je pense que ça me fera plus de mal qu'autre chose.

L : D'accord, bah après c'est toi qui le sens mais en tout cas moi je tiens à te dire que tu n'as pas à avoir honte, surtout pas ; je ne sais pas, est-ce que tu en as parlé avec d'autres personnes ou pas de ce que tu as vécu ?

M : Non, personne.

L : Tu es suivi, du coup, psychologiquement c'est ça ?

M : Oui.

L : Même à ta psy ou ton psy tu en as pas parlé ?

M : Non c'est prévu mais c'est compliqué.

L : En tout cas si t'as pas eu l'occasion d'en parler avec des gens peut-être que personne n'a eu l'occasion de te dire que tu n'avais pas à avoir honte et moi je te le dis, tu n'as pas à avoir honte. Tu n'es pas responsable de ce qui s'est passé ; ça c'est très, très important que tu le saches, voilà ça, c'est, c'est absolument primordial. Je sais, que c'est compliqué. Tes sentiments sont tout à fait légitimes dans le sens où c'est normal que tu ressentis ça parce que tu le ressens et ça il faut pas le nier, il faut jamais nier les émotions qu'on ressent etc. Mais en tout cas il faut que tu saches que voilà, tu es vraiment pas du tout responsable, que tu n'as pas

à avoir honte et que c'est jamais trop tard pour parler donc après c'est toi si tu te sens pas de parler avec tes parents et bah, c'est toi qui le sens aussi comme ça donc si tu n'as pas envie d'en parler avec eux, n'en parle pas. C'est toujours important d'en parler, c'est toujours utile d'en parler même si les faits remontent à plusieurs années surtout ne te dis pas ça sert à rien, ça sert toujours et donc même si par exemple avec, avec ta psy ou ton psy tu voudrais en parler, c'est toujours important de parler de ce qu'on a vécu etc., des fois, ça explique aussi d'autres choses après que tu vis peut-être en ce moment du coup peut-être que il y a des liens avec ce que tu as vécu, avec ton agression, tu vois ?

M : D'accord, ouais, ouais, je me pose des questions, aussi mais ouais.

L : C'est très important d'en parler mais bon je comprends aussi que des fois ce n'est pas toujours les bons moments, qu'il faut aussi se sentir en confiance avec les personnes avec qui on va en parler, donc, je sais que ce n'est pas évident mais en tout cas tu n'as pas à avoir honte et tu n'es pas responsable et ça c'est très très important.

M : Oui.

L : Est-ce que je peux te demander pourquoi tu as décidé de témoigner sur les réseaux sociaux, pourquoi t'as décidé de te dire, ok moi aussi je vais poster mon témoignage anonymement sur ce compte ?

M : Heu, j'avais besoin d'en parler, enfin, j'ai toujours besoin d'en parler d'ailleurs, et sauf que bah, en parler à ma psy, c'était impossible mais j'avais besoin de le poser quelque part de me dire, bah, là je l'ai raconté et le fait que ce soit anonyme et que ce soit derrière un écran que je sais pas les personnes qui vont le lire, quand ils vont le lire, les personnes qui gèrent ce compte, bah en fait, ça m'a rassuré dans le sens où je me suis dit bah au pire tu les connais pas, enfin, c'est plus la barrière de l'écran en fait. Et en fait, je pensais que ça allait me faire du bien en me disant « tu l'as posé quelque part » ; après ça m'a sûrement fait du bien mais j'attendais dans le sens où ça m'a quand même remémoré tout en tête et c'est pas forcément agréable mais ouais, j'avais besoin de le dire, de le poser quelque part et quand j'ai vu ce compte, bah je me suis dit c'est l'occasion et c'était aussi une épreuve de me dire pour moi que t'es capable de revenir dessus même si t'en as jamais parlé, t'es capable et, voilà.

L : Moi je suis très fière de toi en tout cas parce que peut-être que personne ne sait que t'as posté, à part les gens du compte forcément mais c'est un super pas que t'as fait parce que

j'imagine que du coup, comme t'en parlais à personne, t'avais besoin d'en parler et t'as trouvé ce moyen là en fait, par les réseaux sociaux, c'est ça ?

M : Ouais.

L : Et t'avais envie de poser ça sur les réseaux et qu'est-ce que ça t'a procuré comme sensation, comme émotion, est-ce que ça t'as fait du bien, est-ce qu'au contraire pas du tout, qu'est que t'as ressenti ?

M : Au début, ça m'a fait peur, enfin, le jour où elle l'a publié parce que, ça m'a fait peur. Mais après je me suis rappelée que bah ça avait été anonyme, voilà, après ça m'a fait du bien aussi de me dire, bah j'ai réussi quand même à raconter même si c'est par écrit, enfin, et je pensais pas être capable. Après ça m'a fait un peu de mal aussi dans le sens moi où j'ai eu beaucoup de flashbacks, j'ai beaucoup pensé après plusieurs jours après avoir témoigné mais ça m'a surtout fait du bien, ouais. Je n'ai pas confiance en moi donc là, de voir que j'ai été capable, euh ouais, ça m'a fait beaucoup de bien.

L : Qu'est ce qui t'as fait du bien en fait exactement, est-ce que c'est le fait de dire ok, j'ai vécu ça, ça a été traumatisant pour moi, j'ai beaucoup souffert mais je peux en parler et c'est ça qui t'as fait du bien ?

M : Ouais, c'est ça.

L : D'accord, et est-ce que tu t'attendais à quelque chose par le compte, la personne qui gère le compte ou même par rapport aux commentaires etc., est-ce que t'attendais quelque chose en particulier avec ton témoignage ou pas du tout ?

M : Non, non pas du tout. Je savais ça m'intriguait beaucoup d'ailleurs de voir les commentaires, ça m'a fait bizarre le fait qu'il y ait autant de likes et de me dire si mon témoignage il a autant de likes... et après c'est pareil, j'ai vu les commentaires ça m'a fait beaucoup de bien parce que je ne pensais pas que j'allais avoir autant de commentaires de soutien, etc. etc.

L : Ouais, ça t'as fait du bien.

M : Ouais.

L : Et du coup, t'as discuté un petit peu avec Marion, du coup, la fille qui tient le compte ?

M : On a parlé quelques fois après pas plus que ça et du coup, j'ai eu une personne qui s'appelle L\* qui a mis un commentaire sur le post et depuis on parle régulièrement, elle habite

à côté de chez moi donc on s'est rencontrées et on parle régulièrement et, enfin ouais ça fait du bien.

L : D'accord et donc, en fait, vous ne vous connaissiez pas avant et c'est grâce à ton témoignage que vous vous êtes rencontrées, c'est ça ?

M : Ouais.

L : Ok, ok bah c'est super et elle t'aide, enfin, est-ce que maintenant vous, enfin vous êtes amies ou ce n'est pas encore à ce stade ?

M : C'est pas encore à ce stade, après là c'est prévu que je la rencontre bientôt, on s'est pas encore rencontrées, après, bah, on a pas le même âge, elle est plus âgée enfin elle, je sais pas elle doit avoir entre, bah un peu comme toi, 22 ans un truc comme ça. Mais je sais qu'elle m'a proposée beaucoup de choses notamment des cours de self-défense où elle, elle y va, elle m'a dit bah imaginons tu peux en parler à tes parents et s'ils sont d'accord, bah, moi je peux t'y emmener comme je fais le trajet tous les jours, enfin pour moi, prendre une personne en plus ça change rien pour moi etc.

L : D'accord.

M : Donc ouais c'est prévu mais ça s'est pas encore fait.

L : D'accord, c'est chouette aussi de savoir que les réseaux ça peut permettre ça aussi ce genre de rencontres. Et qu'est-ce qui t'as décidé à témoigner, pourquoi tu t'es dit ok maintenant je vais témoigner, je vais rendre mon témoignage public sur ce compte, c'est quoi qui t'as poussé vraiment à écrire ce post ?

M : Alors, il faut savoir que j'ai enfin, quand c'est arrivé, bah j'étais très mal mais en fait, je me suis dit oublie ça, de toute façon, j'oublierais jamais ça, mets-le dans un coin de ta tête et apprends à vivre avec et c'est ce que j'ai fait pendant longtemps. Mais, voilà, après il y a eu beaucoup de choses qui se sont passées et bah dans ma vie avant que je témoigne et ça m'a rappelé ça parce que là j'ai pensé, enfin, ça faisait toujours pas souvent mais c'est pas tous les jours et là ça me l'a rappelé et je me suis dit j'ai besoin d'en parler, j'ai besoin ; et bah, quand j'ai vu ce compte, je me suis dit « c'est une opportunité, essaie, c'est par écrit, c'est anonyme ». En fait ouais c'est pour moi l'occasion et puis bah ça arrive au bon moment, c'était un peu un challenge que je me suis dit, est-ce que tu vas être capable de témoigner ou pas et voilà.

L : Et tu l'as fait, t'en as été capable !

M : Ouais.

L : Et, du coup ça t'as apporté de la, un peu de la fierté si je comprends bien de témoigner, tu t'es dit ok maintenant j'ai pu le faire, j'en suis capable c'est ça ?

M : Ouais, c'est ça

L : Et ça t'a fait du bien ?

M : Ouais, ça fait beaucoup de bien.

L : Ok, et du coup tous les commentaires qui ont été postés sur ton témoignage ont été positifs, il n'y a pas eu de commentaires méchants ou quoi que ce soit ?

M : Ils ont tous été positifs.

L : Ok, bon ça c'est une bonne chose aussi parce que je sais des fois malheureusement sur certains comptes qui ont plus d'ampleur, je ne sais pas si tu connais le compte @disbonjoursalepute, là pour le coup, des fois quand je regarde certains commentaires sur certains témoignages, il y en a qui sont vraiment juste abominables.

M : Ouais, j'ai eu peur mais je suis contente de ne pas en avoir eu.

L : T'as eu peur avant de poster ton témoignage de ça ?

M : Ouais, bah je savais que s'il y avait des commentaires négatifs, je ne sais pas comment je réagis parce que... ce n'est pas arrivé mais bah, mal forcément ; je pense qu'ils m'auraient fait beaucoup de mal et j'avais peur mais ouais bah c'est pas arrivé, donc tant mieux.

L : Ouais complètement du coup, t'as pas subi car je sais que des fois malheureusement il y a des femmes qui postent leurs témoignages sur les réseaux et en plus du harcèlement qu'elles ont subi dans la rue, les agressions qu'elles ont pu subir, etc. elles subissent en plus de tout ça un harcèlement en ligne.

M : Après j'ai eu quand même un peu un sentiment de culpabilité au début, dans le sens où il a beaucoup tourné dans ma ville et dans la ville que j'ai citée : où je suis il y a qu'un collègue donc tout le monde a eu peur. C'est proche du collège où j'habite donc enfin je sais qu'il y a eu beaucoup de peur. J'ai des amis à moi au collège, je suis au lycée maintenant mais il y a des personnes qui sont encore au collège qui sont des amis à moi et je me suis dit ouais là tu vas créer de la peur à tout le monde. Là je m'en suis un peu voulu d'un côté, et en même temps, bah, je me suis dit c'est trop tard de toute façon même si tu décides de supprimer le témoignage, bah il a quand même été mis donc c'est que même les profs en ont parlé au collège.

L : Ok, et ça en fait tu l'as su que quand t'étais au lycée parce que ton témoignage il a été posté quand t'étais au lycée, c'est ça ?

M : Oui.

L : Et il y a des gens qui t'en ont parlé sans qu'ils sachent que c'était ton témoignage à toi ?

M : Heu, une personne, ouais.

L : Et comment t'as réagi ?

M : Je ne m'attendais pas à ça, après heureusement c'était par message parce que je pense qu'en face je n'aurais pas réussi à cacher du fait que ce soit moi mais comme c'est par un message ça allait. Mais je ne sais pas mon cœur il s'est mis à battre, je me suis mis à stresser, je ne sais pas, c'était une expression bizarre, je ne saurais pas vraiment la décrire mais je me suis sentie super mal ouais.

L : Et en fait la personne elle t'a dit « oh la la regarde ce témoignage, c'était vers chez nous », comment elle a abordé le truc ?

M : Elle m'a dit « est-ce que t'as vu ce témoignage c'est à côté de chez nous et ça me fait peur »...

L : Et toi comment tu as répondu du coup, tu lui as dit « ouais moi aussi ça me fait peur » ou...

M : Non, je sais plus, non je crois que je lui ai dit « oui, oui j'ai vu » je crois que j'ai dit « fais attention » mais de toute façon, enfin, on peut rien faire mais après il y a beaucoup de personnes qui ont demandé à la personne qui tient ce compte de citer l'auteur de ce témoignage et du coup, elle a rajouté que ça s'était passé bah, il y a plusieurs années et voilà après j'ai dit du coup, « t'as vu bah ça s'est pas passé récemment donc bah n'aies pas peur car entre toutes ces années il y a rien eu d'autre », mais ouais, voilà.

L : Et à part cet événement, du coup assez traumatisant pour toi, est-ce que tu as vécu d'autres formes de harcèlement de rue ?

M : De rue, non, après je me fais souvent aborder dans la rue mais... Mais après harcèlement dans la rue, non.

L : Bah, en fait le harcèlement de rue c'est se faire aborder alors qu'on dit non ça passe en fait par juste « oh t'es jolie », ça passe aussi par « ah tu me donnes ton numéro » et toi tu dis non, que le mec en face de toi insiste, tu vois, ça c'est du harcèlement de rue.

M : Bah ça m'arrive souvent.

L : Ok, et t'as peur de sortir dans la rue maintenant ?

M : Ouais.

L : Tout le temps ?

M : Ouais mais je me sens pas en sécurité dehors depuis, enfin je me méfie de tout, je me retourne toutes les 30 secondes enfin je suis tout le temps en méfiance, sur mes gardes je veux dire je ne me sens jamais à l'aise dehors.

L : Est-ce que tu as des... je sais qu'il y a certaines filles, moi j'ai un sifflet dans mon sac tu vois, je sais aussi qu'il y a des filles qui ont des bombes lacrymo, je sais qu'il y a des sprays au poivre, tu as ce genre de truc ou pas ?

M : Non, je n'en ai pas mais déjà parce que je suis mineure donc pour m'en procurer c'est compliqué, après il y a la fille dont je t'ai parlé qui a été dans la même ville que moi, qui m'a dit qu'elle m'en donnerait une, à l'occasion, une bombe lacrymogène quand on se verrait donc ça, ça me fait peur dans le sens où si mes parents ils découvrent que j'ai ça... heu...

L : Oui, c'est peut-être pas la bonne solution mais tu vois pour le coup avoir un sifflet, moi j'ai un sifflet dans mon sac tout le temps et puis au moins je sais que des fois on a peut-être pas le réflexe de crier, des fois on arrive pas à crier, des fois il y a des situations dans lesquelles on sait pas comment on réagir donc je me dis, si j'ai le réflexe d'attraper mon sifflet, hop et que je peux siffler dedans. Après les gens ne réagissent pas toujours malheureusement mais peut-être que le sifflet m'aiderait à, en fait, alerter autour de moi, tu vois. Et ça, ce n'est pas illégal d'avoir un sifflet.

M : Oui.

L : Je ne sais pas si je peux te demander de me raconter ce que tu as vécu ou pas, parce que c'est peut-être trop dur pour toi ; si tu te sens me raconter, moi je veux bien t'entendre, mais si tu me dis « non Lisa, c'est trop dur pour moi », il y a aucun souci.

M : Bah, je vais te dire, après je ne sais pas...

L : Je n'ai pas envie que ça te mette mal, etc. donc tu as le droit de me dire « non je n'ai pas très envie », t'as le droit de me le dire, vraiment.

M : Non, je vais essayer. Bah, du coup, ça a commencé un soir je sortais du collège, enfin, c'était un soir de semaine, banal, et j'avais un prof absent donc je suis sortie une heure plus tôt et déjà il faut savoir que je voyais souvent une même voiture qui restait dans les parages mais je prêtais pas vraiment attention, c'était peut-être un parent qui venait chercher son

enfant bah au collège. Enfin, je monte dans le tram, c'est qu'un arrêt donc c'est pas long, c'est vraiment pas un arrêt long et je sais pas si je l'ai pas dit dans mes écrits, j'ai un sentiment bizarre de me dire que je ressens qu'il y a quelque chose qui va mal se passer, que je vais pas rentrer chez moi mais je sais pas, c'est difficile à expliquer c'était lointain et j'ai pas confiance en moi encore moins en mon instinct donc bah je me suis dit bah il va falloir que tu te décides. Du coup je sors, je traverse la route et je vois une voiture qui s'arrête au niveau de l'arrêt de tram et elle me laisse traverser mais elle s'arrête quand j'ai fini de traverser, elle continue pas et je me dis, enfin, ça a aucun rapport mais je dis dans deux secondes, t'es dans ta résidence il va rien se passer à chaque fois tu te fais des films pour rien. Et après, il y a une personne qui m'attrape derrière moi et qui me dit « tais-toi, tu me suis » et j'ai essayé de me débattre, de toute façon j'avais pas assez de force et donc elle m'emmène dans la voiture, il y avait un chauffeur et elle, elle est restée à côté de moi à me tenir.

L : C'était une femme ?

M : Non, la personne, c'était un homme.

L : Ok d'accord, pardon, la personne, oui excuses-moi.

M : Il m'a bandé les yeux et je sais pas, on a dû rouler, j'ai, enfin, j'avais pas vraiment la notion du temps, il y avait, ouais, j'ai pas réussi à voir la notion du temps donc on a roulé, je sais pas, plusieurs minutes. Et après un moment elle s'arrête et je vois c'est un endroit perdu, enfin, il y a rien autour, il y a juste bah une maison, fin une cabane, fin la taille d'une cabane et elle me sort de la voiture, elle m'enlève le bandeau des yeux et, bah, elle me pousse dans cette cabane et moi j'essaie de me débattre mais de toute façon j'ai bien vu que j'avais pas assez de force, de toute façon si j'y arrivais, bah, je me suis dit au pire si tu pars en courant, tu vas où parce que tu sais pas où t'es... Et on arrive dans la cabane, elle me demande de..., enfin il me demande de me déshabiller et au début, je commençais à lui dire non. Puis, il sort un couteau et après il jette son couteau et vient sur moi, et bah, il me déshabille lui-même, j'essaie de me débattre mais après j'ai arrêté. J'ai arrêté parce que, de toute façon, je voyais bien que j'avais pas assez de force pour me combattre, pour me défendre mais après bah il fait ce qu'il a à faire ; à un moment il me dit, c'est bon j'ai fini rhabille-toi et je te ramène chez toi. Et, bon bah, ouais, je l'écoute, je me rhabille et il me re-bande les yeux, on va dans la voiture et il me re-bande les yeux, après il me dépose devant ma résidence, il me dit voilà c'est bien, tu rentres à la même heure que tu serais rentrée d'habitude si t'avais pas eu un prof

absent et il part. Et bah, moi je suis rentrée chez moi et en fait je ne comprenais pas vraiment ce qui s'était passé et, voilà en fait j'étais, je pense je me suis dit est-ce que faut que j'en parle mais en fait j'étais tellement sous le choc que c'était impossible. J'en parlerai demain sauf que bah, chaque jour je me disais que j'en parlerai demain en fait, mais, voilà. Je me suis dit quand même, ça veut dire qu'il est... la voiture que j'avais vu rôder à chaque fois, bah déjà c'était la même et je me suis dit, il enquêtait forcément parce que pour qu'il me dise à la fin « tu rentres comme d'habitude » bah forcément ce n'était pas un hasard quoi.

L : Ouais, clairement pas. Ok c'est très, très grave ce que tu as vécu, très violent, très grave et vraiment M\* je t'encourage vivement, vivement à en parler parce que le mal-être que tu ressens aujourd'hui il a peut-être des liens avec ce que tu as vécu parce que c'est vraiment... c'est traumatisant ce que tu as vécu.

M : Ouais c'est sûr qu'il y a des liens, ça j'en ai conscience.

L : Et encore une fois, je te le répète tu n'as pas à avoir honte, tu n'es pas responsable et ouais tu n'as surtout pas à avoir honte, tu n'as pas à culpabiliser par rapport à ce que tu me disais tout à l'heure du fait qu'il y ait des filles qui avaient peur, etc. Tu n'as pas à culpabiliser pour avoir témoigné de ce que tu as vécu, vraiment pas, vraiment pas. Et en parler du coup par écrit, ça t'as... est-ce que ça t'as un petit peu libérée de quelque chose d'un poids d'une souffrance ou pas du tout ou juste ça t'as permis de l'écrire et puis ?...

M : Sur le coup, c'était dur mais après, bah, je ne dirais pas libéré d'un poids, dans un sens c'était toujours là et ça fera toujours partie de moi, ça m'a... ça m'a fait un petit soulagement, oui, mais, bah, c'est... je l'avais... en fait je me suis dit je l'ai plus que pour moi, il y a quelqu'un d'autre qui le sait, ça m'a coûté mais je ne suis pas... je garde plus ça pour moi en fait.

L : Ouais... Est-ce que, quelque part, ça te permettait de savoir que t'étais plus seule face à ce que tu avais vécu, plus seule face à cette situation-là ?

M : Non, parce qu'après les témoignages qui étaient sur ce compte, ils étaient pas, c'était pas des viols, c'était plus des agressions j'ai envie de dire, et bah j'ai parlé avec des gens déjà qui ont vécu de telles choses, je leur ai pas raconté ce que moi j'avais vécu, mais elles, d'elles-mêmes, elles l'ont raconté à des proches, à des autres personnes que j'ai rencontrées après sur les réseaux, mais je me sens quand même seule, je n'arrive pas à me dire que d'autres personnes ont vécu la même chose, enfin, pas exactement mais...

L : Je comprends.

M : Mais ouais alors qu'elles me l'ont dit j'ai parlé avec elles, il y a des gens que je vois régulièrement parce que c'est des personnes de la famille mais je n'arrive pas à me dire que je suis, enfin que je ne suis pas la seule.

L : Et qu'est-ce que ça t'as procuré comme émotions quand les filles qui t'ont parlé, t'ont dit qu'elles avaient vécu quelque chose un petit peu comme toi mais sans que toi tu leur dises que bah oui, toi aussi t'as vécu quelque chose comme ça, comment t'as réagi ?

M : Bah déjà ça m'a choquée, parce que je pensais pas que... je pensais pas qu'elles avaient vécu des choses comme ça ; c'est des personnes à qui je tiens beaucoup donc ça m'a fait du mal, ça m'a... moi au début ça m'a plus fait du mal pour elles, ça m'a choquée mais... ça m'a perturbée aussi puisque ça m'a rappelé moi mais... je sais pas, je sais pas, je saurais pas vraiment expliquer ça m'a... choquée. Après, bah sur le coup je me suis dit je suis pas seule mais au final, bah forcément c'est pas quelque chose dont on parle tous les jours donc... je me... je n'arrive pas à me dire, à... j'ai des preuves en face de moi que oui je suis pas la seule mais quand j'y pense quand moi j'ai des souvenirs qui me reviennent quand, dans les moments où je me sens mal parce que je pense à ça, je me sens seule automatiquement.

L : Oui, je comprends.

M : Et en fait aussi bah, je me suis beaucoup sentie coupable dans le sens où je ne me suis pas entre guillemets défendue jusqu'au bout, il y a un moment où je me suis dit « arrête de te défendre » et en fait je me suis dit je sais pas, s'il a recommencé ou pas mais s'il l'a fait, je me suis dit si t'en avais parlé il aurait peut-être pu pas recommencer même si ça se trouve il a fait ça qu'à moi, j'en sais rien. J'ai eu cette peur de culpabilité de me dire, peut-être que si j'en avais parlé et en fait je me suis dit c'est le genre de personne où je pense pas qu'il l'a fait qu'à moi et en même temps, je pourrai jamais savoir mais, bah ouais en fait... Je me suis sentie coupable de me dire que si j'avais été porter plainte peut-être, ça aurait évité à d'autres personnes de le vivre, et voilà.

L : T'as pas à te sentir coupable ; il faut, alors il faudrait absolument que tu en parles, alors ça... ça c'est sûr mais après il faut aussi que tu le fasses quand tu peux parce que voilà c'est des sujets sont très, très durs à aborder et ça va être dur aussi pour toi d'en parler mais il faut pas que tu te sentes coupable de te dire « bah, voilà j'aurais dû porter plainte à tel moment, etc. ». Écoutes, tu n'étais pas prête, tu n'as pas pu à ce moment-là et après un traumatisme

comme celui-là c'est aussi légitime donc il faut que tu prennes le temps ; si tu ne te sens pas à l'aise d'en parler avec tes parents, il faudrait que tu en parles avec ton ou ta psy parce que je pense qu'elle pourrait ou il pourrait, je ne sais pas si c'est un homme ou une femme, que cette personne pourrait t'aider, tu vois, dans ta démarche pour aller mieux et puis pour t'aider à extérioriser en fait un petit peu cette souffrance. Il faut que tu en parles le jour où tu seras prête évidemment mais tu n'es pas coupable, oh là, non tu n'es pas coupable, tu n'es pas responsable et tu n'as pas à ressentir une culpabilité par rapport à potentiellement d'autres victimes qu'il aurait aussi agressées, etc. Tu fais ce que tu peux, comme tu peux, tu vois ce que je veux dire ?

M : Après, je me demandais ma psy, du coup, c'est une femme, elle va me forcer à porter plainte, tout, je ne sais pas parce que c'est pas quelque chose...

L : Non, non, non elle ne peut pas te forcer à porter plainte, en revanche comme tu es mineure, si elle sent que tu es un danger pour toi ou pour les autres, bon pas pour les autres mais pour toi-même, elle peut en parler à tes parents, ça il faut que tu le saches ; donc, après il faudrait te renseigner sur internet sur les lois concernant les psys et jusqu'où va le secret professionnel quand on est mineure parce que je sais pas, je sais pas jusqu'où, enfin à quel moment en tout cas, elle est tenue à parler à tes parents mais si encore une fois, je... enfin, si tu n'as pas d'idées noires, etc. que tu n'es pas un danger pour toi, ta psy n'a pas à communiquer à tes parents les sujets que t'abordes, c'est tenu au secret professionnel. Il faut vérifier ces informations là si toi tu ne veux pas que tes parents soient au courant ; après, ce qui peut être bénéfique et bien pour toi, c'est que d'en parler à ta psy et le fait qu'ensuite ta psy éventuellement en parle avec tes parents et bah, ça te libère aussi du poids un petit peu, que d'en parler à tes parents de ton propre chef quoi, tu vois ce que je veux dire ?

M : Ouais...

L : Après, encore une fois, c'est toi qui le sens, c'est toi qui vois, c'est toi qui gère ça comme tu peux parce que c'est pas évident du tout donc le jour où tu voudras en parler à ta psy, renseigne-toi avant si t'as pas envie qu'elle en parle à tes parents.

M : Ok.

L : Après c'est toi, c'est comme tu le sens, toi. Peut-être que ça te ferait du bien aussi que tes parents soient au courant mais bon, je ne sais pas la relation que tu as avec eux, il y a plein de

choses que je ne connais pas et que t'as pas à me dire mais il faut que tu... c'est toi qui gère en fait, c'est toi qui gère tes émotions en fait face à ce sujet-là.

M : Ouais, je vois.

L : Mais ouais, en tout cas, si tu as envie d'en parler, besoin d'en parler déjà, moi si tu veux, je reste même au-delà de mon mémoire, je reste disponible, t'as mon... bah maintenant t'as numéro, bah après t'es en numéro masqué des fois je ne réponds pas toujours aux numéros masqués mais t'as mon compte Instagram, tu me parles quand tu veux, il y a aucun souci et puis si tu te sens d'en parler à ta psy, il faut que tu... il faut que tu le fasses, si tu le sens encore une fois, il faut que tu prennes ton temps, tu fais comme tu peux avec tes émotions en fait ; j'ai l'impression de me répéter mais c'est très important que tu le saches.

M : Ouais, non, de toute façon je compte lui en parler, après je sais que ce sera pas maintenant parce que... en fait, je ressens le besoin mais je sais que ça va me mettre entre guillemets mal plusieurs jours après parce que forcément on va échanger là-dessus et je veux pas parce que je pense pas ce soit vraiment le meilleur moment pour... c'est déjà compliqué en ce moment et j'ai pas envie de me rajouter ça. En même temps je ressens le besoin d'en parler donc et bah, en même temps quand je me retrouve devant elle, enfin je me dis mais jamais je pourrais lui dire, jamais j'y arriverais donc, je sais pas...

L : Et pourquoi pas, si t'arrives pas à parler à l'oral, bah tu lui fais lire ton témoignage et puis après tu lui dis voilà c'était... c'est mon histoire, c'est ce que j'ai vécu et puis peut-être que ce sera plus facile pour toi de passer par l'écrit, je te dis ça, tu vois, je te donne un petit peu des... c'est même pas des conseils mais peut-être des solutions sur comment tu pourrais en parler. Après si tu ressens le besoin d'en parler là tu me dis ça quand même clairement, si tu ressens le besoin d'en parler il faut que tu en parles parce que... parce que c'est trop grave, tu vois ?

M : Ouais.

L : J'espère qu'avec notre appel, là, que ça ne va pas, enfin, le fait que tu me dises d'en parler, etc. avec ta psy, que t'as pas envie parce que ça va te mettre mal pendant plusieurs jours, moi je n'ai pas envie que tu te sentes mal après notre appel etc. tu vois ? Bon ce sera un petit inévitable j'ai l'impression malheureusement...

M : Là, après, dans le sens où avec ma psy, je sais qu'on développera plus et je sais que je lui en parlerai, je lui développerai plus.

L : D'accord.

M : Oui, là j'ai beaucoup réfléchi mais non, de toute façon, après j'ai pas forcément, comme je ressens d'en parler beaucoup en ce moment et donc, c'est déjà présent dans ma tête pour les jours. Là j'ai pas... j'ai pas détaillé, je sais que ma psy elle va me poser des questions sur... enfin plus de questions, le ressenti de mes émotions envers ça et je sais que ce sera encore plus et de toute façon je sais que si je lui en parle, je détaillerai plus parce que j'ai besoin de poser les détails quelque part et je sais que ce sera à personne d'autre qu'à elle, mais oui, non je l'aurais refusé.

L : Bon, ok déjà c'est bien que tu te... enfin que tu poses des limites, tu vois, tu me dis non, je n'aurais pas fait s'il y avait eu plus, etc. je suis quand même contente, tant mieux... Et du coup, comme personne n'est au courant dans ton entourage, évidemment, t'as pas pu remarquer un soutien en fait, de la part de ton entourage, t'as seulement le soutien que t'as pu lire via les réseaux sociaux ?

M : De toute façon, je sais que même là si j'en parle à mon entourage, après voilà mes parents c'est pas simple ils comprennent pas forcément mon mal-être puis ils ont très mal vécu le fait que je puisse être hospitalisée et je pense que... enfin je sais que leur réaction si je leur dis ce sera « pourquoi tu nous l'as pas dit avant » et des choses comme ça. Je sais que ce sera pas du soutien, après, je... enfin, c'est pas des reproches dans le sens où c'est pas facile non plus de vivre avec moi, je sais que je vis pas forcément des choses faciles et je pense qu'en tant que parents ça doit être compliqué aussi donc je leur fais aucun reproche mais je sais enfin, surtout que c'est, fin ma mère n'est pas française, donc la culture n'est pas la même, elle n'a pas été éduquée de la même façon donc je sais que c'est pas facile pour eux non plus et donc, voilà. Je sais que leur réaction ce sera des choses comme ça, c'est aussi pour ça que je ne peux pas leur en parler parce que je sais que ce ne sera pas forcément du soutien. C'est... enfin si je vais pas m'étaler là-dessus mais je me suis beaucoup auto-mutilée quand ils l'ont appris, leur réaction ça a été « si tu continues on te punit de tout » alors que bah, moi j'attendais juste du soutien, en fait, c'est des choses comme ça, c'est pas un reproche mais parce que voilà je sais que moi, si plus tard mes enfants font ça je le vivrai très mal aussi, donc, c'est pas un reproche mais voilà. C'est que je veux pas leur en parler parce que je sais qu'ils n'auront pas la réaction que j'attendrai et c'est je sais que ça me fera plus de mal qu'autre chose, donc voilà.

L : Je comprends, je comprends mais si tu ne te sens pas en confiance avec tes parents, tu te sens en confiance avec ta psy ?

M : Oui.

L : Ouais, donc tout ça... la scarification, l'automutilation tu lui en as parlé de tout ça ?

M : Oui, oui.

L : D'accord, ok tant mieux parce que ça c'est pareil, c'est..., je connais ça et je sais que c'est très dur mais voilà c'est bien que tu puisses, c'est bien que tu sois suivie. Moi ça me... en tout cas ça me rassure ; on ne se connaît pas mais ça me rassure. Bon M\*, moi j'ai fait le tour de mes questions je crois, est-ce que toi tu as des questions, est-ce que tu as envie de me parler d'autres choses ?

M : Non, ça va.

L : Par rapport..., je reviens juste sur un autre truc par contre, du coup, parce qu'on est passées vraiment brièvement dessus, par rapport au fait que tu vivais quand même des situations de harcèlement de rue, toujours encore au quotidien en fait, c'est ça ?

M : Ouais.

L : Ok.

M : Bah, après là moi parce que du coup je vais plus en cours mais euh... oui, enfin sinon, je ne sais pas j'ai quand même des rendez-vous notamment avec ma psy une fois par semaine mais... oui, enfin souvent quand je prends les transports en commun, je suis donc dans la rue seule, oui, oui, ça m'arrive souvent, presque tout le temps c'est presque systématiquement j'ai envie de dire.

L : D'accord, et est-ce que tu réponds des fois aux hommes en les rembarant un peu ou pas, ou est-ce que tu as peur ?

M : Ouais, j'ai peur, j'ai peur.

L : Je n'ai pas compris, t'as peur et après tu t'en vas c'est ça que t'as dit ?

M : Je l'ignore et je pars ouais.

L : D'accord, je comprends, moi aussi généralement c'est un peu ma réaction, on a toujours du mal à se positionner ; ok, je comprends. Ok bon bah comme je t'ai dit, je crois que j'ai fait le tour de mes questions, donc toi t'as pas de questions ?

M : Non pas vraiment.

L : Si tu veux, si ça t'intéresse, je t'envoierai mon mémoire si...

M : Bah, avec plaisir.

L : D'accord, n'hésite pas maintenant comme je t'ai dit tout à l'heure, mon Instagram est toujours ouvert, tu peux me parler si tu veux hors mémoire, hors travail ; etc. si tu as besoin surtout et puis voilà. Merci beaucoup en tout cas de bien avoir voulu bah faire cet entretien avec moi, ça va beaucoup m'aider dans mon travail puis je sais que ce n'est pas évident de parler de tout ça donc merci, merci à toi.

M : Bah merci aussi à toi, c'est un pas en plus, c'est autant bénéfique pour moi.

L : Ouais, c'est la première fois que tu en parles à l'oral comme ça ?

M : Ouais.

L : Et qu'est-ce que... comment tu... tu sais ne peut-être pas encore comment tu te sens, mais t'étais stressée avant l'appel ?

M : Euh... un peu ouais mais... non ça fait bizarre, ça me fait remonter des souvenirs mais je ne sais pas ça me fait du bien, bah, je ressens le besoin d'en parler donc...

L : Ok, donc ça te fait du bien pour l'instant tu sens que ça te fait du bien d'en avoir parlé ?

M : Ouais.

L : Ok bon bah, j'espère que peut-être ce sera le début d'un cheminement dans ta tête pour en parler, peut-être à ta psy, peut-être à tes parents si tu le sens un jour ou en tout cas, voilà à ton entourage, j'espère.

M : Merci.

L : Je vais te souhaiter une bonne journée surtout si t'as besoin encore une fois n'hésite pas.

M : Ok, merci, au revoir.

L : Bonne journée.

M : Merci.

### *Troisième entretien*

L : Oui, allô ?

M : Ah bah ça y est !

L : Bonjour, tu vas bien ?

M : Ça va et toi ?

L : Oui, je peux te tutoyer, comme par écrit ?

M : Oui, oui pas de souci.

L : Bah, je vais me présenter vite fait si ça te convient ?

M : Ouais, petite précision, je ne sais plus si je te l'avais dit mais j'ai un souci de caméra sur mon PC portable et du coup je ne peux pas la mettre donc pour être sûre que ça ne gêne pas sinon je passe sur le téléphone.

L : Non, non bah t'inquiète pas, si toi ça te va comme ça, moi ça me va aussi comme ça. Si tu préfères, par contre, passer sur le téléphone pour qu'on se voit en même temps, c'est comme tu veux mais euh...

M : Non, bah ce que j'avais fait avec Valentin, c'était juste un vocal, donc on peut rester comme ça.

L : Ouais, très bien, donc du coup je ne sais pas ce que Valentin t'a dit sur mon mémoire mais bah du coup je suis dans la même promo que lui, tu t'en doutes, en Master Cultures et Métiers du Web et mon mémoire porte sur la « libération », l'écoute et la circulation de la parole sur les réseaux sociaux donc concernant le harcèlement de rue. Je m'intéresse beaucoup à la question : pourquoi les femmes témoignent sur les réseaux sociaux, donc j'ai cru comprendre, en tout cas, Valentin m'a parlé de toi et m'a expliqué que tu t'étais interposée dans des situations de harcèlement de rue donc je me suis dit ça pourrait être quand même intéressant, mais heu, voilà. Du coup, si tu as des questions, n'hésite pas sinon je te demanderais de te présenter juste rapidement, histoire que je situe ton âge.

M : Oui, pas de problème, ça marche. Euh, bah comme présentation vite fait, je m'appelle M\*, je suis d'Amiens, je suis en études en dernière année d'éducatrice spécialisée, j'ai 25 ans et qu'est-ce que je peux te dire de plus...

L : Et ça suffit largement pour une présentation, et donc du coup j'imagine, je ne sais pas, est-ce que tu as déjà vécu du harcèlement de rue toi, en tant que femme ?

M : Alors, moi du harcèlement, non, enfin je, comment dire ça, en fait je suis toujours témoin de mes amies qui se font alpaguer malheureusement mais moi j'ai cette chance quand même d'avoir jamais eu à être confrontée. Une fois c'est arrivé qu'un mec me sorte une disquette, mais tu vois ce n'est pas, ce n'était pas du harcèlement non c'est juste, voilà.

L : Après, le fait de se faire aborder dans la rue sans le vouloir, déjà ça, c'est considéré comme du harcèlement de rue.

M : En fait, c'était très particulier parce que j'étais en train de marcher dans la rue, classique quoi, et en fait, j'avais un casque sur les oreilles parce que, bah, c'est bête des fois on en vient un peu à ça et euh... tu vois même sans l'avoir vécu spécifiquement avant, je sais que je ne suis pas forcément sereine, non plus, et donc on est en plein milieu de l'après-midi, c'est l'été, il fait chaud, je suis en tee-shirt et j'ai mon casque sur les oreilles et en fait le mec, je l'entends pas au départ parce que j'ai ma musique et il se penche comme ça vers moi et du coup je vois qu'il veut m'interpeller donc bah, je descends, je baisse mon casque et il me dit, « ouais, par hasard la musique elle parle pas de moi » et je ne savais même pas quoi lui dire tellement j'étais un peu sidérée, tu vois, et du coup j'ai eu un sourire forcé, tu sais le sourire que tu as quand tu es un peu *malaisée* de la situation et que tu as pas envie d'être méchante, quoi, et du coup, je lui dis « bah, euh, non ! ». J'ai remis mon casque et j'ai tracé, tu vois, je... voilà.

L : Ouais, ouais je vois, je vois bien la gêne qui a dû s'emparer de toi.

M : C'est ça, c'est ça ouais puis tu... Faut vraiment me pousser tu vois, faut vraiment que ce soit chiant pour que j'envoie bouler les gens, alors là j'étais vraiment, ce n'était pas terrible.

L : J'imagine, ouais, et du coup, tu me disais que t'as souvent été confrontée à ça par le biais de tes amies ?

M : Ouais. Bah alors en fait à Amiens régulièrement, le moment où je peux voir mes amies, si tu veux, c'est quand on sort boire un verre, des choses comme ça parce qu'on fait toutes les mêmes études et certaines passent me voir sur Amiens parce qu'elles étaient ailleurs et donc on se balade un peu en ville pour profiter un peu et tout ça parce qu'on n'a pas l'occasion de se voir souvent et en fait, bah, dans les soirées etc. le truc c'est que quand tu te balades comme ça, t'as une rue tu sais, ça je pense que ça c'est propre à chaque ville, où t'as que des bars. Forcément tu as du monde et, comment dire, bah nous sur Amiens, c'est un endroit qui s'appelle « le Muret » et au Muret bah c'est un peu là où tu as toutes les débauches possibles

et imaginables des étudiants et en fait, bah mes amies, que ce soit le matin, midi ou en soirée justement, bah elles se font accoster par des gens. Il y a des gens ils n'ont peur de rien quoi, parce que, enfin j'ai une amie, c'est horrible de dire ça mais je trouve que enfin, elle tombe toujours sur des pépites. Il y a des gens vraiment qui l'abordent de manière hyper lourde, quoi, par exemple, un truc tout bête, elle vient d'arriver, elle a pris le train pour venir me voir, on est en ville et à un moment donné, on va chercher un *McDo*, on reprend la route pour pas partir, enfin pour rentrer chez moi puisque je l'accueillais, un mec arrive. Déjà je ne sais même pas d'où il sortait, tu vois, et puis il commence à l'interpeller, etc. mais vraiment que elle tu vois, il y a focus tu n'existes pas dans ces cas-là, t'as que la personne ciblée ce qui est assez dérangeant mine de rien pour une approche. Déjà le gars commence à lui demander s'ils peuvent se faire la bise, des choses comme ça, toi t'assistes à ça, tu te dis d'accord qu'est-ce qui se passe donc forcément elle l'envoie chier une première fois mais relativement gentil, et le truc en fait c'est que, il commence à marcher à côté d'elle, donc je n'existe toujours pas, hein, le gars ne m'a pas calculée du tout, et je la vois qui se décompose et tout ça puis tu sais j'interagis avec elle pour éviter de lui répondre à lui sauf qu'il est tellement insistant qu'à un moment donné il commence à lui dire « eh ! mais tu sais qu'on a des points en commun, enfin on se ressemble vachement tous les deux » alors elle le regarde et vraiment, physiquement, ils n'avaient absolument rien en commun, enfin, je veux dire bref, voilà, vraiment aucun détail et il la regarde et il lui dit qu'ils ont les mêmes dents, ok... Et plus ça va et plus c'est gênant tu vois, et là du coup, forcément j'éclate de rire mais je suis aussi gênée sauf qu'elle a plus de répondant, elle lui dit « ah, non pas du tout » et bah merci bonsoir et là, elle commence à devenir un peu plus sèche mais, toujours, euh, toujours, toujours respectueuse et du coup le gars insiste et donc elle lui dit « écoute je suis tranquille avec mon amie, tu commences à être relou, c'est bon quoi, stop ». Et quand j'ai éclaté de rire je sais que le mec, à un moment donné, s'est tourné vers moi, ça y est j'ai été repérée dans la situation, et il s'adresse même pas à moi mais il dit « ah ! ton amie elle doit croire que vraiment j'essaie corps et âme » et je lui dis « oui, je pense que tu doit être un peu désespéré parce que tes propos ça tient pas la route quoi ».

L : Ah, ouais non je vois le genre de mec que ça peut être et...

M : Ouais c'est lourd.

L : Ah, ouais, ouais, et il a fini par partir du coup ?

M : Euh, alors, euh, oui, il a fini par partir parce qu'à un moment donné, il lui a re-proposé de se faire la bise et elle lui a dit que non, c'est mort et du coup il lui a dit « on peut peu au moins se serrer la main ? » et heu, donc forcément au contact physique c'est super énervant et du coup, elle accepte quand même comme ça il va être content, comme ça il va se barrer. Et en fait, le truc c'est que bah, du coup, elle lui serre la main et il lui fait un truc dans la paume de la main, je ne sais plus trop, enfin un truc que tu fais avec le doigt dans la paume de la main et apparemment ça, c'est un code alors je ne sais pas trop d'où ça sort mais c'est elle qui m'a expliqué ça après coup, parce que du coup je l'ai vu qui retirait sa main, vraiment elle l'a envoyé bouler quoi et on ne l'a plus jamais revu et en fait elle m'a expliqué que, il avait fait ce geste là dans la main et voyant que je ne comprenais pas, elle m'a expliqué qu'en fait ce code là c'est pour dire que tu as envie de faire l'amour. Je me suis dit d'accord, ouais on est sur quelque chose d'assez lourd quoi, waouh...

L : Ah ouais, c'est, c'est...

M : Ouais, et c'est une anecdote dont on reparle encore assez souvent parce que ce mec nous a sidérées jusqu'au bout.

L : Ouais, ouais, ça vous a marqué.

M : Bah c'était il y a quelques années maintenant mais ça nous a marquées, quoi.

L : Bah, j'allais dire, c'est légitime quand même et puis de toute façon, je ne serai personne pour dire que c'est légitime ou pas mais pour le coup, enfin voilà, un mec qui fait ça, je pense qu'on s'en souvient longtemps quoi.

M : Bah c'est ça, après sinon c'est en soirée ; bah, une autre de mes amies, pour le coup vraiment elles ont pas du tout les mêmes attraits physiques, enfin, voilà il n'y a pas de règles et de codes, tu vois.

L : Complètement, ouais.

M : Voilà, et en fait, elles... comment, on était ensemble au bal, je venais de savoir que je pouvais entrer dans l'école et donc en fait, on allait se dire au revoir donc on était qu'à 2 je crois, et un mec commence à l'aborder pas trop lourd au départ mais avec beaucoup d'insistance donc ça devient énervant et elle est très gênée tout autant que moi, elle n'a pas trop de répondant non plus, elle a du mal, et à un moment donné si tu veux je lui propose de sortir fumer comme ça on se décale et puis on évite le mec. Manque de bol, bah forcément il clope aussi, fallait que ça arrive, donc il vient avec nous et il commence à lui demander bah ce

qu'elle fait dans la vie et c'est pareil, dans ce genre de cette situation t'existes pas et en fait, moi je me tourne, avant qu'elle réponde je me tourne vers lui « en fait on est lesbiennes » et il dit « ah ! ouais, ouais c'est un beau projet de vie aussi mais après moi je suis très pote avec des lesbiennes, moi j'ai pas de problèmes, moi aussi je suis lesbienne », tu vois vraiment le truc décousu, qui a aucun sens parce que le mec du coup il s'est fait prendre au truc et il ne sais plus quoi répondre et il lui a quand même demandé son numéro une ou deux fois, elle a dit non et on a fini par partir en fait. C'est lourd en fait, ce n'est pas, heureusement, ce n'est pas des cas de violences mais c'est très lourd.

L : Bah, ça reste quand même une certaine violence parce que bon, quand un mec insiste à la limite et encore, un mec qui vient te voir enfin, je veux dire et qu'il vient respectueusement qui te demande ton numéro, bon, tu l'as pas demandé, ça te fait chier mais si tu lui dis non et qu'il part tout de suite, ça passe encore et ça ne devrait même pas arriver quand même ça. Mais quand le mec insiste et que, il reste et que tu dis non plusieurs fois, enfin, ça c'est, selon moi c'est une forme quand même de violence tu vois parce qu'il s'immisce quand même...

M : Oui, mais en fait, c'est ça, c'est qu'au final tu vois des stratagèmes parce que forcément quand j'ai claqué « on est lesbiennes » comme ça le mec n'a pas à savoir si c'est vrai ou faux mais je sais qu'en général ça décale le truc et en général ils s'en vont, ils lâchent l'affaire. Le problème c'est bah que dans ce stratagème là, tu te dis j'en viens des fois à mentir, enfin des conneries comme ça juste parce que je veux qu'on me foute la paix quoi. Mais j'ai pas l'esprit tranquille tout le temps pas comme quand je mange dans la rue et que j'ai mon casque, des conneries comme ça ; moi, je sais que je déteste l'été pour ça parce que bah du coup, forcément il fait chaud tu es habillée avec moins de vêtements et là tout de suite c'est la porte ouverte à n'importe quelle personne reloue et cheloue en même temps, tu vois.

L : Ouais, ouais, complètement, complètement, et les fois où tu t'es interposée, justement quand tu as dit oui on est lesbiennes, par exemple ?

M : Voilà il y a ça et il y a aussi le fait qu'à un moment donné, on était avec un groupe d'amis et forcément ces amis-là rameutent d'autres amis, tu sais dans les soirées etc. et le problème c'est que t'as un ami d'un ami qu'on ne connaît ni d'Adam ni d'Eve qui devient un peu lourd bah avec cette amie qui c'était fait draguer au bar que je viens de te raconter, donc la même personne mais dans une autre situation, où en fait ce mec là un moment donné vers la fin de la soirée, je vois qu'il se rapproche d'elle, etc. mais qu'elle n'est pas trop pour. Et comme je fais

« Sam » très régulièrement dans ce genre de soirée pour éviter les débordements justement, bah je lui dis « écoutes, vu l'heure, peut-être qu'on va partir et tout ça », comme ça on esquivait un peu cette personne qui commence à devenir un peu lourde, tu vois, doucement mais bien sûrement il commence à mettre ses bras autour d'elle, vraiment des trucs voilà hyper gênant. Bah, parce qu'elle a rien demandé et puis on le connaît pas, voilà, même si c'est l'ami d'un ami, je suis désolée mais pour moi c'est une personne que tu ne connais pas et du coup comme on rentre, il propose de la déposer. Donc là je m'interpose, « non, non, j'ai fait « Sam » pour la soirée, je suis partie avec elle, je rentre avec elle ». Du coup, là ça a pas été discuté parce que je me suis imposée à lui en fait, en disant non, non c'est mort. Mais je sais qu'il y a des moments où elle a fait une soirée avec une autre amie mais là pour le coup il y avait personne qui faisait ça mais elle rentrait à pieds. Je crois qu'une fois elle a fait un compte, enfin elle a fait un calcul sur une semaine, donc exprès tous les soirs tu sais, elle allait dans des bars mais dans des endroits différents et en fait, à chaque fois, tu avais au moins 3 mecs dans la semaine qui, enfin, non, dans la semaine même pas plus que ça même, bref, t'avais plein de gars qui essayaient de l'accoster quoi. C'est une manière plus ou moins relou quoi. Ok, elle a fait ça pour ça, pour te dire que c'était quand même dangereux tu vois mais elle faisait exprès de pas trop boire, tu vois, elle se mettait en condition parce que c'était un test pour savoir à quel moment on pouvait lui foutre la paix. En fait, il y avait aucun endroit où elle était tranquille, quoi, et peu importe le bar, peu importe l'espace, peu importe avec qui elle est, quoi, entourée ou non et là ça devient dangereux pour moi.

L : Ouais, bah ouais c'est clair. Il y a même plus la barrière de la solitude et du groupe, tu vois, des fois qui peut rassurer quand même quand on est groupe.

M : Oui, tout à fait.

L : Et que, maintenant ça n'existe plus, quoi, enfin ça n'existe plus on se sent quand même en insécurité.

M : Ouais c'est ça, même dans un groupe d'amis tu ne connais pas les gens, t'es obligée d'être méfiant parce que tu as ce genre de personne qui atterrit de nulle part.

L : Est-ce que tu sais si ton amie là justement qui se fait harceler dans la rue régulièrement, est-ce que tu sais si elle a posté par exemple sur les réseaux sociaux des témoignages ou même un seul témoignage de ce qu'elle vit ?

M : Non, non, pas de mémoire, pourtant elle est plutôt active sur les réseaux sociaux mais elle n'en a jamais, jamais parlé, jamais évoqué. Mais je pense qu'en fait, c'est, enfin, c'est un peu ce que je trouve vraiment dommage mais même la première personne dont je t'ai parlé avant, jamais on a évoqué ça sur les réseaux sociaux ; je sais que, par exemple, s'il y a un post qui défile pour expliquer stop au harcèlement, machin, etc. des trucs, des mouvements comme ça, elles vont le partager mais elles vont pas faire des témoignages elles-mêmes ; par contre, elles vont en parler régulièrement et régulièrement elles vont me dire que ça les saoulent.

L : Ok, mais déjà, ça c'est super qu'elles en parlent tu vois parce que je sais qu'il y a des femmes qui n'en parlent pas et bah de toute façon la communication, c'est important, mais après il y a des comptes aussi qui relèvent en fait des témoignages de harcèlement de rue mais des témoignages anonymes donc je sais que...

M : Je sais qu'elles ne l'ont jamais fait mais que quand on en parle, c'est limite banalisé, tu vois « oh ! la la hier soir, je me suis faite encore alpagner », et tu vois en fait c'est devenu presque normal.

L : C'est malheureux...

M : Ouais c'est ça, c'est qu'en fait, c'est un peu décevant car ça ne devrait pas être banalisé du fait que ça lui arrive trop souvent en fait à mon goût.

L : Clairement, clairement et j'imagine que si tu as fait un entretien avec Valentin, c'est que tu joues aux jeux vidéo ?

M : Oui, tout à fait.

L : Pour t'expliquer un peu, dans mon mémoire je pose aussi la question du « le harcèlement de rue est-il prolongé ou pas sur les réseaux sociaux » et de faire une analogie enfin une comparaison entre la rue, l'espace public urbain dans lequel bah ouais, les femmes se font harceler, ça c'est un fait, mais est-ce que internet les réseaux sociaux biais par lequel du coup certaines femmes témoignent de cet harcèlement qu'elles ont vécu dans la rue, est-ce que ces réseaux sociaux là, ils deviennent pas une rue virtuelle et du coup pour ça, je m'intéresse aussi au sexisme en ligne de manière générale et notamment dans le monde du jeu vidéo puisque là, pour le coup, il y a quand même des études qui ont été faites et enfin, voilà.

M : Oui, tout à fait, mais en tout cas, pour ta, pour tes questions là, bah pour moi c'est un oui catégorique, ça, j'ai cette chance de ne pas me faire alpagner dans la rue, par contre sur les réseaux sociaux, je ne compte pas le nombre de mecs relous que j'ai envoyé bouler où là, du

coup j'étais à la limite de l'agressivité parce que bah, t'en peux plus en fait. Et je sais que pendant longtemps avec, bah, mon amie qui s'était fait lourdement draguer alors qu'on allait chercher un *McDo*, on joue ensemble à la base, je sais que souvent quand on est arrivées sur des vocaux dans des jeux vidéo, elle me faisait un petit débrief des personnes présentes sur le truc et elle me disait celui-là, enfin, telle personne par exemple c'est sûr vous allez, enfin tu vas lui rentrer dedans parce qu'il a des propos vraiment pas terribles, machin, etc. et du coup j'étais limite connue pour ça, tu vois dans le cercle d'amis. C'est que, bah, moi j'ouvrais ma gueule et je lui disais clairement que bah, stop. Ce n'est pas parce que je suis une fille que tu dois venir m'alpaguer comme si de rien n'était. Tout va bien, quoi.

L : Et ça t'arrive régulièrement ?

M : Alors, plus maintenant mais parce que j'ai pas mal évolué, je joue depuis que j'ai 14/15 ans donc ça fait 10 ans que je suis sur les jeux vidéo et en fait j'ai vu l'évolution et l'ampleur que ça a pris aussi ; en fait, avant je n'étais pas trop à l'aise sur le fait de parler dans les vocaux, etc. notamment parce qu'en fait, si tu ne sais pas qui tu as derrière le micro et je sais que je jouais beaucoup à l'époque c'était au MMORPG, tu vois un peu le principe ?

L : Pas du tout.

M : Les MMORPG c'est des jeux vidéo où tu es, tu as, tu crées un personnage sur un jeu en ligne, par exemple dans les jeux comme ça, tu as Aion, tu as Final Fantasy 14, tu as Star Wars The Old Republic, c'est des jeux où tu crées un personnage propre, homme ou femme, tu choisis ce que tu veux en fonction du jeu vidéo que tu as et en fait, tu vas faire évoluer ce personnage là. Donc l'idée, comme tu es en ligne, c'est que, bah des fois sur ton... enfin pendant que tu te balades je ne sais pas tu dois rendre des différentes quêtes, en fait, tu vas faire des quêtes pour gagner de l'expérience, cette expérience là elle te fait monter de niveau et des fois, tu tombes sur des gens en ligne aussi, derrière un autre ordinateur mais à qui tu n'es pas obligé de parler. Tu peux te balader comme ça dans le territoire, tu n'es pas obligé d'aller à la communication. En revanche, sur tout ces jeux-là bien souvent tu as le principe du donjon et ça c'est très explicite dans WOW par exemple dans World Of Warcraft qui est le MMORPG le plus connu si ça peut te donner une idée, où en fait des donjons ça te permet d'obtenir des armures, etc. mais l'intérêt du donjon c'est qu'en fait tu es obligé d'avoir une cohésion d'équipe. Donc pour avoir une cohésion d'équipe, au fil des années, il y a beaucoup de serveurs vocaux qui sont apparus, des logiciels en fait, exprès, donc avant c'était

TeamSpeak, Mumble et maintenant c'est Discord, comme là tu es en train d'utiliser par exemple, qui est fait pour les jeux vidéo initialement mais qui s'est extrapolé à plein de choses. En fait, le danger dans ces moments là, c'est que quand t'arrives au donjon, bah à un moment donné, tu as un leader qui va te dire, bah voilà faut faire comme ci, faut faire comme ça, tu suis en fonction etc. mais à partir du moment où la personne sait que tu es une fille ou plusieurs personnes en fonction, et qu'en face de toi t'as une majorité de mecs, souvent t'en as au moins un sur tous tu vois, qui va te dire « ah, bah t'es une fille mais du coup, comment, t'es célibataire et machin, on se connaît pas, on s'est jamais vu », il sait pas à quoi je ressemble, je sais pas à quoi il ressemble, je sais pas si lui il ment en fait et que derrière c'est une fille, il sait pas si moi je mens et qu'en fait, derrière je suis pas une fille carrément, et c'est très, très dangereux. C'est vraiment la porte ouverte à n'importe quoi parce que du coup t'as le malheur de décliner gentiment des offres, ça se passe rarement bien et moi je sais que très souvent je me suis pris la tête avec des mecs où j'en venais à me faire insulter machin et tout, parce que simplement j'étais pas d'accord avec le concept, quoi, un truc tout bête mais c'est comme quand tu dis non dans la rue.

L : C'est clair.

M : Après pour moi c'est plus facile d'aborder ça dans les jeux vidéo dans le sens où la personne je sais que j'ai juste à la bloquer, elle ne pourra plus jamais me contacter, tu vois ; ça va rester dans ma tête mais je sais cette personne n'aura plus accès à rien parce que je ne lui ai pas dévoilé ma vie et voilà, en revanche, ça dans la rue tu ne peux pas forcément le faire. Et c'est pour ça que du coup je suis plus facilement vindicative sur les jeux vidéo que dans la rue parce qu'en fait dans les jeux vidéo, t'as quand même cette chance d'être à distance et moi je dis ça avec l'expérience que j'ai. Mais par exemple, j'avais une demi-sœur, on avait 10 ans d'écart, elle voulait jouer aux jeux vidéo parce qu'elle me voyait faire et ses parents du coup lui ont laissé aller sur l'ordinateur etc. et j'avais dit aux parents « faites bien attention quand même parce que moi je suis majeure, ça fait longtemps que je suis sur les jeux vidéo, je sais ce que je fais » mais elle, elle n'a pas cette notion-là, elle a 11 ans, elle veut jouer à des jeux parce que c'est joli et que c'est rigolo mais elle ne sait pas qui il y a en face, donc si elle commence à jouer sur des jeux en ligne, faut être super vigilant. Ils en ont pris conscience mais c'est vrai que t'es pas à l'abri, je sais qu'à un moment donné par exemple, elle voyait des trucs dans le tchat genre une personne lambda qui écrit dans le tchat, ce qu'on appelle un

slash all, c'est-à-dire que tout le monde peut le voir, n'importe qui qui est connecté sur le jeu, peut lire ce message là et qui mettait « qui veut me voir nue ». Je suppose que c'est une nana qui a écrit mais bah voilà, et en fait le truc c'est que je me dit à 11 ans, voir ça sur un jeu vidéo où juste tu veux t'amuser parce que c'est rigolo, il y a des fleurs, c'est limite, quoi.

L : Ouais, complètement, complètement. Et à cet âge-là, t'as pas forcément après la maturité et le recul des fois pour te rendre compte de la gravité de certaines choses aussi.

M : C'est ça et du coup je pense que le harcèlement il a varié en plus de ça sur l'âge des personnes qui étaient touchées, c'est-à-dire une gamine de 11 ans qui n'était pas forcément touchée dans la rue par le harcèlement, parce que bien souvent à 11 ans t'es rarement seule, enfin j'espère, t'es plutôt en groupe ou avec des copines et du coup, ça va t'as moyen de t'évincer mais surtout tu ne vas pas sortir à 22 heures, ça devrait aller, mais du coup ça devient un danger sur les réseaux.

L : Après, malheureusement tu vois j'ai eu un entretien avec une fille, qui maintenant est plus âgée mais qui quand elle a vécu, en tout cas une agression, enfin, un harcèlement de rue quand même assez grave, elle avait 10/11 ans quoi, et donc ça peut arriver la journée, enfin il n'y a pas que la nuit...

M : Ça peut arriver partout.

L : Ouais, ouais mais je pense qu'après on est toutes un peu d'accord quand même pour se dire que la nuit est quand même un moment où on se sent beaucoup plus en danger forcément l'obscurité, tout ça... J'ai été quand même choquée de son âge et quand tu me dis ouais à 11 ans normalement dans la rue il ne se passe pas trop ce genre de choses et bah en fait, si quoi et c'est fou...

M : J'imagine, tu sais ça, comme si tous les gamins de 11 ans étaient collés à papa maman mais non et c'est assez terrible.

L : Ouais, ouais, ok et c'est sûr, en général, quand tu parles des réseaux et du coup de ce que tu, enfin du coup de ces mecs relous là, c'est seulement par rapport aux jeux vidéo ou est-ce que sur tes réseaux sociaux perso t'as aussi des...

M : Alors, si sur les réseaux sociaux, j'ai des fois des gens qui veulent m'ajouter sur Facebook, bon là, j'ai bloqué le truc depuis un petit moment, je te parle de ça, c'était au tout début quoi, parce que moi je me suis mis sur Facebook à partir de 18 ans. C'était un choix de ma part et puis c'était aussi parce que mes parents m'avaient expliqué, avec ce qu'ils avaient

sous la main, bien sûr parce qu'ils avaient pas toutes les connaissances, mais que moi j'ai là, depuis que je joue aux jeux vidéo mais que voilà, ils étaient pas d'accord là-dessus et qu'à partir du moment où t'es jeune, la photo tu sais pas où elle va, donc c'est non. Donc voilà et c'est vrai que bah, j'en ai vu quand même pas mal passer des comptes Facebook de gens bizarres, ils te demandent en amis, tu sais pas pourquoi et moi j'envoie pas de messages quand je connais pas, je décline automatiquement. Mais que depuis que Messenger a pu se dissocier de Facebook, des fois j'avais d'autres, enfin un nouveau truc, tu vois c'était d'avoir des messages de personnes lambdas « eh, salut on s'est croisés hier » bah non je crois pas... Moi je bloque instantanément parce que je sais pertinemment que ces gens je ne les connais pas, tu vois.

L : Moi, aussi je... j'ai le blocage facile.

M : Ah ouais, non mais je ne cherche même plus à comprendre, tu vois, je pense que j'ai passé l'âge d'émettre un doute, le problème c'est que c'est un attrape-nigaud donc je parle de ça entre grosses guillemets ce que je veux dire par là c'est qu'en fait c'est facile quand t'as pas d'expérience de te faire attraper par ce genre de trucs et c'est très vicieux en fait.

L : Ouais bien sûr, bah, il suffit par exemple, comme tu disais, une enfant de 11 ans, 13 ans qui se fait comme ça, aborder sur les réseaux et puis qui ne se rend pas compte, elle discute un peu, enfin ça va super vite.

M : Bah oui tu te dis, ouais, enfin je vois avec la personne m'avait envoyée ça parce que je ne sais pas pourquoi ça m'a marqué mais on s'est croisés hier la gamine forcément elle va dire non je ne crois pas, t'es qui, bah, et là le truc il est amorcé et c'est déjà trop tard en fait.

L : Ouais, c'est clair.

M : C'est une autre forme de harcèlement pour moi, tu vois mais ça rejoint exactement ça parce que ça aurait très bien pu lui arriver dans la rue.

L : Ouais, ouais, bah c'est pour ça que je trouve la question de la rue virtuelle intéressante et que j'ai vraiment envie de pousser ce truc parce que j'ai envie de voir en fait, j'ai envie de voir même si je me doute des réponses...

M : Je pense même que des fois ça va plus loin sur Internet que dans la rue tu vois.

L : Bah, comme tu l'as dit, il y a toujours cette distance qui permet bah aux gens de prendre plus d'aise quelque part.

M : Tout à fait.

L ; Ouais, c'est...

M : Et puis oui, parce que bah des exemples comme ça de personnes qui m'abordent, machin, alors pour le coup, euh... comment, moi j'ai expliqué quand même assez rapidement à la personne que j'ai pas un copain mais une copine parce que tout simplement dans le principe, je me dis tu vois ça va calmer le jeu mais en fait ça a marché quelques années, tu vois, puis bah, très vite, ça n'a pas suffi et c'est devenu très gênant parce qu'à un moment donné, il y a carrément un mec qui était allé jusqu'à m'envoyer un cadeau, je ne sais même plus comment il avait eu mon adresse. À la base, c'était une personne que j'appréciais mais que j'avais rembarrée mais ça c'était bien passé, il l'avait pas mal pris, il m'avait dit ok, d'accord pas de souci, j'ai compris il n'y a pas de problème. On était sur une très bonne entente ; le problème en fait c'est que j'ai vite vu qu'il ne lâchait pas l'affaire et par chance je ne l'avais pas ajouté tu vois dans mon cercle de vie privée, je l'avais que sur le réseau enfin le vocal à l'époque que j'utilisais, le jeu vidéo donc il y avait que par là qu'il pouvait me contacter. Et je sais qu'une fois déjà il m'a envoyé un cadeau comme ça, il m'avait demandé s'il pouvait m'envoyer un cadeau, machin et tout et je lui dis tu sais qu'il se passera rien, tu peux m'envoyer ce que tu veux mais, enfin ça me fait plaisir c'est gentil, mais c'est pas...

L : Ouais, ça ne change rien, quoi.

M : Voilà c'est ça et à partir du moment où je me suis rendue compte que j'étais obligée de préciser ça avec lui, c'est que je n'étais déjà pas à l'aise quoi de base et que du coup ça devenait très vite vicieux, quoi.

L : Ouais, clairement.

M : Donc voilà, je sais donc que j'ai quelques personnes comme ça bah en fait on se parle plus parce que c'était des gens sur les réseaux qui sont de très bons amis et puis à un moment donné, bah je sais pas trop ce qui se passe mais en fait ils essaient désespérément de t'avoir et tu les recales tant bien que mal et au bout d'un moment en fait, ils ne te parlent plus. Ils lâchent l'affaire, ils passent à autre chose ; du coup, le concept de l'amitié ça sert à rien quoi vraiment c'est... ça leur passe complètement au-dessus tu vois.

L : Ça n'existe pas pour eux, en fait.

M : C'est ça, c'est gênant, c'est très, très gênant.

L : Ouais, ouais parce que des fois ça amène des situations dans lesquelles tu n'as vraiment pas envie de te retrouver.

M : Et puis c'est très embarrassant parce qu'en fait, tu sais que la personne euh... bah, elle peut avoir une atteinte, tu ne la vois pas donc j'ai déjà eu des relations à distance mais où je finissais par voir la personne. Jamais, jamais je ne suis tombée amoureuse de quelqu'un à travers un écran, tu vois ce que je veux dire ?

L : Oui.

M : Et je me dis que dans le principe etc. quand tu veux flirter et tout ça, t'essaies d'entretenir quelque chose avec une personne qui est ok ; quand la personne elle te dit non, ça ne sert à rien de réessayer quoi.

L : C'est clair, ouais, ouais.

M : Et ça le truc, bah on tombe toujours dans le harcèlement, c'est qu'en fait la personne que tu lui dises non en face ou non virtuel bah elle continue quoi.

L : Ouais, ok, bon bah, c'est... je ne sais pas si tu vois d'autres choses dont tu voudrais me parler...

M : Après je suis dans une association qui s'appelle « Les Bavardes » dont j'ai déjà parlé à Valentin, parce que bah justement les jeux vidéo, etc. on avait déjà parlé de tout ça et en fait on a un collectif féministe qui se bat aussi pour la visibilité des femmes, là par exemple, à l'instant juste avant qu'on s'appelle, je venais de changer ma photo de profil de Facebook pour soutenir aussi par rapport à Hoshi, tu en as peut être entendu parler.

L : C'est n'importe quoi ce qui se passe...

M : Ouais, donc voilà « Les Bavardes » interviennent pour ça, interviennent aussi dans les lycées etc. pour parler du harcèlement, pour parler du droit des femmes, de la visibilité des femmes ; elles font des scènes ouvertes 100% féminines, donc n'importe qui peut venir en tant que spectateur mais se sont bien des femmes qui montent sur scène.

L : Ok ok ! Super ! Bon et bah merci à toi d'avoir pris le temps, c'est cool.

M : Merci à toi j'espère que tu as toutes tes réponses et que tu en auras d'autres.

L : Ouais, bah j'espère aussi !

M : En tout cas si tu as d'autres questions et que tu as besoin peut-être d'un peu plus d'échanger ou quelque chose comme ça, si je peux m'être utile, bah, t'hésites pas et comme j'avais dit pour Valentin, si à tout hasard, t'as envie de me partager ta recherche une fois que c'est terminé et tout ça, bah je suis très friande de ça donc bah moi ça m'intéresse !

L : Complètement j'allais te le proposer justement bien sûr évidemment étant donné qu'en plus on a fait un entretien vraiment ce sera avec plaisir !

M : Ça marche.

L : Merci, je te souhaite une bonne soirée !

M : Bonne soirée et bon courage !

L : Merci.

## *Quatrième entretien*

L : Bonjour !

A : Bonjour, comment ça va ?

L : Ça va et vous, toi je ne sais pas du coup ?

A : Bah, tu peux me tutoyer.

L : Super, donc Lisa enchantée pour de vrai du coup !

A : Ouais, enchantée !

L : Je te propose de me présenter juste, je te présente mon travail vite fait, donc j'écris un mémoire sur la libération, la circulation et l'écoute de la parole des femmes sur les réseaux sociaux concernant le harcèlement de rue ; du coup c'est pour ça que je t'ai contactée parce que quand j'ai vu le compte @disbonjoursalepute qui a relayé ta story, je me suis dit ok, en fait je peinais à avoir des entretiens et je me suis dit, bah pourquoi pas contacter directement les femmes. J'ai envoyé plusieurs messages à des comptes qui relaient les témoignages mais j'ai très peu de réponses parce que, bah, les personnes étaient un peu réticentes avec mon profil Instagram qui est un peu vide quoi donc c'est vrai que ça peut faire un peu peur, qui sait si ça se trouve je suis Jean-Pierre 50 ans, tu vois, donc ça faisait un peu peur j'ai l'impression. Donc voilà je me suis dit j'allais contacter directement les femmes et puis visiblement ça fonctionne donc c'est cool. Voilà si tu as des questions sur mon travail, n'hésite pas, si là ça te vient.

A : Non, non, je me demande juste quel axe tu vas prendre tu vois mais...

L : En fait je m'intéresse beaucoup à pourquoi les femmes témoignent sur les réseaux, c'est ça ma question centrale.

A : Ok, trop cool et du coup là tu veux qu'on procède, je ne sais pas, t'as déjà des questions ?

L : J'ai un entretien mais moi je n'ai pas envie que ce soit très formel, j'ai envie qu'on discute, de toute façon je pense que ça va se faire tout seul.

A : Ouais ouais. Ok, très bien !

L : Du coup, est-ce que tu pourrais te présenter un petit peu.

A : Je m'appelle A\*, j'ai 33 ans, je suis comédienne, je suis scénariste, je suis réalisatrice, je suis féministe et je suis réunionnaise donc je ne suis pas parisienne, ça fait 10 ans que j'habite à Paris.

L : Ok, et là une question qui me vient comme ça, qui est de base pas dans mon entretien, est-ce que tu as constaté plus de harcèlement selon les villes, du coup ?

A : Entre La Réunion et Paris, par exemple ?

L : Ouais.

A : Bah, en fait, ce sport c'est un peu le même, il est pratiqué malheureusement de manière mondiale, il est juste un peu plus doux bizarrement à La Réunion, il n'y a pas... c'est moins agressif, ouais au contraire moi, je me sens moins agressée alors est-ce que je viens de là-bas où est-ce que je connais les codes, on sait pas mais comme tout le monde parle un peu à tout le monde, tu vois, tout le monde se dit bonjour dans la rue, quand tu rentres dans un bus tu dis bonjour à tout le monde donc il y a déjà cette parole qui est beaucoup plus libre ; quelqu'un qui vient de te parler dans la rue même pour te dire un truc assez désagréable, c'est beaucoup moins.. tu vois t'as un peu moins ce geste de recul alors qu'ici, personne ne se parle donc il y a ce double truc où tu fais « Attends, pourquoi, euh ».

L : Ouais, complètement.

A : Donc moi je le trouve en tout cas, moins agressif, quoi.

L : Ouais, ok, ok et ce jour-là du coup quand tu as posté ta story pour parler du harcèlement de rue, est-ce que c'était la première fois que tu témoignais de ce qui t'arrivait ?

A : Ouais, après tu vois, évidemment t'en parles surtout en tant que femme, entre copines peut-être à ta mère, tes sœurs beaucoup à des femmes, tu vois, ou même à des frères, ça m'est arrivée de dire « putain, fait chier et tout » mais là en fait, ce qui a changé, je pense ce déclic là, le déclic qu'il y a eu, c'est que je me suis retrouvée à passer une mauvaise journée pour un truc qui avait duré 40 secondes. Je me disais « putain » en fait c'est lui il continue sa journée et je pense qu'il y pense même plus et qu'il a oublié qu'il avait fait ça et moi ça fait 2 heures que je continue à marcher dans la rue là et je ne suis pas bien, quoi. Et en fait, ça a duré 2 secondes tu vois, je l'ai recalé, enfin c'est allé très vite, il y a, enfin, des gens appelleraient ça « rien » ; ils diraient ce n'est rien, c'est pas grave mais en fait je me suis rendue compte aussi de la manière où ça nous teinte, et ça teinte la journée et possiblement ça teinte la tenue que tu mettras demain ou après-demain et ça, ça m'a soulagée. Là, j'ai décidé de reprendre du pouvoir entre guillemets mais en fait il faut que ça sorte quelque part, tu vois, il faut que ça existe parce que, parce que là je suis bien emmerdée avec ce sentiment dégueu là, que je me traîne et il a fallu que je le transforme, en tout cas j'ai eu envie de le transformer en un truc un peu plus

libérateur ou aussi tu vas chercher mine de rien du réconfort auprès de... moi, tu vois, je suis une personne qui a près de 1300 abonnés, c'est rien quoi, mais mine de rien, ne serait-ce que la discussion qu'on a, bah tu vois là, je trouve qu'il s'est transformé le truc du coup tu ne restes pas avec ce sentiment dégueu tu te dis bon quoi en fait, on va vite transformer la merde en paillettes qu'est-ce que tu veux, et créer du lien aussi entre nous et voilà.

L : C'est chouette parce que je pense que toutes les femmes ne témoignent pas dans ce but là, enfin, clairement c'était pour te dire « je veux transformer ça en quelque chose de mieux ».

A : Ouais, ouais, je me suis dit en fait, il était hyper tôt dans la journée, je ne sais pas, il était très 13h ou 14h tu vois, et je me suis dit il y a pas moyen que jusqu'à minuit je sois comme ça tu vois, pour un gars ça a duré 10 secondes ah non, c'était pas genre plus possible. Et vraiment en fait ce sentiment d'injustice de se dire mais en fait c'est fou, moi je vais me trainer un truc pendant longtemps tu vois, et je me sentais hyper, bah, j'étais un peu en colère tu vois, c'est hyper injuste, j'ai rien fait tu vois, moi je te demande si t'es bien rasé ce matin, enfin c'est abusé de me dire, me donner ton avis, je ne t'ai rien demandé tu vois, et ouais encore une fois, cette envie de transformer et je me suis dit en fait si, existe aussi. Je pense que je suis plein de comptes, tu vois, où voilà les femmes commencent à parler de manière générale et je pense que ça aussi ça me, j'en fais moins un sort, genre je suis en train de témoigner d'un truc, mais effectivement c'est la première fois que je le faisais sur mon compte et j'ai eu des retours, des réactions mais même de mecs qui disaient « je suis désolé, putain mais c'est fou, mais pourquoi, pourquoi on fait ça », qui se sentent du coup mal dans leur genre ou mal représenté dans leur genre et ça c'était pas la première fois que j'ai affaire à des garçons comme ça et je pense que, il y aurait pas eu les écrans on aurait peut-être jamais les *couilles* de se dire ça parce que c'est des gens que je connais mais je les connais pas non plus, tu vois. On a fait deux tournages ensemble, on est pas des amis proches, quoi, et le fait qu'on soit derrière des écrans, on peut aussi se dire peut-être des choses plus profondes tu vois, avec moins de pudeur tu vois du coup.

L : Ouais, ce n'était pas la première fois que tu faisais face à du harcèlement de rue ?

A : Bah non, malheureusement comme toutes les femmes, quelque chose qui s'appellerait « quotidien » quoi, tu vois.

L : Ouais, complètement.

A : Mais bon il y a des jours où tu le vis mieux que d'autres, et puis c'est, enfin, moi c'est ce que je dis toujours, tout dépend le cœur qu'il y a derrière en fait. C'est toujours pareil, c'est qu'il y a le gars un peu relou mais je sais pas, il est souriant, il est pas... tu vois, ça va passer vite, je sais pas comment dire c'est chiant mais tu t'en défais quoi et puis il y a l'insistant et tout machin... Bon, et il y a la journée dans laquelle tu te trouves là en l'occurrence, ce jour là, j'ai décidé de ne pas me faire emmerder, là j'avais pas envie quoi. Enfin on n'a jamais envie mais là particulièrement j'avais un truc de ce genre alors là genre non, non.

L : Je comprends bien et tu étais dans la rue à ce moment-là, ce n'était pas dans les transports ou quoi ?

A : Non, non j'étais dans la rue, je marchais.

L : Et *a contrario* du coup tu me disais que t'avais eu des hommes et j'imagine même des femmes, qui t'avaient envoyée des messages de soutien si on peut dire enfin qu'ils étaient désolés pour toi etc. et ça *a contrario*, il me semble que j'avais vu dans tes stories qu'il y avait au contraire d'autres réactions qui n'étaient pas cool ?

A : Ouais, ouais, il y a eu bah évidemment quand t'ouvres la porte des débats. Donc moi je suis suivie à 80% par des gens que je connais et les 20% c'est parce que je suis passée 3 fois à la télé tu vois, donc c'est vraiment je ne sais pas qui c'est, quoi et j'ai eu un nombre, genre 4 ou 5 demandes dans mes DM de gens qui disent « ah mais ça va, c'était rien ou il a voulu être sympa, où t'en es vraiment, tu te poses autant de questions quand tu veux t'habiller » et vraiment des trucs où je me suis dit ah, en fait, j'ai ouvert la porte de l'enfer, je vais me taper toute la journée bah la même chose que je me suis déjà tapé là dans la rue il y a 2h. J'ai voulu couper court et je me suis dit en fait je n'ouvre pas la porte à un débat. Je n'ai pas besoin, encore une fois, de ton avis enfin en même temps c'est con de dire ça mais parce qu'en tu ouvres la porte c'est de vouloir dire je veux parler et puis en fait je veux pas bah que tu parles, mais en tout cas pas comme ça. J'avais pas envie là de se retrouver à théoriser un truc où j'avais l'impression que c'était devenu du langage commun, j'avais envie de dire « mais regarde, tu marches dans la rue ? tu lis en ce moment des choses ? tout le monde en parle, non tu as l'air de découvrir ». Et j'avoue que j'avais pas eu trop de patience et surtout je me suis dit mais en fait, même si j'ai 1300 abonnés c'est rien, j'ai aucune envie d'être suivie par des gars comme ça, du coup au lieu de moi, aller trier dans mes DM tu vois, bah je me suis dit faisant un truc un peu... ça fera le tri et bizarrement personne est parti.

L : Et c'était plutôt des garçons ou des femmes ?

A : Non c'est que des garçons, je n'ai pas de femmes, non. En même temps il faut dire que voilà, ils se sentent visés, c'est...

L : Clairement, mais après je pose la question parce que je sais que des fois les femmes, elles peuvent être virulentes, c'est étonnant mais ça arrive. Tu n'y as pas répondu à ces DM là ?

A : J'ai commencé et en fait je me suis dit, ah... trop long, non, stories.

L : Mais je comprends, je comprends quand même quelque part parce que j'imagine que quand tu reçois ça, alors que tu as juste exposé un peu ton ressenti quelque part, un peu comme s'ils te disaient « non tu n'es pas légitime à avoir dit ça, à avoir ressenti ça » alors que pas du tout ils ne sont personne.

A : Ouais et puis il y a surtout euh... en fait, moi ce que j'aime pas dans ce genre d'abord, c'est qu'il y a une forme de naïveté, de candeur, de « ah bon, ah bon, ah bon, tu ressens ça » et c'est là que tu te dis mais non c'est fou en fait de me dire ça, c'est fou. T'as des femmes autour de toi, t'as une mère, t'as forcément 3-4 récits de trucs tu vois, bon alors, peut-être qu'à La Réunion c'est plus fou, ma story est plus incroyable pour eux je dis ça parce qu'il y avait notamment des gars réunionnais mais euh...

L : Après moi, des fois quand il m'arrive des fois de parler de harcèlement de rue avec des hommes, je suis assez étonnée des fois de leur réaction et le fait de minimiser ça déjà d'une part et surtout, il y en a, ils découvrent quoi...

A : Ouais, ouais mais c'est très bizarre parce qu'ils découvrent un sport de rue, c'est vraiment, moi j'ai l'impression que c'est ça et moi à la limite ce qui me... enfin, évidemment que ça me dérange s'il vient me donner son avis sur ma tenue etc. et *a fortiori* me draguer, machin. Mais vraiment ce qui me perturbe le plus, dans quel monde on s'approprie la parole de la rue comme ça, on va parler à des gens et notamment du coup à des femmes, il y a pas de bonjour en général, il n'y a pas de phrase d'accroche, il y a juste un espèce de vomi, de désir ou d'envie ou de je ne sais pas quoi, je dis mais, attends, je ne comprends pas vraiment, et c'est ça en fait qui m'agace je me dis mais en fait à quel moment. C'est ça qui me met en colère, à quel moment je viens te demander si tu t'es lavé ce matin, si ça va bien et si tu as des frères et sœurs et même pas là je suis gentille en fait, là, ça ce serait une rencontre et c'est même pas ça et c'est ça qui est effrayant. Dans quelle prédisposition d'esprit tu es quand tu marches dans la rue et que, t'es un homme, et du coup tout t'appartient puisque tu peux interagir avec tout

comme tu veux exactement dans la temporalité que tu veux, avec les mots que tu veux et c'est presque fascinant, ça donne presque envie d'être un homme, c'est génial. En fait, vous avez un pouvoir de ouf les gars mais moi c'est ce qui me met le plus en colère.

L : C'est marrant que tu parles de sport de rue, c'est assez révélateur en fait.

A : Bah oui parce que nous, on a bien appris à courir tu vois, c'est bon, c'est un sport et puis c'est, enfin on retrouve quand même des codes presque animaux quoi, tu vois. Le nombre de femmes qui utilisent leur portable en FaceTime pour regarder derrière s'il y a quelqu'un, en reverse pardon, de tous ces sens qui sont décuplés quand tu marches dans la rue et que t'es une femme en fonction de l'heure à laquelle tu te trimballes, de la vue en passant par l'ouïe et en passant par... fin on développe une ingéniosité incroyable pour survivre j'allais dire et c'est un peu vrai tu vois et pour passer entre les mailles du filet, alors en plus moi j'avoue, j'ai la chance en fait, j'ai toujours refusé d'être esclave de ça, j'ai... je suis rentrée dans toutes les étapes possibles et inimaginables, dans toutes les tenues du monde à toutes les heures possibles et inimaginables et dans tous les moyens de transports du monde. Et c'est un truc auquel je tiens beaucoup et j'ai senti que, j'avoue là au moment où j'ai fait ma story, ça allait peut-être m'impacter, cette fois-ci allait m'impacter plus que les autres et j'ai décidé que non, en fait que j'allais continuer à mettre des shorts et c'est aussi pour ça que j'ai écrit je pense, tu vois, pour garder ma liberté, pour garder ma façon d'aborder la rue et de pas... j'avoue moi j'ai pas envie de devenir celle qui a peur tout le temps ; en fait, je refuse d'avoir peur, ça me fout en colère tu vois, ça je déteste, non, non.

L : Mais, est-ce que, au fond tu as peur quand même des fois parce que tu refuses d'avoir peur mais est-ce que tu la refoules ?

A : Alors parfois, j'ai peur mais surtout je suis toujours vigilante en vrai et ça c'est mon petit désespoir, c'est qu'au fond j'aurais beau faire « on s'en fout ! » surtout que maintenant j'ai un chien et donc la rue je la pratique beaucoup tu vois donc je passe beaucoup, beaucoup plus de temps dans la rue qu'avant et je me rends compte que bon, factuellement plus tu y passes de temps plus tu es accueillie donc je pense que ça aussi ça vient modifier mon rapport avec la rue là où c'était avant quelque chose qui me menait d'un endroit à un autre ; maintenant j'y passe vraiment du temps tu vois, je me balade quoi, je le faisais pas trop ça.

L : Et avant de poster ta story, est-ce que t'as eu peur pour le coup des réactions qui pouvaient y avoir, est-ce que tu as réfléchi à ça ou est-ce que tu t'es juste dit ok, non là c'est bon, il y en a marre, je poste ça ?

A : Ouais, tu réfléchis toujours et puis moi je réfléchis parce que je suis comédienne, si tu veux ; c'est con mais tous les gens qui me suivent, c'est des gens avec qui je vais tourner, avec qui j'ai tourné, des réals, des prods, c'est mes employeurs. Donc tu réfléchis, tu te dis bon est-ce que voilà... mais en fait c'est des positionnements que je trouve nécessaires aussi dans mon travail et c'est pour ça que je l'ai fait. Évidemment il y a eu 5 minutes de « tu es sûre et tout machin » surtout que moi je fais beaucoup de comédies donc mes stories sont plus ou moins marrantes et je me suis dit putain ça va peut-être étonner, détonner tu vois. Puis après je me suis dit c'est pas si fou enfin tu vois c'est pas... et au pire je me suis dit ils abandonneront c'est pas très grave.

L : Et ça a eu des retours, il y a eu des retombées par rapport à ton travail ou pas du tout ?

A : Non, non il n'y a pas eu de retombées. La seule retombée très concrète qui n'a aucun rapport avec mon travail c'est cette femme qui est venue me voir dans la rue ; je ne sais si tu as vu. Après en fait, il y a une femme qui m'a reconnue, qui a reconnu mon short parce que je pense qu'elle l'a vu sur @disbonjoursalepute ou elle a... je ne sais pas en tout cas elle m'a reconnue et donc elle est venue me voir et elle m'a dit « gardez votre short, il est super » et en fait, ça a été euh... j'ai rien pu dire alors que d'habitude je fais quand même preuve d'une répartie, enfin je suis plutôt voilà... et là ça m'a complètement prise. J'ai vraiment été hyper émue et j'ai dit « ah, merci c'est trop sympa » et puis en fait c'était dans la même journée, du coup à la fin de journée, je me suis dit « ah non attends, qu'est-ce qu'on va venir me dire, tu vois j'étais dans un truc de ouais, ouais, bonjour attends tranquille », et en fait non c'était pour me dire des trucs trop cool et ça m'a fait beaucoup de bien. Tu vois, j'ai trouvé ça incroyable et j'ai presque été un peu... tellement prise par mon émotion, je me suis dit merde j'ai pas réussi à bien lui dire des trucs que je voulais lui dire, j'étais juste comme ça et du coup le lendemain j'ai refait une énième story sur ce truc en disant en fait, je ne sais pas si tu me suis, mais si tu me suis bah merci parce qu'en fait, grâce à toi, l'élan que j'ai voulu créer en faisant cette story qui a été de me défaire de ce sentiment nul que j'avais trainé toute la journée, bah, j'avais réussi, puisqu'en fait c'était... non seulement j'avais déjà réussi parce que j'avais eu

plein de messages hyper cool et là je me suis dit bah j'ai réussi en plus dans la vraie vie, parce qu'Instagram c'est quand même pas la vraie vie.

L : Et est-ce que finalement elle te suivait ou pas ?

A : Non, je sais pas, elle ne m'a jamais répondu, peut-être qu'elle me suit mais elle n'a pas réagi mais donc elle ne l'a pas vu, je ne sais pas.

L : C'est fou, c'est fou en tout cas ; mais ça fait vachement écho avec un truc j'ai vécu aussi il n'y a pas longtemps. Je rentrais du travail, je prends les transports moi je ne suis pas du tout en distanciel là même malgré le confinement et tout et je rentrais du travail, je marche vers la gare et tout. Et en fait, à un moment donné, j'entends un « bonjour les filles », je rentrais avec une collègue à moi et moi je me retourne pas tu vois, maintenant je me retourne plus en fait. Et ma collègue elle s'est retournée et elle a reconnu un collègue à nous, et j'étais juste dégoûtée, et je me suis dit putain, merde quoi enfin c'est dommage d'en arriver là maintenant même quand c'est quelqu'un qui te connaît, qui t'interpelle dans la rue, si tu reconnais pas la voix, si t'es pas dans le *mood*, tu vois en fait tu réponds pas quoi. C'est fou !

A : Ouais, ouais, moi ça ne me fait pas trop ça mais la manière dont je me retourne elle est vraiment euh... ce n'est pas la bande annonce d'un film cool que t'as envie de voir quoi ; c'est vraiment cette espèce de truc et en fait c'est con parce que juste après tu fais « ah bah oui mais parce que » mais ouais, ouais malheureusement.

L : Et j'imagine que du coup, il y a ta famille qui te suit sur les réseaux sociaux, tes proches, tes amis, est-ce qu'ils ont réagi par rapport à ça, est-ce qu'ils sont au courant enfin, comment...

A : mes cousines ont réagi, mes frères enfin, j'ai... enfin de ma mif personne n'a réagi. J'ai deux grands frères, ils n'ont pas réagi en tout cas celui qui me suit n'a pas réagi, l'autre n'est même pas au courant parce que je pense qu'il n'a pas intérêt, parce que je pense qu'il ne regarde pas tu vois, il a genre un abonné, il ne va jamais sur Instagram et heureusement ma mère ne me suit pas.

L : Pourquoi heureusement ?

A : Bah non, mais parce que La Réunion, parce que trop compliqué, trop loin, elle a 70 ans ma mère elle voit ses stories je pense qu'elle envoie un billet d'avion direct c'est genre tu reviens, parce qu'elle a juste peur pour sa fille tu vois ; mais non il y n'a pas trop eu de réactions si ce n'est, je te dis mes cousines qui disent « oh, trop chiant » mais non.

L : Ok, ok et est-ce que toi, du coup, comme ça s'est passé rapidement je te pose quand même la question, est-ce que tu t'attendais à quelque chose quand même en postant cette story, n'importe quoi du soutien, enfin, est-ce que tu t'attendais à quelque chose soit toi à ressentir quelque chose, soit à ce que les autres t'offrent une réaction ?

A : Bah, je t'avoue pas trop parce qu'en fait je me disais peut-être c'est fou de faire ça, peut-être que ça va être mal accueilli et tout et j'étais plus dans un délire de il faut que ça sorte, il faut que ça passe par quelque part là, parce que je vais flinguer ma journée. Et je me dis bon au pire, tu vois ce sera une story sur laquelle tu feras ça, voilà mais c'est aussi prendre la parole en fait, c'est con mais je me suis dit en fait tu as les abonnés que tu mérites tu vois en gros quoi, et en fait je fais ce que je veux, c'est mon Instagram, il y a pas de délire et parfois, je me dis, moi je me fais une montagne parce que je me dis ils vont voir, ils ont dit ce qui va se passer, mais en fait c'est l'inverse, Instagram c'est très grand c'est comme le monde, tu vois, t'iras suivre des comptes qui te plairont plus, en fait c'est pas grave et en fait j'ai réussi à désamorcer cette pression et à reprendre le pouvoir de mon Instagram, de ma page.

L : Ouais, en tout cas, j'ai l'impression qu'il y a vraiment ce truc de transformation et de pouvoir, de reprendre le pouvoir en fait qui t'a poussée à témoigner.

A : Ouais, ouais, je ne sais pas, elles ne disaient pas ça les autres meufs ?

L : Non.

A : Ah ouais,

L : En fait j'ai des réponses très différentes, j'ai pas eu énormément de témoignages comme je te disais, j'en ai eu 3 pour l'instant, donc tu es la quatrième. Il n'y a pas les mêmes choses du tout qui ressortent et c'est assez marrant et ça va être super intéressant du coup pour moi de comparer. Après toi tu as eu que des réactions en messages privés, tu n'as pas forcément de réactions par rapport à tes commentaires ou quoi que ce soit ?

A : Je n'ai pas compris, des commentaires de mes deuxièmes stories tu veux dire ?

L : Non sous tes post, sous tes post Instagram, est-ce qu'il y a eu des retombées là-dessus ?

A : Ah non, non.

L : Ouais ok. J'ai une dernière question pour l'entretien, parce qu'il y a des filles qui témoignent des années après, toi c'était sur l'instant, pourquoi ?

A : Ouais, ouais, bah je l'ai posté, je te dis une heure après quoi, quand, au bout d'une heure, une heure et demie j'ai compris qu'en fait, du coup, ils arrêtaient pas de me mater dans les

reflets des vitrines, je tirais sur mon short, j'étais pas bien et je dis il a comme une espèce de... je sais pas, je bougeais pas comme d'habitude quoi, non mais alors là en fait, ça va être comme ça toute la journée donc et puis après j'ai commencé à me dire, peut-être je prends un taxi, je retourne chez moi, je change de short, je repars... Mais là je me dis, attends qu'est-ce que tu racontes, pas du tout et c'est tout ça toutes ces tergiversations qui ont fait, qu'en fait, en une heure j'ai fait « oh, oh, faut que ça sorte ».

L : Et pourquoi t'as pas plutôt décidé de... je ne sais pas, appeler quelqu'un et pourquoi tu t'es dit je vais prendre mon Insta ?

A : Eh bien t'appelles quelqu'un pour dire un truc qui, dont il a été lui-même témoin ou victime il y a une heure, mais bon, il y a une forme de banalisation très forte du harcèlement de rue, pour personne c'est un événement malheureusement tu vois, c'est ça qui est terrible mais tu vas dire quoi, un truc qu'elle déjà, qu'il ou elle sait déjà, qu'il a déjà ressenti tu vois, non et puis je trouve que ça... y perdait de la valeur si tu fais ça. Je voulais avoir l'impression que ça ait plus d'impact et en fait déjà, pour moi écrire des choses c'est beaucoup plus impactant tu vois, ou faire des vidéos qui touchent, pas que ta pote qui t'aide déjà dont l'avis sur toi ne changera jamais enfin tu vois, des espèces de trucs comme ça très pérenne, que sais-je, non, non, je voulais affirmer aussi un truc tu vois, auprès de gens que je ne connais pas.

L : Je comprends, je comprends. Et tu es contente de l'avoir fait ?

A : Ouais, franchement ouais. Je ne sais pas si je le referai parce que je me suis dit alors après on part dans un délire où ton compte devient que ça quoi tu vois, ou bien ton compte devient très engagé et très engageant aussi dans le contenu etc. Mais ouais, non, non, je suis hyper contente mais si je me dis que la discussion qu'on a là par exemple, je ne sais pas mais c'est aussi transformer les choses, donc je trouve ça plutôt cool, ça sert à ça les réseaux en vrai enfin pour moi, l'utilisation que j'aimerais en faire c'est vraiment beaucoup ça tu vois.

L : Ouais, ouais, c'est malheureux à dire mais finalement t'en tires un peu de positif quoi.

A : Ouais, ouais mais c'était complètement la démarche et le but, je me suis dit ; c'était quasiment sûr que ça allait m'amener finalement du positif en le faisant.

L : Donc finalement tu t'attendais à quelque chose ?

A : Mais non, du positif c'était quand même, c'était déjà du positif que d'être libérée de cette folie, de cette gymnastique de penser que j'étais en train de faire depuis 2 heures tu vois, rien que ça c'était gagnant en fait j'avais récupéré du souffle.

L : Ouais, clairement, ok, moi, en tout cas mes questions que j'ai en tête elles sont toutes posées ; si toi, tu as envie de, je ne sais pas me parler d'un truc par rapport à ce sujet-là, qui te vient en tête.

A : Bah pas trop, j'avoue là.

L : Pas de souci.

A : J'ai cherché vraiment, mais je n'ai pas trop trouvé, je ne sais pas, non. Mais le seul truc mais bon c'est même pas, c'est que je me dis que j'ai aussi des copines qui me disaient ouais tu vois il y a aussi le gars qui est trop mignon et qui vient te dire des choses mignonnes dans la rue et machin, je me dis quand tu sais plus combien de pourcentage de gens rencontrent leurs mecs ou leurs meufs dans le métro, tu te dis bon bah alors du coup, elle est où la limite tu vois, à quel moment c'est une agression et à quel moment on est dans le harcèlement, à quel moment on est dans l'art de la drague de rue ?

L : Le consentement, hein, moi là ce qui me vient tout de suite, la barrière c'est le consentement. Si à partir du moment où il y a un mec qui vient t'aborder, tu es dans le mood tu dis, juste tu ne le repousses pas, il discute, tu es ok avec ça et bah ok la conversation elle peut se faire.

A : Du coup on oublie un tout petit facteur qui moi est le truc qui me dérange le plus, c'est à quel moment tu te permets d'entrer, d'interagir avec quelqu'un que tu ne connais pas dans la rue et du coup c'est aussi prendre une liberté tu vois ?

L : C'est clair.

A : Et prendre une décision et c'est ça. La vraie question elle est là. moi, je ne dirais jamais, ça ne me viendrait même pas à l'esprit enfin, le nombre de mecs trop beaux que je croise dans la rue ou vraiment je jette mon chien pour interagir avec eux. Jamais jamais je dirai « Salut, comment ça va aujourd'hui », peut-être que c'est con, peut-être qu'il faudrait, je ne sais pas mais le petit suspens que je laisse là-dessus où j'ai une copine qui a rencontré son mec dans la rue tu vois, bon bah, je ne sais pas.

L : Après, ça me fait penser à une histoire aussi avec... l'histoire d'une copine qui avait rencontré un mec dans le métro et elle s'était dit ok, vas-y tout et en fait je crois qu'elle avait eu un ou deux dates avec lui et au deuxième date le mec a commencé à juste être trop, trop chelou à pas respecter certaines choses, enfin voilà elle s'est cassée quoi parce que ça devenait chaud mais bon après ça, malheureusement, je veux dire que tu croises un mec dans

le métro ou que tu le croises c'est partout pareil. On m'a toujours dit, mon père m'a en tout cas toujours dit dans la rue tu te déplaces d'un point A à un point B et basta quoi, les gens ils n'ont pas à interférer dans ce chemin là.

A : Ah oui, c'est ça, ouais.

L : Au point A on peut te parler, au point B on peut te parler, mais entre, c'est le chemin en fait, c'est le trajet.

A : C'est comme Happen c'est quand même fou ce truc, c'est des gens que tu croises dans la rue, tu sais c'est l'application qui te permet de rencontrer des gens que t'as croisé dans la rue.

L : Ah ouais, je ne sais pas du tout, je ne connais pas.

A : Uniquement sur lieu physique ou de périmètre, c'est littéralement des gens que tu as croisé : tu es allé au supermarché, le gars avait l'application, toi aussi et vous vous êtes croisés au rayon pâtes.

L : Ok ok, je savais pas du tout, je ne connais pas ; bah à la limite, ça bon, après tu vois, vous êtes tous les deux sur l'appli, si ça match, du coup je ne sais pas comment ça fonctionne mais...

A : Ouais, bah moi non plus je n'ai jamais essayé mais bon j'ai trouvé ça limite un peu flippant moi, je ne suis pas sûre d'avoir envie de rencontrer mon prochain rencard au rayon pâtes. En plus maintenant tout est fermé, donc on est plus dans les bars, tu croises dans des endroits genre au laboratoire d'analyses et au supermarché tu vois, t'es un peu là genre bon, pas sûre. Peut-être que tu as envie d'être ok mais ouais, j'ai trouvé ça drôle.

L : Ok, ouais en tout cas, le jour où mon mémoire sera écrit, si ça t'intéresse, je te l'enverrai.

V : Ah bah ouais ok !

L : Merci à toi vraiment, ça va beaucoup m'aider et puis merci pour ton temps surtout.

V : Avec plaisir, salut.

L : Salut, bonne soirée.

## *Cinquième entretien*

*Ayant eu un problème de dictaphone, le début de l'enregistrement n'a pas fonctionné et s'est mis en route quelques minutes après le début de l'appel.*

L : Voilà de quoi vraiment retourne mon mémoire.

M : Non, non, c'est bon, je... j'ai bien compris ton projet.

L : Si tu veux bien je te laisse te présenter, juste ton âge, ta situation un petit peu, enfin, voilà.

M : Ok, donc moi c'est M\*, j'ai 25 ans la semaine prochaine, je suis dans un service civique dans un théâtre et donc je suis diplômée d'un Master dans la culture.

L : Ok super tu es dans quel théâtre ?

M : À Dijon.

L : D'accord, ok, mon père bosse au théâtre aussi, donc ça aurait été marrant que ouais, ça aurait été marrant, et je crois qu'il connaît même des gens de Dijon.

M : Bah c'est un monde petit, tout le monde finit par se connaître.

L : Ouais c'est ça ! Alors je sais que tu avais du coup témoigné, enfin je t'avais contactée parce que tu avais fait une story, il me semble que le compte @disbonjoursalepute avait relayé mais je n'avais pas osé prendre en capture d'écran bah, ta story, par respect et du coup je ne me souviens plus bah, de ce qui t'es arrivé, pourquoi tu avais témoigné, etc.

M : Oui, ça va je peux te raconter. En fait j'étais dans la rue donc à Dijon en centre-ville de Dijon, je marchais dans la rue avec ma copine et il y a un mec, il y avait une meuf devant nous et il y a un mec qui passe et qui parle à la meuf enfin comme si c'était, je ne sais pas comme si c'était un bout de viande quoi. Je ne sais plus ce qu'il lui a dit « oh, t'es bonne » un truc comme ça. C'est typiquement du harcèlement de rue et donc en fait c'est pas moi qui me suis fait harceler, j'ai juste réagi à haute voix et j'ai dit un truc du style « ah mais quel gros dégueu » ou quelque chose comme ça. Enfin bref, j'ai commenté son action, ce qu'il n'a pas apprécié donc il a commencé à m'invectiver. Et on était à un arrêt de tram et la meuf bon elle est partie après, elle a fait sa vie, tu vois, elle n'a rien demandé elle. Mais cet homme-là qui a harcelé cette femme, il a commencé à s'en prendre à moi parce que j'ai réagi et à m'insulter de tous les noms et à me dire que si on n'était pas en public, il m'aurait frappée et insultée ma

copine et à me dire qu'on était moches alors que c'était vraiment pas la question. Au début je l'ai ignoré après j'ai essayé de rester calme et après au final je me suis énervée aussi. Au final il a fini par partir et l'autre homme est arrivé et voilà et le jour même, j'ai vu que j'ai des amis qui ont partagé des trucs du compte @disbonjoursalepute parce que c'était apparemment la journée contre le harcèlement de rue et donc j'en ai profité pour, parce que j'étais trop énervée de ce qui s'est passé, pour en parler sur Instagram. Donc la story c'était juste, je crois avoir partagé une story de @disbonjoursalepute qui expliquait le harcèlement de rue mais après je racontais ce qui c'était passé parce que, oui pendant que cet homme il m'insultait, il me disait « j'ai le droit de faire ce que je veux, j'ai le droit de dire ce que je veux, j'ai le droit de dire ce que je pense à cette femme-là » et moi je lui ai expliqué que c'est pas vrai, c'est pas autorisé le harcèlement de rue et donc voilà, c'était pour rebondir sur ça, sur Instagram.

L : Ouais c'est vrai qu'ils ont le... ça m'est déjà arrivé aussi « le ouais, non mais c'est bon, c'est la liberté d'expression j'ai le droit de dire ce que je veux ».

M : Ouais c'est ça, c'est exactement ce qu'il a dit.

L : Ouais, c'est navrant. Waouh c'est super que tu aies réagi.

M : Après c'est pas forcément évident de le faire, mais moi je ne le fais pas depuis si longtemps que ça de réagir mais je le fais de plus en plus mais je le fais que quand je ne suis pas seule et en public la journée. Genre pas la nuit quand je rentre le soir tu vois mais c'est un peu dangereux quand même je veux dire c'était pas... non, il n'y a personne qui a réagi alors que c'était l'hyper-centre de Dijon, un après-midi, je ne sais plus si c'était un mercredi après-midi, début d'après-midi, il y avait plein de monde à l'arrêt de tram et personne, personne n'a réagi. Il n'y avait que ma copine et moi et le mec il menaçait de nous frapper tu vois, faut pas forcément le faire, je conseille pas à tout le monde de réagir quoi, moi je le fais mais c'est pas forcément une bonne idée de le faire, quoi.

L : Bah, ça dépend, comme tu l'as dit, je pense que ça dépend du contexte déjà là si toi tu n'étais pas seule déjà c'est toujours rassurant et en plus comme tu l'as dit en journée et tout, c'est autre chose que de le faire quand toute seule dans la rue avec un mec le soir. C'est clair.

M : Bah c'est sûr, lui ça l'a empêché de me frapper parce qu'il y avait des gens autour mais les gens ils ne se sont pas interposés, ils ne se sont pas dit pourquoi cette personne, enfin cet homme insulte violemment deux femmes qui n'ont rien demandé quoi...

L : Qu'est ce que tu as ressenti à ce moment-là parce que finalement en fait, au début tu ne te faisais pas harceler dans la rue, tu ne t'es pas fait agressée et finalement en réagissant tu t'es fait agressée, qu'est-ce que tu as ressenti ?

M : Je pense que j'ai... bon il y a un peu de panique au moment où le mec il m'insultait mais il y avait de la colère quand en fait, lui il se permet de commenter en direct les gens enfin les femmes et en toute impunité. Il y a pas de conséquences et quand moi j'essaye de lui faire remarquer que c'est dégueu ce qu'il fait et que c'est interdit et donc lui donner une conséquence, enfin lui répondre quoi et bien, lui il s'énerve encore plus en fait. Donc ça m'énerve parce que, ce qui m'énerve c'est l'impunité en fait, c'est le fait que pour lui c'est ok de harceler des meufs dans la rue et que quand quelqu'un réagit lui dit que c'est pas ok, que c'est interdit par la loi et que c'est juste nul et bah il s'énerve et il menace quoi, et donc ouais, ça me met en colère. Et puis c'est énervant, c'est frustrant, c'est aussi un peu triste parce que du coup ça a pas... enfin si les hommes ils pensent encore qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent dans la rue et dire ce qu'ils veulent dans la rue c'est un peu déprimant.

L : Ouais c'est clair je suis d'accord avec toi ; et la story tu l'as postée directement après avoir vécu ça ou je ne sais pas, tu es rentrée chez toi ?

M : Non j'allais faire des choses, j'allais prendre le tram, j'allais dans un magasin, enfin, non je l'ai postée en rentrant donc bien 3h après.

L : Ok, ok et quand tu l'as postée, est-ce que tu, enfin déjà est-ce que tu étais toujours dans le même état de l'après-midi, de ce qui s'était passé ou pas ?

M : Ah non, j'étais redescendue, je m'étais un peu calmée déjà. En fait quand l'homme il est parti du coup de l'arrêt de tram, en fait, je ne suis pas restée au tram là, on a marché jusqu'à l'arrêt de tram d'après puisqu'il fallait que je me calme, j'étais un peu en redescende d'adrénaline, en stress donc j'avais pas envie de monter dans le tram direct du coup on a marché jusqu'à l'arrêt de tram d'après et après, il y a tout le trajet en tram. Enfin voilà, 3h qui se sont passées avant que je rentre chez moi, ça allait, je n'étais plus sous pression, je n'étais plus stressée, j'étais moins en colère, j'étais moins sous le coup de l'émotion, j'étais quand même en colère mais plus calme.

L : Ok, et t'avais déjà témoigné plusieurs fois sur les réseaux par rapport au harcèlement de rue ?

M : Ouais, du coup j'essaie de me rappeler les autres fois où c'était arrivé. Je peux te raconter, il y a deux que je me souviens au moins. Donc la fois d'avant sur Instagram, c'était en novembre pendant un des deux confinements, alors c'était pas à Dijon, c'était à Nantes, c'était dans le tram aussi et en gros, il y a un mec je ne sais pas, j'imagine qu'il a été... bah, pareil j'étais avec ma copine, peut-être qu'il n'a pas apprécié deux meufs ensemble, j'en sais rien. Toujours est-il qu'il a commencé à m'insulter alors que je faisais rien de spécial, j'étais juste assise dans le tram je ne faisais rien, il a commencé à me dire « arrête de me regarder c'est n'importe quoi, vous êtes folles ou vous êtes malades », je crois, je ne sais plus ce qu'il a dit, enfin des trucs comme ça. Donc pareil bon un peu... j'étais un peu sous le choc et quand je suis arrivée, j'ai témoigné après sur Instagram, j'ai raconté ce qu'il s'était passé en disant que j'étais vraiment trop énervée et là dans le petit témoignage que j'avais fait sur Instagram en stories, j'avais mis aussi un truc du genre « les hommes alliés, c'est maintenant, faut vous bouger, faut faire quelque chose, faut arrêter vos potes de harceler des gens dans la rue, faut arrêter de pas réagir, faut aussi prendre votre part et réagir et genre au quotidien si des hommes alliés ils font rien, les autres mecs ne vont pas nous écouter de toute manière donc ça servira à rien », un truc comme ça. Ça c'était en novembre et donc il y a une autre fois, mais il y a beaucoup plus longtemps, et je ne sais pas s'il y a eu une autre fois entre-temps je ne m'en souviens pas, mais 2015-2016 je sais plus, j'étais plus jeune et c'était sur Facebook cette fois-ci et j'avais partagé une... tu vois le compte où il y a des... comment ça s'appelle, des crocodiles à la place des harceleurs, c'est...

L : Ah non je ne connais pas ce compte.

M : Je vais essayer de retrouver mais c'est un truc un peu vieux quand même, comment ça s'appelait, et c'était un mec en plus mais qui faisait des dessins, en gros les harceleurs, ils étaient représentés par des crocodiles je crois, un truc comme ça.

L : Ah je crois que ça me dit un truc, oui, oui.

M : Et en gros, c'était assez bien mais c'était un peu vieux du coup, c'était peut-être 2014-2015 donc c'était avant qu'on en parle encore plus comme maintenant. Là j'avais fait un post un peu récap, donc j'avais partagé une image de ce mec-là où il y avait plein de crocodiles harceleurs et un message où il y avait écrit un conseil aux harceleurs, ne pas harceler et dans le texte moi, de la publication j'avais mis le petit témoignage de harcèlement que j'avais vécu cet été là donc c'était en septembre, et par exemple, il y avait un homme qui

m'avait fait un commentaire, je sais plus j'étais en voyage à l'étranger et il y avait un mec dans un magasin qui m'avait dit « achète pas de sardines, ça fait grossir » parce que j'étais en train de regarder les sardines. Enfin des petits trucs comme ça, des remarques déplacées de harcèlement d'hommes et j'avais mis tous les petits témoignages, à la fin j'avais mis un conseil « ne pas harceler ». Voilà et sinon j'en ai déjà parlé aussi, l'été dernier sur Facebook aussi, j'avais... je parlais d'autre chose dans le message mais j'avais rajouté aussi « c'était le début du printemps à Dijon et les hommes font des commentaires sur mon corps sur mes tatouages alors que je ne leur demande rien » quelque chose comme ça.

L : Ok et je ne sais pas pour toutes les fois où du coup tu as témoigné, c'était plutôt... est-ce que tu as pris ton téléphone et tu as témoigné directement après ou est-ce que c'était bah plus tard comme là récemment, quelques heures après ?

M : Alors donc les deux fois sur Facebook, c'est vraiment plus tard, c'est plus en lien avec autre chose par exemple j'y repense et je publie autre chose et puis je mets un petit commentaire en parlant de ça. Sur Instagram les deux coups c'est quelques heures après parce que là, autant la fois où tu m'as contactée c'était 3h après et la fois en novembre pareil, ça devait être 2-3h après le temps que je redescende et que ça aille un peu mieux. J'avais fait ce petit témoignage là parce que j'étais encore sous le coup de la colère mais plus calme mais je voulais quand même en parler pour extérioriser puis pour que les gens soient au courant quoi.

L : Et ouais, enfin, tu réponds un petit peu à la question que j'allais te poser en disant ça mais, pourquoi, qu'est-ce qui à chaque fois t'as poussé à témoigner et d'ailleurs il peut y avoir des raisons différentes pour du coup les fois où les plusieurs ou tu l'as fait.

M : Je pense que c'est un peu lié, comme je disais tout à l'heure, j'en ai marre de l'impunité des hommes mais je veux que les gens ils soient au courant et que mon entourage plus ou moins proche que sur les réseaux sociaux ne sont pas forcément des gens un peu déconstruits ou qui sont intéressés au féministe au autre chose. Eux aussi ils se rendent compte que donc moi une personne qu'ils aiment, enfin je pense, mes proches tu vois, peuvent aussi subir ça et donc ça existe vraiment parce que c'est pas juste un truc dont on parle, les gens, enfin nos proches au quotidien qui le vivent et je pense que c'est, ouais, pour qu'il y ait moins d'impunité et que les gens autour de moi se rendent compte la vie du harcèlement ça veut dire que c'est pas abstrait, c'est pas les autres meufs, c'est aussi les gens du quotidien, les gens qu'ils connaissent et parce que j'ai besoin d'exprimer ça et d'extérioriser un peu ce que j'ai

vécu par l'écrit et je pense aussi que parce que je cherche un peu de soutien en tous cas je pense que, surtout pour la fois de novembre qui était assez choquante, j'avais envie de soutien en fait, j'avais envie de gens qui me disent c'est nul, c'est pas cool quoi.

L : Et tu as reçu du soutien ?

M : Oui, oui, en tout cas en novembre oui parce que, c'était là, ça m'était directement dirigé, le harcèlement et l'agression étaient directement dirigés contre moi autant pour la fois, il y a un mois, c'est non pas spécialement mais ce n'était pas le but non plus cette fois-là.

L : Ok et est-ce que tu as eu peur parfois de témoigner, est-ce que tu t'es dit oh lala je ne sais pas je vais avoir... je sais mais des, des commentaires ou des messages un peu bah sexistes ou machistes ?

M : Franchement un tout petit peu, je ne peux pas dire que je n'ai pas du tout peur mais en vrai pas tant que ça, parce que j'ai quand même un entourage, en tout cas les gens que j'ai sur mes réseaux sociaux, ils suivent mon contenu, enfin, ils voient tous les trucs que leur parlent et tout donc ils sont un peu habitués à ça, à un contenu un peu féministe et j'ai très peu de gens qui ne seraient pas, je pense que plus sur Facebook où il y a genre les grands-parents et tout ça mais en tout cas sur Instagram, non, j'ai pas spécialement peur.

L : Tu n'as pas eu de... ouais, de personnes hors de tes réseaux sociaux à toi qui sont arrivés je ne sais pas par quel moyen ?

M : Non heureusement, personne, aucun macho n'a trouvé mon compte Insta et n'a essayé de me harceler, j'ai évité ça.

L : Tant mieux, tant mieux parce que je sais que des fois, ça peut arriver.

M : Bah oui, il y a du harcèlement en ligne, ça c'est sûr, il y a pas mal de militants et militantes sur Instagram qui en témoignent et pour moi j'ai évité ça parce que je... c'est un compte pour mes proches et d'un peu plus mais pas non plus, je n'ai pas de visibilité quoi, donc j'ai évité ça.

L : Ok, ok et est-ce que ça t'a apporté quelque chose de témoigner ?

M : Bah je pense oui, ça me fait plaisir de m'exprimer, enfin ça fait plaisir, ça fait du bien de s'exprimer et ça fait du bien quand j'ai des retours. En tout cas quand j'ai eu des soucis en novembre ça m'a fait du bien et je pense ouais, je suis satisfaite parce que je me dis c'est pas toujours facile de témoigner et je témoigne pas forcément sur tout à chaque fois tu vois c'est des extraits des petits moments à chaque fois. Je témoigne pas à chaque fois mais moi quand

je le fais je me dis bah ouais ça permet de peut-être aider des gens à se rendre compte de la réalité des femmes en France en 2021 et donc c'est un peu utile.

L : Ouais, ouais clairement.

M : Après, faut pas faire d'injonction tu vois, non tu ne dois pas témoigner en fait, c'est pas une obligation c'est si tu as envie ; si tu te sens capable un jour de le faire, c'est très bien mais en tout cas il y a d'autres gens qui le font et faut pas se mettre la pression, c'est pas évident et moi non plus, je le fais pas depuis si longtemps que ça, en tout cas, là je le fais plus facilement je pense maintenant que, il y a quelques années mais c'est pas, ouais, ça demande un peu de courage aussi et de te préparer à ce que tu peux recevoir comme réponses, c'est pas évident.

L : Ouais, ouais, clairement et bah du coup tu me l'as dit, tu as reçu du soutien par... enfin, via ton entourage, ta famille, tes amis, enfin tes proches quoi.

M : Ouais.

L : Est-ce que tu en parles du harcèlement de rue hors réseaux sociaux avec tes proches, que ce soit famille, amis ?

M : Ah bah oui, oui, ah bah forcément avec tout ce qui est mes amies femmes qui peuvent le dire aussi, on va en parler ou alors en vivre ensemble donc on va se plaindre ensemble et réagir ensemble. Puis, après j'en parle aussi un peu à mon père pour lui faire réaliser que c'est pas de la drague, c'est du harcèlement enfin à chaque fois que je lui, fin que je vais lui dire peut-être depuis un peu plus récemment aussi mais je vais lui dire par exemple, « bah j'ai été harcelée dans la rue » et pas « j'ai été abordée dans la rue » ou pas « il y a un mec un chelou qui m'a parlé oui », non je vais dire « il y a un mec qui m'a harcelée » quoi. Je vais dire les choses précisément ce qui fait qu'il a plus peur pour moi je crois, en plus il sait que je réagis donc il a trop peur un jour que je réagisse trop et que la personne en face me frappe ou je ne sais pas quoi. Mais ouais, j'essaie un peu d'en parler, après c'est pas évident non plus tu vois, et encore je parle de harcèlement mais c'est pas forcément le plus dur sur lequel témoigner et ça dépend du degré du truc quoi.

L : Complètement, je suis complètement d'accord avec toi. Et tu me disais que tu en parles avec ton père, c'est parce qu'avant il ne se rendait pas compte de tout ça et c'est depuis que tu lui en parles qu'il s'en rend un peu plus compte ?

M : Je pense que si parce que, il s'en rend un peu compte quand même parce que ma belle-mère se fait harceler de temps en temps et du coup il sait que c'est relou, il sait que ça la soule

et tout ça. Mais je pense qu'il n'a pas forcément conscience des termes et qu'il était encore, comme plein de gens de la génération d'au-dessus de nous, qui ne sont pas forcément au courant qu'en fait le terme ce n'est plus drague de rue c'est harcèlement de rue ou c'est pas juste un mec de temps en temps, c'est vraiment beaucoup de mecs souvent et que ça peut être... ça peut te bousiller ta journée, ça peut te gâcher un moment et tout et donc je pense qu'il avait déjà un peu conscience du truc mais que le fait que je lui en parle un peu plus souvent surtout là, donc il y a un double harcèlement que je te dis, c'est parce que je suis une meuf et parce que je suis en couple avec une femme. Là j'en parle donc aussi à mon père qu'il se rende compte que c'est pas évident d'être dans un couple pas hétéro en France en 2021 et c'est pas juste aussi facile qu'un couple hétéro.

L : Ok et bah je pense que tu as déjà un peu répondu à cette question mais à quoi tu t'attendais en témoignant ?

M : Sur les réseaux sociaux ?

L : Oui.

M : Bah ouais j'ai un petit peu répondu tout à l'heure, c'est... je pense que je m'attendais à du soutien ou des réactions qui vont dans..., oui des réactions, du soutien d'une manière globale. Pour moi des gens qui disent, en l'occurrence pour ma story ou je disais aux hommes alliés, maintenant faites votre boulot, bah faut faire votre boulot, faut nous aider, j'attendais un peu du soutien de la part d'hommes aussi, c'est ce qui est arrivé? J'ai 2-3 amis hommes qui ont dit bah ouais tu as raison, faut qu'on se bouge quoi, et donc ouais, du soutien, de la reconnaissance et la validation un petit peu que les gens soient d'accord avec moi forcément enfin on est tous, on est toutes, on aime toutes la validation de nos proches.

L : Ouais, mais après pour le coup sur ce genre de situation c'est vrai que, on est tous différents et on ressent tous d'une manière différente et peut-être que quelqu'un qui te dira « non t'abuses il a juste dit que je ne sais pas t'étais jolie » et bah pour une personne ça ne va pas être considéré comme du harcèlement de rue et tu vois de cette personne là, si tu attends sa validation bah non en fait parce que rien que de dire « t'es jolie » bah ça fait partie du harcèlement de rue.

M : Bah, c'est sûr que si on m'avait sorti ça j'aurais été un peu agacée quoi.

L : Ouais c'est clair, c'est clair et est-ce que tes premiers, enfin est-ce que le harcèlement de rue que tu subis dans les insultes, etc. c'est beaucoup d'insultes homophobes ou pas nécessairement ?

M : Je pense qu'il y a plus de harcèlement parce qu'on est des femmes donc harcèlement sexiste, bah tout ce qu'il y a de plus basique comme on vit toutes. Il y a plus de ça parce que, aussi, je ne vais pas trop je ne sais pas moi, tenir la main de ma copine ou l'embrasser en pleine rue parce que, on a toutes les deux un peu peur en fait, donc globalement c'est plus du harcèlement sexiste et ça arrive de temps en temps un peu de harcèlement homophobe mais c'est un peu plus rare.

L : Ok ouais, parce que vous vous bridez en fait.

M : Oui c'est ça en fait, oui carrément.

L : Ok, ok, c'est ouais, c'est assez triste enfin...

M : Ah oui...

L : C'est dommage et quand tu réponds, quand tu réagis et tout, est-ce que tu as des..., du style des poings américains ou des bombes lacrymos ou des bombes au poivre sur toi ou est-ce que tu dis, ok, non juste je réagis à chaud, je n'ai rien mais je le fais quand même ?

M : Souvent je réagis à chaud et j'ai rien en fait ; est-ce que je le fais parce que je me rends compte des fois ça peut être dangereux pour moi mais non j'ai pas ça, après j'ai fait, j'ai pris des cours de self-défense pour femmes il y a longtemps. J'étais au lycée donc ça fait un bout de temps et je m'en souviens plus trop mais c'était des cours qui donnaient des bases dont je me souviens encore du style : si on vous embête dans la rue il faut crier fort en fait, faut pas avoir peur de faire du bruit parce que souvent les femmes, on est un peu pas trop habituées à pas trop prendre la place dans l'espace et à pas trop faire de bruit. En fait, des fois juste crier très fort ça suffit à effrayer des hommes donc ça je le garde encore quand même en moi et je me dis ouais si vraiment il m'arrive un truc faut que je parle fort, faut que je crie fort pour que les gens autour ils entendent et il y en a qui réagissent mais sinon j'ai rien. Après, si je rentre seule la nuit, je vais avoir mes clés dans les doigts, je ne sais pas si tu vois mais voilà, mais si je suis seule je réagis pas de toute manière.

L : Ok mais il y a des fois où... enfin est-ce que c'était la première fois que tu réagissais ?

M : Ah non, non ça m'arrive régulièrement mais pas, comme je t'ai dit quand je ne suis pas seule et qu'il y a un peu de monde dans la rue et tout ça mais ça m'arrive régulièrement de

commenter et de dire c'est dégueu ou c'est n'importe quoi, ta gueule, assez naturellement je vais insulter car je n'arrive pas à réfléchir sur le coup de l'émotion tu vois. Donc c'est pas forcément des choses très pédagogiques et en même temps ça sert à rien, dans la rue en tout cas ça ne marche pas. Mais non ça fait des années que je réagis, je pense que je le fais plus depuis un ou deux ans, je sais pas peut-être que j'ai plus gagné en confiance ou que j'arrive mieux maintenant mais même avant ça m'arrivait déjà d'insulter des gens qui me harcelaient dans la rue si j'étais pas seule.

L : Mais que ce soit pour toi ou pour les autres j'entendais parce que du coup la dernière fois quand tu as réagi de base ce n'était pas...

M : Ah oui c'est rare quand même je ne sais pas, ça ne m'est pas arrivé non plus souvent d'être témoin en direct du harcèlement si proche tu vois. On était vraiment tous à un mètre donc je n'ai pas le souvenir en tout cas pour... ça peut être par exemple pour une pote à moi avec qui j'étais, tu vois, là je vais réagis mais on était vraiment ensemble.

L : Ouais, ok, est-ce que tu vois d'autres choses à me communiquer ?

M : Alors je me suis souvenue que aussi à un moment je partageais assez régulièrement du contenu de @payetashnek je ne sais pas si tu vois ?

L : Oui bien sûr.

M : Et voilà, ce n'était pas vraiment des témoignages directement mais en tout cas il y a un moment je partageais régulièrement son contenu à elle parce que c'était une façon aussi de témoigner ce que tu vis sans dire carrément que c'est toi qui le dis. Juste tu montres le témoignage d'une autre personne et du coup tu montres que c'est une réalité sur les réseaux sociaux sans forcément en train de mettre toi-même des mots dessus en fait, ça aussi c'est pas mal je trouve.

L : Ouais, bah ouais parce que ça fait du bien finalement même de dire ok bon bah...

M : Ouais, ça existe quoi et ...

L : C'est ça et puis de montrer que potentiellement nous on le vit et qu'il y a peut-être des personnes qui vont s'en rendre compte via ce partage quoi.

M : Ouais exactement.

L : Ok ouais mais je crois qu'elle a arrêté.

M : Oui, oui, elle a arrêté il y 2 ans je crois.

L: Ok, bon bah en tout cas j'ai fini ma grille d'entretien et j'ai eu mes réponses. C'est vraiment super gentil d'avoir pris le temps et puis bah, merci beaucoup à toi.

M : Si jamais tu penses que tu veux m'envoyer ton mémoire quand tu as fini, je serai très curieuse de le lire.

L : Mais carrément, j'allais y venir justement ! Ce sera avec grand plaisir. Merci beaucoup en tout cas.

M : Merci à toi, bon courage !

L : Bonne fin de journée.

M : Merci, toi aussi, salut.